PQ
2318
.C495
1845
v.1
SMKS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXIX.

Paris.— Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

CHIPOLATA,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Faut d'la vertu, pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.
(*Vieux refrain*).

TOME PREMIER.

PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

INTRODUCTION.

Nous choisirons un jour de beau temps ; c'est plus agréable pour se promener, examiner, observer et flâner ; pour regarder dans les boutiques et s'arrêter devant les étalages de marchands, pour lorgner les modistes, les lingères quand elles sont jolies ; pour marcher doucement quand on se trouve par hasard faire route près d'une dame dont la tournure est élégante et gracieuse ; pour s'arrêter et causer avec un ami que l'on rencontre, et enfin pour sa chaussure que l'on voudrait ne pas abîmer.

Entrons dans Paris par la barrière que vous voudrez...

Qu'importe, pourvu que nous soyons dans la grande ville de bruit, de boue et de fumée ! comme a dit *Jean-Jacques*.

Mais la grande ville a bien changé d'aspect depuis que l'auteur d'Émile a écrit cela : les petites rues s'élargissent ; les vieilles maisons font place à des constructions régulières et de bon goût ; les fenêtres à petits

carreaux et à guillotine disparaissent chaque jour et sont remplacées par de belles croisées qui permettent à la lumière de pénétrer dans les maisons. Les escaliers des constructions nouvelles sont presque tous clairs et faciles à monter ; on ne risque plus de se rompre le cou lorsqu'on va voir une connaissance qui loge au quatrième étage. Enfin, au lieu de ces allées avec leurs ignobles trappes donnant dans des caves, et que trop souvent on oubliait de fermer, ce qui devait nécessairement casser le nez à ceux qui avaient le malheur de se fourvoyer dedans, nous avons maintenant des portes cochères ou tout au moins de jolies portes bâtardes, à grille, à boutons de cuivre. Nos rues sont éclairées à l'huile ou au gaz, nos cafés resplendissants de lumières et de dorures.

Certainement tout cela n'est pas trop laid pour une ville de bruit, de boue et de fumée, et je ne vois pas en quoi on pourrait regretter ce *bon vieux temps* dont tant de gens parlent avec amour, probablement parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Nous pourrions entrer dans Paris par la barrière de l'Étoile, cette entrée est indubitablement la plus belle; mais en arrivant par la barrière du Trône, on est sur-le-champ dans le faubourg Saint-Antoine, et par conséquent on a plus vite sous les yeux des tableaux populaires...

Entrons par la barrière du Trône.

CHIPOLATA.

CHAPITRE I.

AVANT DINER.

Maintenant tout le monde à Paris dîne tard, et les marchands plus tard encore que les employés, les commis, les rentiers et les gens qui ne savent que faire de leur temps.

Avant le dîner, chacun s'occupe de ses affaires;

Le marchand de son commerce;

Le négociant de ses spéculations ;

L'ouvrier est à son travail ;

Le commis à son bureau ;

Le notaire à son étude ;

L'avocat au Palais ou dans son cabinet, écoutant les malheureux plaideurs ;

L'homme d'affaires est en course ;

Le capitaliste cherche dans les nouvelles politiques à prévoir le cours de la rente ;

Les bonnes bourgeoises s'occupent de leur ménage et de leurs enfants ;

Les grandes dames, de leur toilette et de l'emploi de leur soirée ;

Les jeunes filles étudient leur piano ou leur dessin, ou quelque langue étrangère ;

Les poètes cherchent à rendre une belle pensée dans un beau vers :

Les auteurs se creusent la tête pour trouver quelque sujet nouveau ;

Les artistes pensent à la gloire qu'ils voudraient acquérir ;

Quelques-uns travaillent ou étudient pour la trouver ;

D'autres se contentent de l'attendre en flâ-

nant et en fumant, ce qui est toujours une occupation;

Enfin, les étudiants suivent les cours de leurs professeurs;

Et les grisettes se hâtent pour que leur ouvrage soit terminé de bonne heure.

Ainsi chacun ici-bas a son occupation, même les personnes qui ne font rien, car j'aime à croire que celles-là pensent, réfléchissent et méditent, en attendant mieux.

Tout ce monde que vous voyez aller et venir dans les rues est ordinairement plus pressé avant dîner qu'après : le faubourg Saint-Antoine est un quartier où l'on va plutôt pour affaires que pour se promener.

Remarquez que ces personnes qui vont et viennent devant vous, ne flânent point devant les boutiques et marchent droit leur chemin; excepté quelques dames, quelques femmes de campagne, ou quelques bonnes, qui s'arrêteront devant les magasins de nouveautés pour examiner des étoffes, les autres filent sans prendre garde aux passants et quelquefois même sans faire attention aux voitures.

La boutique de l'épicier n'est pas deux mi-

nutes sans voir entrer un acheteur; par moments la foule s'y presse et il faut tout le sang-froid du maître, toute l'habitude des garçons pour ne point commettre de bévues et satisfaire les nombreuses pratiques qui se disent toujours pressées.

De tous côtés s'élèvent des voix de femmes (car en général dans le grand nombre de personnes qui entreront chez un épicier, les femmes seront toujours en majorité); on n'entend que ces phrases modulées dans différents tons :

« — Ah! servez-moi donc bien vite, je vous » en prie, je suis horriblement en retard aujourd'hui...

» — Et moi donc! mon dîner ne sera jamais » prêt.. mais aussi on traite chez nous... cinq » personnes, rien que ça... une cuisine d'enfer!

» — Il me semble que vos bourgeois ont souvent du monde à dîner?

» — Ah! ne m'en parlez pas! c'en est dégoûtant!... avec ça que madame est si difficile !.. » Il lui faut du beurre d'anchois sous les beefteecks! un luxe... que ça fait suer...

» — Est-ce que c'est bon, le beurre d'anchois?

» — Fi donc! j'aime ben mieux l'échalotte! » mais c'est une idée qu'ils ont comme ça...

» — Monsieur Toulard, donnez-moi donc » deux sous de cornichons, j'ai des maux de » cœur aujourd'hui, que je donnerais mon exis- » tence pour je ne sais quoi...

» — Vous allez vous abîmer l'estomac avec » des cornichons, ma voisine.

» — Tant pis, ça me réveillera, on m'avait » conseillé la graine de moutarde, mais j'aime » mieux en prendre un pot à la ravigotte.

» —Ah! mon petit jeune homme, dépêchons- » nous, s'il vous plaît, mon fromage de Gruyère » bien vite... j'ai laissé ma soupe et mes en- » fants sur le feu...

» Trois marmots à soigner, de l'ouvrage par- » dessus la tête, un mari paresseux, ivrogne, li- » bertin, qui me laisse tout à faire, c'est gentil, » hein!

» Ah! Dieu! si les femmes réfléchissaient » avant de se marier?

» Mais vous me direz, faut ben faire une fin, » nous sommes tous mortels! donnez-moi du » vieux... et qui pleure.

» — Chez nous c'est différent!» dit une jeune

femme mise fort pauvrement, qui tient à la main un enfant de trois ans, et en porte un plus jeune sur le bras. « Nous n'avons pas le » sou, nous gagnons à peine de quoi nous nour- » rir, mais nous nous aimons bien... Aussi ve- » nez nous voir, et vous verrez le tableau du » bonheur.

» — Merci! il doit être gentil son tableau! » murmure une grosse bonne faisant des yeux très-brillants au garçon épicier, qui la sert et lui donne ce qu'elle demande, en prononçant la formule ordinaire :

« Et avec ça? »

Mais laissons l'épicier continuer son commerce en grondant ses garçons parce qu'ils ne servent pas assez vite, et sa femme parce qu'elle est cinq minutes pour rendre la monnaie de cent sous.

Entrons un peu plus loin dans une boutique de mercerie.

Là, nous voyons deux demoiselles de comptoir, se tenant bien droites, ayant l'air sérieux et les yeux baissés; leur toilette est aussi modeste que leur tenue; leurs cheveux sont relevés et lissés en bandeau, pas une mèche ne

dépasse l'autre. On croirait que tout cela est passé à la gomme.

Point de bijoux, de collier, mais une robe très-montante, un fichu croisé avec beaucoup de soin; ceci vous annonce sur-le-champ que cette maison est tenue sur un pied sévère; que les demoiselles de boutique ne doivent jamais jeter les yeux du côté de la rue, ni se permettre de rire, de causer entre elles, et encore moins s'arrêter sur le seuil de la porte pour sourire aux passants.

La mercière est une dame entre deux âges... (ce qui veut dire qu'elle est plutôt vieille que jeune); elle a été bien jadis, elle prétend l'être encore, elle croit probablement qu'elle le sera toujours.

Elle se met avec une extrême coquetterie, elle se permet les fleurs, les rubans, les bijoux, chose qu'elle défend expressément à ses demoiselles; elle se permet aussi de faux cheveux, quoiqu'elle n'en convienne pes.

Il y a dans sa tournure un abandon, une désinvolture que l'on pourrait peut-être excuser, si elle avait l'âge de ses demoiselles de comptoir.

Cette dame se dit veuve, elle prétend avoir été fort malheureuse avec son premier mari, ce qui ne l'empêche pas de faire tout son possible pour en trouver un second.

Elle a jeté les yeux sur un ancien militaire qui est venu un jour dans la boutique acheter des aiguilles. Car les vieux guerriers n'ayant pas toujours le moyen d'avoir une domestique, ont assez ordinairement l'habitude de recoudre eux-mêmes les boutons de leur habit, et s'en acquittent souvent mieux que nos tailleurs.

La mercière commença la connaissance en proposant au guerrier de lui recoudre elle-même le bouton qui faisait défaut.

L'ancien militaire fut sensible à cette politesse, on lui lança des œillades auxquelles on ne répondit pas du tout; mais on remarqua aussi qu'il ne faisait aucune attention aux deux jeunes filles assises dans le comptoir en face, on lui en sut un gré infini, et on l'invita à ne point se gêner lorsqu'un des boutons de son habit viendrait à s'échapper.

Et remarquez bien qu'il ne fut question que des boutons de l'habit, et que la politesse n'alla pas plus loin.

Le guerrier revint au bout de quelques semaines, puis au bout de quelques jours, puis très-souvent.

Les deux demoiselles de boutique se dirent tout bas, que probablement la mercière cousait les boutons de manière à ce qu'ils ne tinssent pas longtemps.

Et la connaissance était faite, la veuve espérait que le vétéran se déclarerait bientôt; mais en attendant, son humeur changeait suivant les espérances de son amour; et lorsque le guerrier était plusieurs jours sans venir chez la mercière, celle-ci devenait grondeuse, querelleuse, et augmentait de sévérité avec ses demoiselles de boutique.

Si l'une d'elles fredonnait par hasard entre ses dents le dernier vers d'une vieille romance, la mercière s'écriait :

» — Qu'est-ce que c'est, mademoiselle Er-» nestine?.... Vous chantez, je crois!

» — Moi, non, madame.

» — Vous avez chanté.

» — Oh! je n'en ai pourtant pas envie!

» — Ce serait joli si on se permettait de chan-» ter dans mon magasin, que penseraient de

» ma maison les personnes qui m'honorent de » leur confiance.

» — Mais madame sait bien que nous n'a- » vons pas l'habitude...

» — Je sais que si je n'y faisais pas attention, » vous prendriez de singulières manières, mes- » demoiselles.

L'autre soir j'ai entendu mademoiselle Hono- » rine, en allant chez la crémière en face, elle » a chanté tout haut dans la rue : *Cinq sous!* » *cinq sous!* on aurait juré un orgue de Barba- » rie! C'était tout aussi faux!

» — Ah! madame, je ne chantais pas, je » comptais mon argent.... vous m'aviez donné » cinq sous pour acheter de la crême, je regar- » dais si je les avais dans ma main, et voilà » pourquoi je répétais cinq sous, cinq sous de » crême!

» — Mademoiselle, vous n'aviez pas besoin » de demander de la crême sur l'air de *la Grâce* » *de Dieu*!

» Ce serait joli! que penseriez-vous d'une » dame qui me demanderait une paire de gants » sur l'air de *la famille de l'Apothicaire*, ou un

» écheveau de fil sur le vaudeville du *Baiser au* » *Porteur*.

» — Dam ! ce serait peut-être plus gai.

» — Allons, c'est bien, en voilà assez, taisez-» vous, la première que j'entends chanter, je la » mets au pain sec pour huit jours.

» — Est-elle méchante ! » disent tout bas les deux jeunes filles.

« — On voit bien que son invalide n'est pas » venu ici depuis plusieurs jours.

» — Oh ! si on osait lui dire son fait ! »

Mais il entre du monde dans la boutique.

Les demoiselles redeviennent silencieuses et modestes, la mercière prend un air aimable et riant pour charmer les pratiques, et on ouvre tous les cartons pour trouver des gants à une dame qui, après en avoir examiné quarante paires qu'elle ne peut pas mettre, finit par s'en aller, en disant qu'il n'y en a pas d'assez petits pour sa main.

Un ouvrier menuisier passe dans le faubourg, tenant des outils sous son bras, un homme en blouse, en casquette de loutre, posée un peu sur l'oreille, en tapageur, arrête l'ouvrier en se mettant devant lui :

« — Où que tu vas comme ça, Pierre ?

» — Tiens, te voilà, toi, Gravouillet... tu ne » travailles donc pas, tu fais donc le jeudi, toi?

» Merci! en v'là un de bambocheur.

» — Il n'est pas question si je fais le jeudi et » même le vendredi, si je veux me reposer toute » la semaine et ne rien faire le dimanche, est- » ce que ça te regarde?

» — Oh! du tout, fais comme tu voudras...,

» Mais moi, je vas à ma besogne, j'ai de l'ou- » vrage pressé chez un bourgeois, adieu.

» — Minute! puisque je te tiens entre quatre » z'yeux, faut que j'aie avec toi une explication » solide et subséquente.

» — Je n'ai pas le temps, tu me diras ça tan- » tôt au cabaret du coin, là-bas ; je te dis que » pour le quart-d'heure je suis pressé. »

L'homme à la blouse se place devant le menuisier, lui barre le passage, met sa casquette de loutre encore plus sur le côté, au risque de la voir abandonner sa tête, et, fronçant ses épais sourcils, s'écrie d'un air presque féroce :

« — Et si tu es si pressé, pourquoi donc » que tu vas tous les jours passer des heures en- » tières dans la boutique de la fruitière mame

» Cornouillot, dont tu sais bien que je fais la » cour à la fille pour le bon motif, pourquoi que » tu vas là tenir des propos velimeux, sur mon » compte, dire que je suis un *feignant*, un man- » ge-tout, et une foule de choses méprisantes.»

L'ouvrier devient rouge jusqu'au bout du nez; cependant il roule de gros yeux et fait infiniment de gestes, en répondant à son camarade :

« — Ah ben ! par exemple!... En voilà des » propos!...

» Si je tenais les ceux ou les celles qui disent » de pareilles choses sur mon compte, je les » traiterais comme des pas grand-chose qu'ils » sont!... Moi, bavarder sur un ami... Jamais! » Fi donc... J'en suis incapable...

» — Tu n'as pas été hier chez la mère Cor- » nouillot?

» — J'y ai été, c'est possible, je ne nie pas y » avoir été, mais c'était pour acheter des pom- » mes pour mon déjeuner... On est venu à ja- » ser de toi... c'est encore possible...

» On a voulu me tirer les vers du nez à ton » intention... parce qu'on sait que je te fré- » quente ; moi, j'ai répondu, c'est ceci... c'est

» ça... et puis voilà.... Rien de plus, parole » d'honneur...

» — Et qu'est-ce que tu entends avec tes : » ceci, c'est ça... des calomnies, des can- » cans?

» — Mais, pas du tout, Gravouillet, on m'a » noirci à tes yeux... je ne suis pas capable » pour mal parler d'un ami... quand même!...

» — Un ami!..... un ami!..... c'est bientôt » dit!...

» Enfin, j'éclaircirai ça, et si tu m'as méprisé » auprès de ma bonne amie et de sa famille.... » suffit, je ne te dis que ça!... »

L'homme en blouse s'éloigne alors après avoir fait un geste menaçant, et l'ouvrier menuisier continue sa route au pas accéléré, en parlant tout seul comme s'il continuait de se justifier près de Gravouillet.

Nous arrivons sur les boulevards, là, tout prend un aspect plus riant; là, on se promène tout en allant à ses affaires...

Les boulevards du Marais ne reçoivent point une société aussi élégante, aussi fashionnable que ceux qui tiennent à la Chaussée-d'Antin.

Les habitués du *Jokey-Clubs* et du *Cercle* viennent bien rarement montrer la coupe élégante de leur habit, ou le nouvel attelage de leur tilbury aux paisibles habitants de la rue du Pont-au-Choux; cependant le boulevard Beaumarchais a aussi ses petits-maîtres et ses grandes coquettes.

Chaque quartier a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Avant le dîner, cette partie de la capitale est surtout fréquentée par les bonnes qui promènent les enfants, et les tourlourous qui cultivent les bonnes; par de vieux habitants du Marais, auxquels le médecin a ordonné de prendre l'air pour se donner de l'appétit, et qui varient leurs plaisirs en allant tantôt sur la Place-Royale et tantôt jusqu'à la place de la Colonne-de-Juillet.

Ce sont encore des dames qui vont en visite, des messieurs qui ne flânent point en marchant, des grisettes qui ne s'amusent point à regarder si on les suit, et des Omnibus qui s'éloignent avec fierté, parce qu'ils sont complets.

Cependant, dans cette contre-allée presque

solitaire, j'aperçois une jeune dame gentille, et mise avec assez de goût, qui se promène depuis longtemps dans un espace de trente pieds carrés, allant à droite, puis à gauche, laissant parfois échapper un petit mouvement d'impatience, et se détournant bien vite lorsqu'en passant près d'elle, quelqu'un cherche à examiner ses traits.

Cette dame a bien l'air d'être à un rendez-vous.

Pensez-vous qu'elle attende son mari, son frère, sa mère ou sa sœur?

Non, n'est-ce pas; elle semble attendre quelqu'un d'autre... et elle éprouve la crainte d'être aperçue par des personnes de sa connaissance, c'est pourquoi elle a mis un chapeau qui avance beaucoup sur ses yeux, un voile qui retombe sur ce chapeau, et malgré tout cela elle se retourne quand il passe du monde près d'elle.

Enfin, un monsieur arrive ; il marche droit à cette dame, qui cette fois ne détourne pas la tête.

Le jeune homme... (car c'est un jeune homme qu'on attendait) semble tout essoufflé, il a

couru ou au moins marché très-vite, il présente son bras à la dame gentille, mais celle-ci ne le prend pas, et le dialogue suivant s'établit entre eux :

» — Il y a plus d'une heure que je vous attends... C'est affreux... Je ne savais plus que faire!... De quoi avais-je l'air... Se promener une heure sur le même boulevard!...

» Il faut aimer bien peu une femme pour la laisser exposée à tous les désagréments d'une telle situation.

» — Ah! c'est comme cela que vous me recevez! Quand pour arriver plus vite je cours à me donner un point de côté!... ou à gagner une fluxion de poitrine.

» — Vraiment, vous avez couru... Pourquoi n'avez-vous pas pris un omnibus.

» — Ah! oui... avec toutes les correspondances! de la rue du Bac ici, je crois qu'on change trois fois de voiture... je serais arrivé bien plus tard.

» — Vous aurez été voir quelqu'un qui vous aura retenu... Voilà le fait.

» — Vous êtes donc toujours injuste! jalouse... C'était bien la peine que je quittasse

» des amis qui voulaient m'emmener dîner avec » eux...

» Il y en a un qui a reçu de son pays une » dinde truffée.

» — Il paraît que vous regrettez beaucoup » cette partie, et qu'une dinde truffée vous plaît » mieux que moi.

» — Je n'ai pas dit cela.

» — Mais vous le pensez.

» — Vous voyez bien que non, puisque je » suis venu.

» — Mais vous regrettez cette dinde truf- » fée?

» — Ah! que vous êtes insupportable!

» — Allez, monsieur, je ne vous retiens pas, » allez rejoindre vos bons amis.

» — Ah! c'est comme cela que vous le pre- » nez, eh bien, j'y vais.

» — Adieu, madame.

» — Bonjour, monsieur. »

Et le jeune homme, rebroussant chemin, s'en retourne par où il est venu et aussi vite qu'il est venu.

La dame fait aussi quelques pas du côté opposé ; mais, après avoir marché quelques ins-

tants, elle fait comme si son pied avait tourné, et s'arrête, détourne un peu la tête; puis, s'apercevant que le jeune homme est bien réellement parti, pousse une exclamation de désespoir ou de colère, hésite un moment pour savoir si elle courra après le jeune homme, et se décide enfin à continuer son chemin de son côté; quant au monsieur, il s'est éloigné sans se retourner une seule fois...

Ce qui ferait présumer qu'il est expressément amoureux de la dinde truffée.

Allons toujours.

Nous approchons des quartiers populeux.

La porte Saint-Martin, la porte Saint-Denis se dessinent dans l'espace.

Les piétons deviennent plus nombreux; les voitures, les charrettes, les haquets, les cabriolets se croisent avec une rapidité quelquefois effrayante.

Quel mouvement continuel! n'importe de quel côté vous portiez les yeux.

Quel bruit incessant retentit à vos oreilles!

Bruit de voitures, de chevaux, de marchands, de chalands, de chanteurs ambulants, de pas-

sants, d'enfants, de chiens, d'orgues, de vielles, de gens qui se disputent, qui s'appellent, qui toussent, qui crachent, qui frappent le bitume de leurs cannes ou de leur parapluie.

Mais vous êtes dans le cœur de la grande ville, et ce moment est celui où la plupart de ses habitants sont en mouvement pour leurs affaires, leur commerce, leurs intérêts, ou leur plaisir.

Il y a une foule de passions qui font mouvoir, agir, aller, venir et parler toutes ces marionnettes que nous appelons des hommes, mais il y a un organe plus impérieux, plus puissant que tous les autres, qui soumet le genre humain à ses lois : Quand l'estomac se fera sentir, quand il parlera avec force, vous verrez toutes ces marionnettes quitter leur travail, leurs affaires, leurs plaisirs même, pour ne songer qu'à le contenter.

Si vous êtes Parisien, ce bourdonnement continuel, ce monde, ces voitures, ces embarras à chaque coin de rue, ne sauraient vous effrayer; vous y êtes tellement habitué, que vous poursuivez votre chemin à travers tout cela, sans vous coudoyer contre personne, et

choisissant encore les pavés pour ne pas mouiller vos pieds.

Si vous êtes campagnard ou habitant d'une petite ville, vous serez dans les rues de Paris comme un homme qui n'a pas déjeuné sobrement, ou plutôt encore comme quelqu'un que l'on fait valser et qui n'en a pas l'habitude; la tête vous tournera, le bruit vous étourdira, la quantité de monde qui va et vient sans cesse vous donnera des éblouissements; enfin les voitures vous effrayeront, vous vous jeterez dans les passants, vous renverserez les petites boutiques ambulantes, vous marcherez sur les pieds des dames, vous écraserez les pattes des chiens, et bien heureux encore si vous arrivez à votre destination sans autres mésaventures.

Et que serait-ce donc si, toujours avant dîner, vous traversiez la Halle, cherchant avec peine votre chemin au milieu de ces provisions de tous genres, de toute espèce qui affluent vers la capitale pour approvisionner les habitants et satisfaire ce tyran dont je vous parlais tout-à-l'heure : l'estomac.

Il vous faudrait entendre les femmes de la Halle épuisant tout le vocabulaire poissard avec

les acheteurs qui se permettent de déprécier leurs marchandises; puis les servantes soutenant la dispute, les maîtresses grondant leurs domestiques, et les inspecteurs criant plus fort pour rétablir la paix! Vous vous diriez avec *Virgile :*

Fuge littus avarum, fuge crudeles Terras!...

Et vous auriez raison.

Mais si vous vous dirigez vers la Cité, vous y trouverez des rues du vieux Paris, c'est-à-dire, des rues étroites, sombres, boueuses ; à chaque pas des embarras, et sauf quelques grisettes gentilles qui se faufilent dans des maisons noires habitées par des étudiants, vous n'apercevrez rien qui puisse agréablement distraire vos yeux.

Voulez-vous entrer au Palais?

Vous entendrez plaider, car on plaide toujours, on plaide sans cesse, plus les hommes sont civilisés et plus ils se disputent, c'est fort triste, mais c'est comme cela. Dans les anciens temps, les différends se vidaient à coups de poings ou par le jugement de Dieu, c'était beaucoup moins long qu'avec des avocats.

Si vous écoutez plaider vous êtes tout surpris que les hommes chargés d'éclairer les juges se laissent emporter par la passion, la colère, l'indignation.

Quand vous entendez deux avocats s'adresser mutuellement des mots piquants, chercher à prouver la fausseté de ce que vient de dire leur adversaire, en venir quelquefois à des sorties virulentes, vous croyez qu'au sortir de l'audience ces deux messieurs, vont aller se battre... Nullement, ils dîneront peut-être ensemble, seront très-bons amis ; il est même possible qu'ils se tutoyent.

On ne dispute pas qu'au Palais et à la Halle. Entrez dans un café : avant dîner ils ont peu de monde.

Quelques flâneurs, de vieux habitués, des amateurs intrépides de domino, qui, après avoir achevé leur toilette, courent dès le matin au café qu'ils affectionnent ; ils arrivent quelquefois avant les journaux, et presque toujours avant que les garçons aient mis tout en ordre ; ils jettent un coup-d'œil inquiet autour d'eux, passent toutes les tables, toutes les salles du café en revue.

Vous croyez peut-être qu'ils cherchent les journaux, qu'ils sont impatients de lire les nouvelles politiques, de savoir le cours de la rente, ou des détails sur la première représentation qui a eu lieu la veille à l'Opéra. Non, ce n'est pas cela qui les occupe.

Ils prennent un journal quand ils ne peuvent rien faire de mieux, ils jettent les yeux dessus sans le lire, ou le lisent sans le comprendre, mais à chaque instant leurs regards se tournent vers la porte d'entrée.

Enfin, un autre flâneur arrive ; alors leur physionomie s'anime, une certaine joie moqueuse se peint dans tous leurs traits, il semble qu'ils se soient dit :

« Voilà mon homme, ou voilà une victime. »

Et en effet, ils courent à l'individu qui vient d'entrer, en lui criant de loin :

« — Une partie liée en cent cinquante... J'ai » une demi-heure à moi, pas plus..... ça vous » va-t-il?.. »

Le nouveau-venu hésite ; il voudrait avoir au moins le temps de regarder la lithographie du *Charivari* et de chercher à deviner le calembourg du *Corsaire*.

Mais le joueur de domino ne lui en laisse pas la faculté, il le pousse contre une table, le fait asseoir, tout cela avec la même promptitude que le cocher de *Coucou* qui vient de trouver un *lapin*. Il demande un domino, mêle les dés et dit d'une voix caressante :

« Nous jouons la petite pièce de vingt sous... » c'est seulement pour nous amuser. C'est à moi »la pose. »

Et tout cela sans que son adversaire ait eu le loisir de se reconnaître.

Enfin, celui-ci se décide à jouer au domino, tout en disant :

« — Rien qu'une demi-heure, par exem- » ple !.....

» — Oh ! pas davantage... il est neuf heures, »j'ai un rendez-vous avant dix.

» — Et moi, j'ai promis à ma femme de ren- » trer déjeuner ; elle a acheté des œufs frais pour » me régaler, à la coque. »

Et ces messieurs se mettent à jouer à neuf heures du matin, et à cinq heures du soir ils sont encore à la même table qu'ils n'ont pas quittée, toujours en répétant : encore une demi-heure seulement.

Et celui qui gagne a les yeux gros comme des boules de loto, tant il met d'action à son jeu, tandis que celui qui perd a la figure piteuse et murmure de temps à autre :

« — Ah mon Dieu ! et ma femme qui m'at-» tend avec des œufs à la coque !... et je boude » encore !...

» — Allez donc, vous mangerez vos œufs en » salade... du cinq.

» — Je n'en ai pas...

» — Du six.

» — Je boude.

» — Domino.

» Ah ! j'aurais bien mieux fait de les manger » à la coque. »

Vers le milieu de la journée les cafés reçoivent les auteurs, les artistes, les nouvellistes, les journalistes ; on cause de la pièce de la veille, du début d'une actrice, de la paix, de la guerre, des chemins de fer ou de n'importe quoi.

Un jeune homme bien joliment cravaté, qui porte des bottes bien vernies et tient une canne de prix, se montre très-passionné pour une danseuse qui a débuté la veille ; il s'écrie avec enthousiasme :

« — Quel talent! quelle vigueur, quelle sou-» plesse et quelle grâce!...

» — Elle ne m'a pas fait plaisir,» dit froidement un monsieur qui est en train de verser de l'eau dans de l'absinthe, et fait bien attention pour que l'eau qu'il verse de très-haut tombe par petite quantité et à portion égale, ce qui doit lui faire obtenir une boisson opale d'un effet merveilleux pour stimuler l'appétit.

Vous auriez peut-être cru qu'en versant tout simplement votre petit verre d'absinthe dans un verre d'eau et en remuant ensuite, on devait obtenir absolument le même résultat; vous êtes dans une profonde erreur; vous ne boirez rien de bon si vous ne mettez pas cinq minutes pour faire tomber l'eau dans l'absinthe.

Je suis bien aise de vous prévenir de cela, afin que vous demandiez autre chose quand vous serez pressé.

Cependant, le jeune homme parfaitement cravaté s'est approché de ce monsieur qui fait de l'opale et lui répond :

« — Comment, mon cher G..... vous dites » qu'elle ne vous a pas fait plaisir..... Allons » donc... ce n'est pas possible... un moelleux,

» un vaporeux ravissant dans les poses, dans les » pas...

» — C'est trop moelleux... c'est mou, cela n'a » pas de vigueur.

» — Pas de vigueur!... Et elle reste deux mi- » nutes sur ses orteils sans se fatiguer... et vous » ne trouvez pas cela ravissant.

» — Ma foi, non!..... j'aime mieux autre » chose!

» — Allons donc! vous aviez apparemment » mal dîné hier... vous aviez mangé quelque » chose qui vous faisait mal! Et voilà pourquoi » vous trouviez mauvais ce qui est admirable.

» — J'avais très-bien dîné hier, comme à » mon ordinaire... Je vous dis que votre dan- » seuse n'a pas de talent.

» — Et moi, je vous répète qu'elle est ado- » rable.

» — Mon cher, vous divaguez.

» — Ce n'est pas en étant malhonnête que » vous prouverez que vous avez raison.

» — C'est vous qui êtes un entêté.

» — Ah! ne le prenez pas si haut, ou je vous » ferai changer de ton! »

La discussion s'échauffe, ces messieurs s'ani-

ment, les ronds de jambe de la danseuse seront peut-être la cause d'une rixe sanglante.

Des sujets plus légers encore ont souvent amené de fâcheux résultats.

Heureusement un nouveau personnage, qui vient d'entrer au café, court s'interposer entre ces messieurs; celui-ci trouve moyen de tourner toutes les querelles en plaisanteries, et, grâce à quelques calembourgs qu'il improvise, bientôt ce n'est plus de la danseuse qu'il est question.

Si dans le courant de la journée vous voulez entrer dans un magasin de nouveautés, c'est l'heure de la vente, et les commis, en vous déployant des étoffes, emploieront toute leur éloquence pour vous prouver que vous ne trouverez rien de mieux ailleurs.

Vous aurez beau dire :

« — Mais ce n'est pas cela que je veux !

» — Vous avez bien tort, madame; croyez-» moi, prenez cela, vous en serez très-satisfaite, » vous nous en ferez compliment, c'est extrê-» mement avantageux. »

Et le chef de l'établissement se promène dans son magasin, surveillant ses commis, ayant

l'œil à tout, stimulant le zèle de ses jeunes gens qui ne peuvent pas alors causer entre eux, et se communiquer leurs réflexions sur les dames qui viennent visiter le magasin.

Avant le dîner, les affaires, le commerce, l'argent qu'il faut songer à gagner, voilà la règle de conduite presque générale; voilà pourquoi aussi on travaille dans les bureaux de ce banquier, dans les études d'avoués, de notaires, dans les ateliers, dans les boutiques, dans les échoppes, et quelquefois même en plein vent.

Les salons, séjour des jeux, des danses, des plaisirs, sont tous froids, tristes, silencieux avant le dîner.

Cet homme d'affaires traverse avec précipitation son appartement, poursuivi par sa femme, qui lui demande un cachemire dont elle a grande envie depuis longtemps. Mais le mari trouve que cela coûte trop cher; il répond sans cesse :

« — Plus tard, ma bonne amie, nous verrons cela..... j'ai une opération en train.... si elle réussit, tu auras ton cachemire.

» — Eh monsieur! vous me répétez toujours

» cela! vous êtes avec moi d'une économie.....
» je pourrais même dire d'une avarice révol-
» tante, et puis vous aurez tous les jours huit,
» dix personnes à dîner! il vaudrait mieux m'a-
» cheter un cachemire.

» — Ma chère amie, je sais ce que je fais, tu
» n'entends rien aux affaires. »

Et les commis de bureau, ces vertueux et ponctuels employés, partant à heure fixe, servant d'horloge dans toutes les rues où ils passent, croyez-vous qu'ils soient bien heureux avant le dîner?

Assis devant leur bureau, taillant leur plume, ou se chauffant contre le poêle, et ne pouvant point disposer à leur gré de leur temps et de leur esprit... quand ils en ont. Mais si vous les voyiez le soir, oh! vous ne les reconnaîtriez pas, ce ne sont plus les mêmes hommes!

Et dans les théâtres!... ah! c'est là surtout que vous trouveriez du changement.

N'allez pas sur un théâtre avant le dîner, car vous perdriez toutes vos illusions. Vous verriez une salle sombre, où vos yeux auraient de la peine à distinguer les objets.

Sur la scène, où il fait plus sombre encore,

au lieu de ces décorations brillantes qui vous transportent en Italie, en Suisse, dans l'intérieur d'un magnifique palais, vous verriez des portants en bois, des coulisses, qui, vues de près, semblent sales et grossièrement peintes, des affiches collées derrière, et des montagnes en planches, dites *praticables*, sur lesquelles il n'est pas toujours prudent de s'aventurer.

Vous verriez sur la scène, au lieu de troubadours et de chevaliers, des messieurs en redingotes, en paletots, le chapeau sur la tête, qui causent entre eux, et disent des plaisanteries en attendant leur réplique; des dames, que vous avez vues la veille, peut-être *rosière* ou *vestale*, et qui ne sont plus rien de tout cela, enveloppées dans de riches manteaux, les mains dans leurs manchons, et riant des bons mots de ces messieurs.

Voilà un faible aperçu de ce que vous verriez le matin dans les théâtres.

Je pourrais encore vous faire entrer où tant de gens jouent leur fortune, où d'autres, plus adroits, jouent celle qu'il n'ont pas; recevant les bénéfices quand il y en a, ne payant point

quand il y a perte, manière ingénieuse de s'enrichir et de jouer à coup sûr.

Je pourrais vous promener dans la Chaussée-d'Antin, quartier des banquiers, des agents de change, des lorettes, et des rats de l'Opéra; dans le faubourg Saint-Germain où sont les vieux hôtels et les brillants équipages; dans le Palais-Royal, ce séjour enchanté dont on parle dans les quatre parties du monde, parce qu'il n'a pas son pareil dans l'univers.

Mais avant dîner, le Palais-Royal ne paraît pas digne de tous les éloges que l'on a faits de lui. Pour briller, toutes ces boutiques ont besoin d'être éclairées; dans le jour, elles ne reçoivent du ciel qu'une clarté douteuse qui souvent ne pénètre pas jusqu'au fond des magasins.

Alors les galeries sont peu fréquentées, les traiteurs et les cafés sont presque déserts; vous voyez peu de personnes arrêtées devant les étalages, les montres des boutiques; enfin les modistes même travaillent sans lever les yeux.

L'heure du dîner doit approcher; contentons-nous de pénétrer encore dans le magnifique salon d'un riche capitaliste, où déjà se réunit

une société nombreuse que l'amphytrion traite ce jour-là.

Voici de jolies femmes, de superbes toilettes, c'est à qui de ces dames l'emportera pour le luxe des étoffes et la richesse des bijoux; les hommes, dont le costume est à peu près uniforme, veulent cependant se faire remarquer; les uns ne manquent pas de dire quelque chose de leur fortune, de l'emploi brillant qu'ils occupent; les mots : mon château, ma terre, mon influence, mon crédit, sont adroitement jetés dans la conversation.

D'autres, moins favorisés par le sort, se flattent de l'emporter par le mérite, par l'esprit, et ils se tourmentent beaucoup l'imagination pour en montrer, tandis que ceux qui en ont réellement ne se donnent pas souvent la peine de déballer leur marchandise.

Avant le dîner, il règne dans cette réunion un ton froid, cérémonieux et presque sévère.

Les dames s'examinent, passent en revue toutes les parties de la toilette de chacune d'elles; si elles échangent quelques mots, c'est avec une politesse si prétentieuse, si affectée, que cela pourrait passer pour de la diplomatie,

et l'on sait d'ailleurs comment doivent se traduire ces compliments, ces politesses banales que l'on s'adresse dans le monde.

Ainsi, lorsqu'une dame dit à une autre :

« — Mon Dieu, madame, comme vous avez » un chapeau délicieux, et qui vous coiffe à » ravir.

Cela se traduit par :

« — Vous êtes laide à faire peur, et vous » mettez un chapeau qui laisse voir votre figure » au lieu de la cacher!... Vous êtes parfaitement » ridicule comme cela!.. »

Ou bien :

« — Comment, madame, vous avez été ma- » lade, à ce qu'on m'a dit!... Mais en vérité, il » n'y paraît pas du tout!... Vous êtes fraîche et » rose! vous avez des couleurs charmantes! »

Traduction :

« — Vous êtes horriblement changée! vous » me semblez vieillie de dix ans au moins; » quant à vos couleurs, ma chère dame, on » sait à quoi s'en tenir sur leur naturel... Vous » en mettez trop même, cela saute aux yeux. »

Ou bien encore :

» — J'ai appris, madame, le malheur qui

» vous est arrivé... La perte de monsieur votre » oncle..... Cela m'a vivement affectée..... Un » homme si aimable et qui avait tant de mérite ! » Je vous prie de croire que j'ai bien pris part à » vos chagrins. »

Traduction :

« — Cela m'est parfaitement égal que votre » oncle soit mort ou non, et à vous aussi peut- » être, car c'était un vieil imbécile qui bougon- » nait toujours, et crachait sans cesse sur les » tapis ; il était tout-à-fait insupportable en so- » ciété. »

Voilà quelques-unes des traductions en usage.

Nous pourrions vous traduire une conversation toute entière, car entre gens du monde, qui se voient et ne s'aiment pas, dans une conversation entière, il n'y a souvent pas un mot de vrai ; mais nous nous en tiendrons là pour cette fois.

Chez les hommes, on rencontre ordinairement plus de vérité, mais aussi il y a moins de de délicatesse dans la tournure de la phrase, excepté chez quelques-uns, qui font de la conversation de société une étude toute particulière.

Dans un salon où se trouvent réunis des personnages qui souvent se connaissent peu, il y a rarement des conversations particulières, et dans les conversations générales c'est presque toujours l'éternelle politique qui sert de sujet, et l'entretien ne tarde pas à s'animer parce que dans la réunion la moins nombreuse, vous ne verrez jamais tous les hommes avoir la même opinion, et chacun veut que la sienne soit la bonne.

Ici, nous trouvons un vieux marquis blâmant tout ce que l'on fait maintenant, et regrettant tout ce qu'on faisait autrefois.

Puis, un ancien militaire qui a fait les guerres de Napoléon, et qui ne trouve à louer que ce qui s'est fait sous l'empire; qui ne comprend pas que l'on parle d'une autre époque que de l'empire.

Puis un ex-préfet qui est devenu ennemi acharné du gouvernement depuis qu'on lui a ôté sa préfecture.

Puis, un avocat qui n'aime que la république, vante les vertus de ce bon monsieur de Robespierre, assure que la France était parfaitement heureuse sous la terreur, ne parle que

de libertés, ne demande que des libertés et s'emporte, se met en fureur, voudrait écraser tous ceux qui ne sont pas de son avis, toujours par suite de son ardent amour pour la liberté Sentiment qui, chez la plupart de nos plus fougueux réformateurs, peut se traduire par ces mots :

« — Je veux que le monde ait la liberté de » faire tout ce que *je voudrai.* »

Puis, un industriel qui approuve tout ce qui s'est passé sous toutes les époques, et fait l'éloge de tous les ministres !.... En voilà un qui en- » fonce le docteur Pangloss !

Puis un artiste qui prétend que nous devrions nous habiller comme au temps de François I^er^ ; qui ne comprend pas les hommes sans barbe, et les femmes sans fraise; qui adore la liberté, mais qui aurait voulu vivre sous Louis XIV.

Et chacun de ces messieurs soutient son opinion avec feu, avec ténacité ; personne ne veut céder un pouce de terrain à l'autre. En écoutant cette discussion qui devient à chaque instant plus vive, vous vous dites :

« — Voilà des hommes que l'on a eu bien » tort de réunir dans ce salon, ils ne s'enten-

» dent pas du tout, et ils finiront certainement » par se quereller. »

Et si vous jetez les yeux du côté des dames; où quelques jeunes gens, qui s'occupent d'autre chose que de politique, sont allés rôder en caressant leurs moustaches, en jetant un coup-d'œil sur leur toilette, vous vous dites encore :

« — Voilà des séducteurs qui perdront leur » temps près des dames, car pas une ne fait at- » tention à eux.

» — C'est en vain que ce beau blondin, avec » ses cheveux si artistement frisés, est venu se » placer derrière la chaise d'une charmante pe- » tite femme, dont le corps aérien se perd sous » les plumes, la gaze et les dentelles; celle-ci » ne fait aucune attention à lui, elle ne se re- » tourne pas une seule fois, quoiqu'une glace » placée en face, ait dû lui faire apercevoir ce » monsieur qui se tient debout derrière elle.

» — Et cette grande dame, vêtue de noir et » et couverte de diamants, avec quel air sévère, » avec quelle retenue, elle répond à un joli gar- » çon à moustaches, qui semble lui-même ne » lui parler qu'avec le plus profond respect. Dé-

» cidément, la médisance ne trouverait point à » exercer de ce côté. »

Voilà ce que vous pourriez dire en ce moment.

Mais tout-à-coup, un domestique paraît à l'entrée du salon et prononce ces mots, attendus souvent avec impatience par une partie de la société :

« — Monsieur est servi. »

CHAPITRE II.

APRÈS DINER.

—

C'est qu'en effet, l'heure du dîner est arriv ée,
même chez les personnes qui se mettent tar d à
table ; c'est que la nuit a succédé au jour, et
que depuis longtemps des hommes armés d' un
grand bâton, au bout duquel brille une tou ute
petite lumière, ont passé en courant dans t ous
les quartiers éclairés au gaz, et au moyen de l eur
bâton, introduisent la lumière dans la lante me
dont la flamme s'élance d'abord avec un éc lat
qui vous éblouit.

Alors, tout a pris un autre aspect dan s

cette ville que vous avez parcourue il y a quelques heures.

Magasins, boutiques, cafés, théâtres, rues, traiteurs, salons, tout s'anime, tout semble prendre une vie nouvelle. C'est que les hommes brillent plus à la lumière qu'ils ont inventée qu'à celle qu'ils reçoivent du ciel ; parce que l'une a un éclat souvent trompeur, et nous ne sommes pas tous assez beaux pour être vus au grand jour.

Maintenant, promenez-vous sur cette longue file de boulevards éclairés au gaz, et dans les rues élégantes, vivantes, populeuses, vous ne ferez point dix pas sans que la vive lumière d'une boutique, d'un magasin, d'un café, ne se projette sur votre visage.

N'êtes-vous pas séduit par les dorures, les peintures, les ornements de ce restaurant ? par les immenses variétés de châles, d'étoffes drapées avec art, avec grâce dans les magasins de de nouveautés? par ces colliers, ces chaînes, ces épingles étalées dans les montres de ce bijoutier? par les bonnets, les chapeaux d'un si bon goût, puis encore par les jolis minois que vous voyez dans la boutique.

Car maintenant que tout est resplendissant de lumière, vous apercevez parfaitement ces demoiselles qui n'ont plus les yeux fixés sur leur ouvrage comme dans la journée, et se permettent de regarder souvent du côté des carreaux, puis échangent entre elles des sourires significatifs, lorsqu'un beau monsieur est arrêté devant les vitres du magasin.

Vous pouvez maintenant parcourir Paris sans être coudoyé, bousculé, poussé par les passants. Après le dîner, on ne court plus à ses affaires; on est moins pressé, on se donne le temps, on marche à son aise, on s'arrête souvent devant les boutiques, enfin on flâne davantage. Les voitures même sont plus rares, et si vous avez encore à vous garer des équipages, des omnibus et des fiacres, du moins vous ne rencontrez plus de charrettes, de porteurs d'eau, de camions, de tombereaux.

Vous voyez bien par-ci par-là quelques femmes qui marchent très-vite, qui pressent le pas parce qu'elles sont seules; quelques grisettes qui font semblant d'avoir peur quand un monsieur les suit, mais ce sont là des exceptions,

des ombres qui font ressortir la lumière d'un tableau.

Les yeux ne sont pas seuls flattés du changement qui vient de s'opérer dans Paris; après avoir admiré les galeries du Palais-Royal, qui, le soir, est vraiment devenu un séjour enchanté; après avoir parcouru rapidement cette suite de boulevards éclairés au gaz, promenade charmante et qui n'a pas sa pareille dans l'univers, retournons près des personnes que nous avons observées avant dîner, et voyons quel changement cet acte si commun, si simple, si habituel, mais si indispensable dans la vie humaine, vient d'apporter dans leur humeur et quelquefois dans leur situation.

Jetons d'abord un coup-d'œil dans la boutique de cet épicier, où il y avait foule ce matin.

Maintenant les chalands ne se poussent plus devant les comptoirs; il vient encore des pratiques, mais en moins grand nombre, et elles ne sont plus pressées comme dans la journée. Bien loin de là, elles causent volontiers avec l'épicier et ses garçons. Ceux-ci peuvent faire quel-

ques agaceries aux bonnes du quartier, tout en leur pesant du sucre ou du poivre.

Le garçon épicier est éminemment séducteur, sans que cela paraisse. D'ailleurs son patron lui donne l'exemple. Quel enjôleur! quel roué! quel farceur, que cet épicier! Il a le petit mot pour rire, toujours prêt à la riposte, et son petit mot, qui est ordinairement fort croustillant, excite le gros rire de celle à qui il s'adresse.

Ces dames à tabliers se pâment, elles sont obligées de s'appuyer sur un tonneau de raisinet ou une caisse de savon, en s'écriant :

« — Ah! avez-vous fini !... Voulez-vous » bien vous taire! Madame, faites donc taire » votre mari, il nous dit des bêtises indignes... » avec son air de n'y pas toucher, croirait-on » qu'il est si mauvais sujet ! »

L'épicière, qui peut alors se carrer dans son comptoir, parce qu'on lui laisse tout le temps pour rendre la monnaie d'une pièce, se contente de sourire, en répondant nonchalamment :

« — Oh! ça ne me regarde pas !... Arran- » gez-vous! d'ailleurs vous n'avez pas votre lan- » gue dans votre poche !...

« — Ah! mesdames, qui est-ce qui connaît » une bonne à placer? C'est pour la dame du » troisième en face, qui a renvoyé la sienne » sous le prétexte qu'elle employait trop de » beurre dans ses sauces.

« — Le plus souvent que j'enverrai *queu-* » *qu'un* dans une pareille *cassine*!..... dit une grosse commère coiffée d'un bonnet surmonté d'un madras posé en fanchon. « Je la connais votre dame du troisième!... » c'est une rogneuse de portions... des gens » qui font de l'embarras, qui ont de quoi, à ce » qu'on dit... car c'est pas prouvé, et qui lais- » sent leurs domestiques mourir de faim!... » Des vaniteux qui donnent tout au luxe! à la » toilette! qui ont toujours une table servie avec » élégance... des assiettes dorées, plats *idem*, » mais rien dedans; qui changent de couverts, » de couteaux à chaque service, pour manger » une aile de volaille à quatre; qui coupent » une pomme en huit pour vous en offrir, et » font reparaître pendant quinze jours à leur » dessert un restant de brioche ou de biscuit de » Savoie!.... Ça nourrit ses domestiques avec

» des os et des épluchures, et ça se plaint en-
» core de ce qu'ils mangent trop ! Fi donc !
» j'appelle ça des cuistres, moi ! Le plus sou-
» vent que je leur enverrai un bon sujet... si
» j'en connaissais ! »

Une petite femme, vieille, maigre, assez pauvrement vêtue, qui tient sous son bras un cabas qui pourrait servir à faire des déménagements, et vient de prendre, selon sa coutume, son petit verre de cassis sur le comptoir de l'épicier, pousse alors une exclamation qui ressemble à un cri de canard et présente sa tabatière à la société en disant :

« — Ah ! vous avez bien raison, madame !..
» Jésus, mon Dieu ! c'est vrai qu'il y a des maî-
» tres qui sont bien *inconséquents* dans leur con-
» duite et qui vous traitent leurs domestiques ni
» pus ni moins que si c'étaient des esclaves
» noirs comme de l'encre !... Est-ce que v'là
» pas ma nièce qui est sur l' pavé à c'theure...

» Vous savez, ma nièce... un joli sujet...
» une enfant que j'ai z'élevée avec une chèvre..
» qu'elle tétait toute la journée, que c'était
» touchant à voir... ni pus ni moins que la *mère*

» *Alda* dans le fameux roman de la *Cathédrale* » *de Paris.*

» — Ah! je connais votre nièce, » dit l'épicier. « Jolie brune! les bras un peu longs... » mais c'est plus commode pour nouer ses jar- » retières...

« — Ils sont à proportion moins longs que » votre nez, ses bras! » répond la vieille, qui semble piquée de la réflexion de l'épicier; mais celui-ci s'empresse de lui offrir quelques figues pour adoucir le piquant de sa plaisanterie; la vieille en prend une poignée... qu'elle fourre dans son cabas et continue :

« —Si bien donc que ma nièce, qui *va-t-* » *avoir* dix-huit ans à la Saint-Nicaise, était » entrée chez des bourgeois... un ménage, le » mari, la femme, deux enfants, un chien, un » chat et trois oiseaux, en v'là de l'ouvrage!... » Et qu'il fallait nettoyer tout ça chaque matin..

« Comment! le mari aussi, » demande l'épicier en caressant le menton de la femme.

« — Voulez-vous vous taire, polisson!

» Ah! par exemple... le plus souvent; est-ce » que j'aurais placé ma nièce dans une maison » où on aurait exigé des choses.. Dieu de Dieu!

» une jeune fille qui est innocente comme vos » pruneaux!... Enfin c'est pour vous dire qu'il » y avait de la besogne.

» Eh bien, sa maîtresse ne l'a-t-elle pas ren- » voyée sous le motif que je venais trop souvent » la voir dans la cuisine, et qu'alors les volailles » n'avaient jamais qu'une cuisse... queu ca- » lomnie! moi prendre *quéque* chose chez les » bourgeois de ma nièce, fi donc! et d'ailleurs » est-ce que je mange! moi!... Mais je vis de » rien du tout, c'est connu! J'ai *une* pauvre » estomac qui répugne à la nourriture... je » prends mon anisette le matin et mon petit » verre de cassis le soir, v'là avec quoi je me » soutiens depuis vingt ans!... aussi vrai que » je suis une honnête femme. »

Les cancans vont ainsi leur train chez l'épicier, qui est très-aimable après dîner, parce que la vente a été bonne, il appelle sa femme ma *biche* ou ma *chouchoutte;* celle-ci se laisse tapotter les joues : les garçons disent des douceurs aux bonnes, qui disent du mal de leurs maîtres, et tout le monde est satisfait.

Nous voilà devant la boutique de la mercière du faubourg St-Antoine, où nous avons aperçu ce

matin mesdemoiselles Ernestine et Honorine, les yeux baissés sur leur ouvrage et n'osant pas tourner la tête pour regarder dans la rue ; tandis que la mercière les grondait parce qu'elles avaient fredonné bien bas un refrain de vaudeville.

Un grand changement s'est opéré depuis le matin.

Mademoiselle Ernestine est encore au comptoir, mais au lieu de travailler, elle lit un roman.

Honorine est sur le pas de la porte, tout en ayant l'air de broder, elle chante à demi-voix la romance de *Guido :*

Hélas ! il a fui comme une ombre.

et ses regards se tournent assez fréquemment vers un magasin de toile, en face, où il y a un petit commis qui, loin de fuir comme une ombre, lui fait des signes et joue une pantomime très-facile à comprendre, tout en ayant l'air de faire son déplié.

D'où vient que ce soir ces demoiselles jouissent de tant de liberté, où donc est la sévère mercière dont la parole brève et sèche inspirait la crainte et faisait fuir la gaîté ?

Passons dans l'arrière-boutique, nous allons y trouver cette dame en compagnie d'un ancien militaire, c'est celui dont nous avons parlé avant dîner.

Il y avait plusieurs jours que le vieux guerrier ne s'était pas présenté chez la mercière, et celle-ci éprouvait toutes les angoisses d'un cœur qui craint d'aimer sans espoir.

Quand on a passé son printemps et même son été, ces angoisses-là doivent être bien plus vives, parce qu'on ne trouve plus rien à lire dans le chapitre des consolations.

Mais vers la fin de la journée, l'ancien militaire était venu présenter ses hommages à la marchande. On l'avait accueilli comme l'*Enfant prodigue*, on n'avait pas tué le veau gras, mais on lui avait proposé de prendre sa part d'un poulet aux olives que la cuisinière de madame accommodait avec une perfection qui faisait du bruit dans le quartier.

Le guerrier, après avoir fait quelques façons, avait accepté le dîner de la mercière, et ce jour-là, comme si elle eût deviné les sentiments de sa maîtresse, la cuisinière s'était surpassée.

Un poète, qui connaissait bien le cœur, ou plutôt l'estomac humain, a dit :

« C'est avec des dîners qu'on gouverne les hommes ! »

En effet, depuis cet empereur romain qui fit sénateur son cuisinier pour le récompenser d'avoir inventé une sauce excellente, depuis *Héliogabale* et *Lucullus* qu'on aurait pu surnommer à juste titre les restaurateurs de l'empire, combien d'événements, de projets, de plans, d'intrigues, qui n'ont réussi que par le secours des dîners !... ce puissant auxiliaire dont on se sert toujours et dont on ne se lasse jamais.

Ceci prouverait aussi que les hommes sont gourmands...

Et comment ne pas le croire lorsque chaque jour nous voyons avant, et même après dîner, tant de personnes arrêtées et comme en contemplation devant la boutique de *Chevet*, devant l'*Hôtel des Américains*, enfin devant les principaux magasins de comestibles.

J'ai remarqué un jour un monsieur fort bien couvert, à la figure large et rebondie qui, à ma connaissance, est resté cinq minutes sans

détourner ses yeux de dessus un magnifique homard; et comme, fatigué d'observer ce monsieur, je l'ai laissé devant les comestibles, je ne puis dire combien de temps au juste il est resté dans cet état contemplatif.

Ce monsieur me rappela les *Palamites*.

Vous ne connaissez peut-être pas les *Palamites ?*

Je dois vous dire alors que c'étaient des moines grecs qui, dans le quatorzième siècle, se dévouèrent à la vie contemplative, et parvinrent, en regardant sans distraction leur *nombril*, à se procurer des extases et à voir la lumière pure qui part du céleste séjour. Constantinople était remplie de ces dévots, protégés par l'empereur *Jean Paléonoge*, et qui passaient des journées entières, immobiles sur un siége, les yeux fixés sur leur nombril, en attendant la céleste vision.

Tel gourmand qu'ait pu me paraître ce monsieur que j'ai observé devant *Chevet*, j'avoue que je conçois encore plutôt cette contemplation devant un homard ou un pâté de foie gras, que devant un nombril.

Mais tout ceci nous a fait perdre de vue la

mercière et son convive, l'ancien militaire, qui, ayant trouvé le dîner délicieux, commença à comprendre qu'une retraite est bien douce lorsqu'elle est ornée de poulets aux olives, et arrosée de vins généreux; au rôti il fut très-galant, à l'entremets il risqua une déclaration, au dessert le mariage était arrêté.

Et dans son ivresse, la mercière avait dit à ses deux demoiselles de boutique :

« — Reposez-vous, vous avez assez tra-» vaillé. »

Et les demoiselles avait profité de la permission, en bénissant la cuisinière dont le talent avait amené cet heureux changement.

En suivant le faubourg Saint-Antoine, nous rencontrons deux ouvriers qui se tiennent bras dessus, bras dessous, et paraissent les meilleurs amis du monde.

C'est Pierre et Gravouillet qui s'étaient quittés ce matin en se disputant, mais le soir ils se sont retrouvés au cabaret, et Pierre a dit à Gravouillet :

« — Tu es fâché, mais moi je ne le suis pas; » tu ne peux pas te fâcher tout seul. Je paie un

» litre à condition que tu ne croiras plus ce » qu'on dit chez les fruitières. »

Gravouillet a accepté le litre; un peu plus loin il a voulu payer le sien; ensuite c'est Pierre qui a de nouveau régalé; s'ils continuent ainsi ils ne pourront jamais regagner leur gîte, mais du moins l'amitié la plus vive a remplacé la colère, et tout le long du chemin on les entend répéter :

» — Tu es mon ami, toi!...

» — Toujours! à la mort!

» — Et les amis sont les amis!...

» — C'est bien dit...

» — O mon ami! tiens, embrassons-nous. »

Et ces messieurs s'arrêtèrent au milieu de la rue pour s'embrasser. C'est extrêmement touchant!

Arrivons aux boulevards.

Tout est illuminé, cafés, grands et petits théâtres, tréteaux, marionnettes, figures de cire, spectacles et curiosités, bateleurs, banquistes.

Tout est en mouvement, et la foule se presse devant ces Paillasses, ces Bobèches et ces grandes toiles sur lesquelles, pour vous donner

un avant-goût de ce que l'on veut vous faire voir, on a peint des femmes qui ont de la barbe comme des ours véritables ; des hommes qui sont venus jusqu'à l'âge viril sans avoir un seul poil sur le corps, ce dont vous avez le droit de vous assurer ; des lions qui se laissent rosser sans se mettre en colère, et des tigres qui vous donnent une poignée de main, comme le plus intime de vos amis.

La foule admire tout cela, mais elle n'entre pas, elle reste sur le boulevard ; elle sait que les bagatelles de la porte sont infiniment plus agréables à voir que tout ce qui est sous le rideau.

Voici des bonnes qui se promènent avec des tourlourous dont elles écoutent à loisir les propos séducteurs, car le soir elles se sont débarrassées de leurs marmots, leurs bourgeois sont sortis après avoir recommandé de bien garder leurs enfants ; mais à peine les maîtres sont-ils dehors que les bonnes couchent les enfants en leur administrant le fouet quand ils se permettent de dire qu'ils n'ont pas sommeil ; puis elles courent sur le boulevard rejoindre le bon ami en pantalon garance.

Cependant ces couples, que vous voyez se glisser dans l'ombre, cherchant de préférence les allées les moins fréquentées, ne se composent pas exclusivement de bonnes avec leurs amoureux.

Après dîner, les grisettes sont moins farouches, les petites ouvrières moins sauvages, les Lorettes même s'humanisent assez facilement; le soir on ne court pas chercher ou reporter de l'ouvrage, on y va en se promenant, et c'est fort triste de se promener seule; le bras d'un cavalier devient alors aussi agréable que nécessaire. La femme a besoin de s'appuyer sur l'homme, comme le vieillard sur la canne, comme le lierre sur l'ormeau : comme une foule de choses que je ne nommerai pas.

En cherchant bien sur ces boulevards, je suis persuadé que nous retrouverons ce jeune homme et cette jeune dame qui, avant dîner, se sont quittés si brusquement et presque fâchés. Oui, les voilà tous deux; ils se promènent amoureusement dans la contre-allée la plus sombre, ils se parlent bien bas et bien tendrement. Ils sont d'accord maintenant.

C'est qu'après avoir pris sa part de la dinde

truffée le jeune homme a senti l'amour renaître dans son cœur avec encore plus de violence. Alors, plein de repentir, il est retourné au rendez-vous du matin, espérant que la sympathie y ramènerait aussi sa maîtresse ; celle-ci y était venue par *hasard*, et elle a pardonné à son amant, bien heureuse encore de n'avoir eu pour rivale qu'une dinde truffée!

Quittons les boulevards.

Je ne vous proposerai point de retourner maintenant vers le quartier des Halles, quoique tout y soit aussi calme le soir que cela était bruyant le matin ; quoique la paix ait succédé aux cris, aux injures, aux querelles, et cela par une bonne raison : c'est que maintenant les Halles sont désertes et que les marchandes ont plié bagage.

Nous traverserons rapidement la Cité, dont les habitants vont chercher des promenades loin de leur quartier.

Quant au Palais, vous savez qu'on ne plaide pas le soir, et la paix y est revenue aussi parce qu'il n'y a plus personne.

N'allez pas cependant tirer de là cette triste conséquence que les hommes ne puissent être

ensemble sans se quereller! non pas vraiment! et pour preuve du contraire, regardez chez ce traiteur, dans ce salon. Voilà des avocats qui, ce matin, plaidaient l'un contre l'autre, qui se disaient des mots piquants, qui s'adressaient des sarcasmes violents! voyez-les trinquer ensemble en sablant le champagne, ils plaisantent eux-mêmes de ce qu'ils se sont dit à l'audience.

Croyez donc à la persuasion, à la conviction de ces avocats qui prétendent ne vouloir défendre que les causes justes. Ces messieurs font leur métier, voilà tout! et celui qui feint le plus de conviction en défendant une mauvaise cause, est celui qui montre le plus de talent.

Tout cela prouve que les plaideurs paieront le champagne que boivent ces messieurs.

Entrons dans un café; c'est après dîner qu'ils brillent de tout leur éclat; d'abord parce qu'ils sont éclairés, ensuite parce que la foule y abonde. Presque toutes les tables sont occupées, et maintenant ce n'est pas comme avant dîner; au lieu de ces physionomies froides, sérieuses et sévères qui venaient lire les journaux

sans rien consommer, vous ne voyez de tous côtés que des figures de jubilation.

Ce vieux monsieur sourit à sa demi-tasse ; ces jeunes gens qui sont autour de ce bol de punch doivent avoir une conversation bien gaie, car elle est entremêlée d'éclats de rire ; là-bas est un vieux couple qui se permet le *gloria* ; ici un grand maigre qui savoure une glace.

Ces messieurs qui étaient, ce matin, sur le point de se battre pour les ronds de jambes d'une danseuse, jouent ensemble au billard leurs verres de kirch et de rhum, le différend du matin est tout-à-fait oublié ; il n'est pas jusqu'aux joueurs de domino eux-mêmes, dont l'aspect ne soit devenu radieux ou goguenard. La conversation, souvent languissante le matin, est alors vive, pressée, animée.

Il y a des gens qui ont presque de l'esprit quand ils ont fait un bon repas.

Quelle vie ! quel mouvement dans ce café !

On entre, on sort, on s'asseoit, on se lève ; les garçons courent du fourneau aux tables ; des tables au comptoir, et, à chaque instant, vous entendez à vos oreilles :

« — Garçon !... ici !...

» — Du punch!

» — Une demi-tasse!

» — Voilà, monsieur.

» — De la bière!

» — Un domino!

» — *L'Audience*!

» — Elle est retenue, monsieur.

» — Un riz au gras!

» — Les *Débats*!

» — Huit sur cent?

» — Qu'est-ce qui a demandé le *Messager*?

» — Mettons-nous là.

» — Ici?

» — Non, là ; nous serons mieux.

» — Une bavaroise au lait pour monsieur! »

Etc., etc., etc.

Vous regardez en passant dans ces beaux magasins de nouveautés. Les commis y jouissent des douceurs de l'après-dîner ; maintenant, peu de personnes viennent acheter, le chef de l'établissement est allé au spectacle, et les jeunes gens peuvent causer et rire entre eux.

Ce ne sont point ici les cancans de l'épicier

et les propos des commères du quartier, ce sont les confidences que se font des apprentis commerçants, la plupart âgés de dix-huit à vingt-cinq ans, et, par conséquent, tous plus ou moins amoureux.

Qui est-ce qui n'est pas amoureux à cet âge-là? Quel est celui qui n'a pas alors une, deux ou trois passions dans le cœur?

Et quand on a tant de choses dans le cœur, il est assez naturel d'aimer à le dire à ses amis, à ses camarades; puis chacun de ces messieurs prétend avoir une maîtresse très-jolie, c'est à qui renchérira sur l'éloge que l'autre a fait de la sienne.

« — Ma lingère a des yeux superbes! bleu-» russe.

» — La mienne les a noirs, j'aime mieux » cela.

» — Ma maîtresse a un pied pas plus grand » qu'un petit pain!

» — Si c'est une flûte, c'est encore long!

» — Eh! non! un petit pain d'un sou!

» — Celle qui possède mon cœur a des dents » comme des perles... et pas une de moins..... » les trente-deux également belles...

» — Ma dulcinée en a trente-quatre !

» — Trente-quatre ! c'est pas possible ! on » n'a pas trente-quatre dents.

» — Ah ! cette bêtise.... j'ai connu des fem- » mes qui en avaient quarante.

» — C'étaient donc des lionnes ?

» — Ah ! bravo ! fameux le calembourg ! »

Courage, messieurs, vantez les appas de vos belles ; c'est plus galant que d'en médire.

La journée est pour le travail et l'après-dîner pour les causeries, quant à la nuit..... cela ne nous regarde pas.

Mais quel est cet individu qui passe fièrement sur le trottoir de cette rue, qui tient le milieu, ne voulant céder ni à gauche, ni à droite, qui regarde tout le monde avec un demi-sourire sur les lèvres, et cet air de béatitude qui signifie :

« Je suis très-heureux, je suis très-con- » tent !... j'ai ma soirée à moi, je suis mon maî- » tre maintenant ! une fois cinq heures sonnées » je deviens libre comme l'air ! aussi je m'en » donne ! j'en profite... je ne reste jamais chez » moi le soir. »

Ce monsieur est un employé, un de ceux

que nous voyons passer le matin, toujours à la même heure, réglé comme un papier de musique.

Les employés, avant dîner, ne sont point à eux, ils ne s'appartiennent pas : leur temps, leur travail, leur talent, leur écriture, leur plume même! tout cela est au gouvernement qui les paie; jusqu'à cinq heures ils doivent faire abnégation complète d'eux-mêmes.

Mais, quand ils ont quitté leurs bureaux, avec quelle joie ils redeviennent libres!...

Et devez-vous vous étonner du changement notable qui s'opère alors dans cette classe nombreuse d'individus! Et si vous les avez trouvés le matin raides, brusques, peu agréables, quelquefois même peu polis avec les personnes qui ont affaire à eux, pardonnez-leur, ceci ne doit être que la conséquence de l'ennui du travail bureaucratique.

Mais revoyez-les après dîner, et vous serez tout surpris de trouver des hommes gais, aimables, spirituels, dans ces mêmes individus que vous avez vus le matin, si ennuyés et si ennuyeux.

Maintenant aussi vous pouvez entrer au spec-

tacle, car c'est le soir seulement qu'ils existent.

Semblables à ces coquettes surannées qui ne sont pas visibles dans le jour, parce qu'alors elles préparent, elles fardent, elles teignent ces appas avec lesquels elles espèrent vous séduire, les théâtres ne reçoivent leurs visiteurs qu'après le dîner; mais ils déploient tous leurs prestiges, toutes leurs pompes pour séduire vos yeux, vos oreilles, charmer votre esprit et séduire votre cœur, et ils y parviennent souvent, parce qu'après le dîner la tête encore remplie des vapeurs d'un vin généreux, nous sommes bien plus enclins à nous laisser séduire.

Terminons notre promenade de l'après-midi, en retournant dans le salon de ce capitaliste où nous avons vu des hommes de tous les partis, de toutes les couleurs; où, avant que l'on allât se mettre à table, la conversation, de grave qu'elle avait été d'abord, était devenue animée, mordante, orageuse, et pouvait faire craindre des querelles sérieuses entre ces hommes qui avaient des opinions si opposées et ne

voulaient se faire mutuellement aucune concession.

Revoyez-les maintenant que le champagne a passé sur tous leurs discours; ces messieurs sont devenus accommodants, conciliants, optimistes même.

Ce vieux marquis ne nie plus que Napoléon était un grand capitaine.

Cet ancien soldat de l'empire avoue que les Français se battent fort bien à Alger.

L'avocat commence à croire que les républiques de Rome et d'Athènes abusaient de l'ostracisme et des arènes.

L'artiste excuse la mode des habits et des chapeaux ronds; enfin il n'est pas jusqu'à l'ex-préfet qui ne se montre disposé à pardonner au gouvernement, si on lui rendait son emploi.

Et vous, mesdames, n'imitez-vous pas ces messieurs? Il me semble que maintenant votre parole est plus douce, votre regard moins sévère.

Je vois des conversations fort animées entamées entre des jeunes gens et quelques-unes de ces fières beautés qui, avant le dîner, sem-

blaient à peine les connaître, etqui maintenant se sont humanisées.

« — Qu'est-ce que tout cela prouve? allez-» vous peut-être me dire?

» — Cela prouve, qu'en général, les hommes » sont meilleurs après dîner qu'avant. Que leur » estomac étant satisfait, ils éprouvent un bien-» être qui les rend plus disposés à l'indul-» gence. Observez ces signes *pathognomoniques*, » et faites en sorte d'en tirer parti au profit de » la morale.

» — Mais, me direz-vous encore, et ceux qui » n'ont pas de quoi dîner?

» — Ah! c'est juste! ceux-là ont bien le droit » d'être de mauvaise humeur; alors il faut tâ-» cher d'arranger les choses de manière à ce » que tout le monde dîne. »

CHAPITRE III.

LES BONNES DE MADAME BOURACAND.

—

Domestica facta !

Voulez-vous ne pas vieillir? ne changez ni de logement ni de domestique.

Cet axiome vous semblera peut-être manquer de justesse, et vous me direz :

« — Le temps va toujours son train, soit que » j'habite au Marais ou à la Chaussée-d'Antin, » soit que je me fasse servir par une Picarde ou » une Normande. »

Je vous répondrai que ne pas vieillir c'est vieillir sans s'en apercevoir.

Vous me répliquerez peut-être encore que les autres s'en apercevront pour vous.—Qu'est-ce que cela vous fait? vous vous moquez bien des autres!

M. Bouracand était un petit homme de cinquante ans à peu près; il avait vendu des tableaux dans sa première jeunesse, et avait conservé, dans son âge mûr, un goût très-prononcé pour les arts.

M. Bouracand n'avait jamais été beau; il avait les yeux petits, le nez très-long, la bouche très-grande, et un menton qui n'avait pu entrer dans aucune cravate. Il n'était pas bien fait; il cognait ses genoux en marchant, et ne possédait pas même l'apparence d'un mollet; cependant il était adoré de son épouse, qui ne trouvait rien au monde de plus beau que son mari.

Puisque l'amour nous aveugle, il n'est pas étonnant que l'on trouve beaux les gens que l'on aime. Madame Bouracand était prodigieusement aveuglée, et sa passion allait jusqu'à la

jalousie, et sa jalousie ridicule rendait souvent son mari malheureux.

C'est quelquefois une grande calamité que d'être adoré de sa femme.

Madame Bouracand était une grande femme, qui avait été fort bien, qui aurait pu être coquette, avoir des amants, tromper son mari... cela s'est vu !

Elle préféra adorer son époux, qui était fort laid et avait peu d'esprit. Il y a des gens beaux et spirituels à qui ces choses-là n'arriveront jamais.

De l'union des deux époux étaient nées deux filles, qui, heureusement, n'étaient pas tout le portrait de leur père : ce qui vous prouve encore que l'on peut être très-fidèle à son mari et lui donner des enfants qui ressemblent quelquefois à des voisins ou à des amis intimes. La nature est essentiellement bizarre dans ses caprices.

Les petites Bouracand se nommaient : l'une Adèle, l'autre Eugénie.

Elles étaient absolument comme toutes les petites filles de leur âge ; apprenaient peu, jouaient beaucoup, et n'avaient aucune voca-

tion prononcée pour un talent quelconque : ce qui rassurait beaucoup leurs parents, qui avaient entendu dire que les prodiges ne vivent pas longtemps.

La famille Bouracand habitait un joli logement situé sur un quai.

Le ci-devant marchand de tableaux tenait à ses habitudes; à défaut d'esprit, il avait du bon sens, ce qui vaut mieux quelquefois; il trouvait aussi, lui, que rien ne vieillit comme les dates, comme les changements de lieux, d'entourages.

Il tenait à son logement, qui était gai, et à une bonne qui, depuis dix ans, était à son service, et il se flattait de garder toujours son logement et sa bonne, et de continuer la douce vie qu'il menait, sans rien changer à ses habitudes.

Mais vous savez que les plus petites causes amènent parfois les plus grands événements.

Un jour, M. Bouracand était resté fort longtemps à sa fenêtre à voir couler l'eau. C'est un plaisir bien innocent et qui n'est pas dépourvu de poésie.

M. Bouracand n'y mettait point de préten-

tion; il ne faisait point de vers sur cette eau qui a inspiré tant de poètes; mais il gagna un rhume de cerveau.

Il y a mille remèdes pour les rhumes de cerveau, et M. Bouracand avait entendu dire que le meilleur est de se frotter le nez avec du suif.

Or, madame Bouracand était couchée depuis longtemps, lorsqu'elle crut entendre la voix de son mari du côté de la cuisine; elle y courut, et vit M. Bouracand dans un négligé de nuit, se faisant frotter le nez avec une chandelle par sa bonne.

Une femme jalouse voit du mal dans les actions les plus innocentes; l'épouse du marchand de tableaux devint pourpre, et s'écria en jetant sur sa bonne des regards furibonds :

« — Que faites-vous ici, monsieur?

» — Vous le voyez bien, je me fais mettre du » suif sur le nez par Dorothée.

» — Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

» — Cela signifie que je suis enrhumé du » cerveau, et qu'on m'a assuré que cela me gué- » rirait.

» — Et vous ne pouviez pas vous en mettre » vous-même?

» — Je n'aime pas toucher à la chandelle.

» — Hou!... monsieur!... »

Et madame Bouracand poussa son mari devant elle; puis, arrivée dans sa chambre, lui dit :

« — Monsieur, vous êtes un monstre horri- » ble!

» — Pourquoi donc? parce que j'ai du suif » sur le nez?

» — Oh! ce sont des subterfuges, cela. Et si » vous croyez que je donne là-dedans!

» — Dans quoi?

» — Oui, votre rhume est un prétexte. Vous » étiez dans la cuisine... avec mademoiselle Do- » rothée...

» Oh! il y a longtemps que je me doutais de » quelque chose! Je vous ai déjà vu lancer des » regards!

» — Des regards! à qui?

» — Vous me comprenez fort bien. Vous avez » des intrigues avec la bonne.

» — J'ai des intrigues avec la bonne, moi?

» Ah çà, ma chère amie, est-ce que tu rêves » encore?

» — Non, je ne rêve pas! Je ne m'étonne » plus si vous la traitez avec tant de douceur... » Vous ne la grondez jamais.

» — Tu grondes assez pour nous deux.

» — On dirait que vous avez peur de lui par- » ler..... A table, vous n'osez pas lui demander » une assiette.

» — Ah! par exemple, ma femme!...

» — Non, vous ne l'osez pas! Mais je ne souf- » frirai pas chez moi de telles abominations.

» Je chasserai mademoiselle Dorothée.

» — C'est-à-dire que tu renverras une fille » qui nous sert depuis dix ans, une fille à la- » quelle nous sommes habitués.

» — Oui, oui, je crois que vous y êtes trop » habitué, en effet.

» — Madame Bouracand, vous êtes une folle; » si vous renvoyez cette bonne, vous ferez une » sottise.

» Elle a ses défauts, mais elles en ont tou- » tes; quand les qualités font la balance, on » doit encore se trouver heureux de son » lot.

» Vous ne renverrez pas Dorothée, parce que » je ne le veux pas; que nous la regretterions » bientôt, et que je déteste les nouveaux visa- » ges. »

M. Bouracand avait quelquefois du caractère; quand il criait, il criait très-fort; quand il s'emportait, il n'était pas doux.

Madame ne répondit rien, et, le lendemain, ne parla plus de renvoyer la bonne; mais elle avait mis dans sa tête de ne pas céder, et savait bien qu'elle trouverait le moyen d'en venir à ses fins.

Au bout de quelques jours, le déjeuner et le dîner n'étaient pas prêts à l'heure habituelle; puis les meubles étaient mal époussetés; tout allait de travers dans la maison, et, depuis le matin jusqu'au soir, on n'entendait que madame Bouracand se plaindre de sa bonne.

Un jour, madame montrait un meuble à son mari, en lui disant :

« — Voyez-vous.... c'est couvert de pous- » sière ! mais vous voulez garder votre bonne ! »

Monsieur Bouracand s'approchait du meuble, regardait, ne voyait rien, ne répondait pas.

Un autre jour, sa femme lui fourrait une cuiller d'argent sous le nez, en lui disant :

« — Sentez cela, monsieur. »

Monsieur Bouracand flairait la cuiller, qui ne sentait rien ; mais madame s'écriait :

« — Nous avons mangé hier du poisson, et » cela sent encore le poisson aujourd'hui..... » C'est gentil ! »

Monsieur Bouracand se disait en lui-même :

« — Il me semble cependant qu'on ne mange » pas du poisson à la cuiller ! »

Mais il se taisait pour ne point se disputer.

Bientôt sa femme lui apporta chaque jour une casserole à examiner, en lui disant :

« — Voyez, monsieur, on n'a aucun soin de » notre batterie de cuisine... on ne récure ja- » mais ! on nous empoisonnera un de ces jours ! » mais vous voulez garder votre bonne ! »

Comme tout cela ne réussissait pas encore, un matin madame Bouracand se présenta devant son mari, pâle, échevelée, la figure presque renversée, et elle se laissa tomber sur une chaise, en s'écriant :

« — Monsieur, elle sortira d'ici, ou je m'en » irai, moi ; choisissez.

» — Qu'est-ce qu'il y a donc encore de nou-
» veau, ma femme?

» — Ce qu'il y a!... cette fille m'a insultée...
» Oui, monsieur, insultée..... Elle m'a dit.....
» quelle horreur! elle m'a dit... qu'elle me va-
» lait bien !

» — Oh!... diable!... ça me semble éton-
» nant... Mais vous l'avez donc poussée à cela?...
» vous la traitez comme un nègre depuis quel-
» que temps.

» Après tout, madame, les domestiques ne
» sont pas des esclaves; ces gens-là sont déjà
» assez malheureux de servir, sans que l'on
» ajoute encore à leur misère en les humiliant
» du matin jusqu'au soir.

» Les domestiques ont toujours été polis avec
» moi; il est vrai que je le suis aussi avec
» eux. »

Mais tous les raisonnements d'un homme ne peuvent rien contre l'entêtement d'une femme.

Monsieur Bouracand voulait avoir la paix dans son ménage, il laissa renvoyer Dorothée.

Madame Bouracand redevint douce, aima-

ble, charmante, et au bout de deux jours elle dit à son mari :

« — Nous aurons demain une bonne...

» Ah! vous verrez, monsieur, vous verrez » comme nous serons bien servis! D'abord, la » probité et la sagesse même... c'est une Pi- » carde... très-propre, très-vive, causant bien... » et quant à la cuisine, remplie de dispositions.

» — Tant mieux, madame, je désire que » nous puissions la garder. »

La nouvelle bonne arriva ; elle se nommait Catherine.

Monsieur Bouracand se contenta de jeter un regard à la dérobée sur la nouvelle venue, et avant d'émettre son opinion sur cette domestique, il lui semblait nécessaire de la connaître pendant au moins six semaines.

Madame Bouracand, qui jugeait les personnes au premier coup-d'œil et prétendait ne jamais se tromper, était, le premier jour, dans le ravissement de sa nouvelle bonne, et ne tarissait pas en éloges sur Catherine.

Le second jour le ravissement était moins vif.

Le troisième, madame Bouracand, qui ne

se souciait pas de faire toujours sa cuisine elle-même, laissa faire le dîner à sa nouvelle domestique.

La bonne, remplie de dispositions pour la cuisine, servit un potage dans lequel il n'y avait pas moyen d'enfoncer la cuiller, des côtelettes réduites en charbon, un poulet desséché et une salade qui craquait sous la dent.

Monsieur Bouracand faisait la grimace, mais ne disait rien. Les deux petites filles ne cessaient de s'écrier :

« — Ah! comme cela sent le brûlé!... ah! » que c'est mauvais du sable dans de la laitue! »

Madame Bouracand affectait de parler politique, pour que son mari fît moins attention au dîner.

Au bout de huit jours, il fut avéré que la Picarde, remplie de dispositions pour la cuisine, n'était pas en état de faire durcir des œufs :

On lui donna son congé.

Trois jours après, madame Bouracand entra d'un air radieux dans le cabinet de son mari, et lui dit :

« — Nous aurons une bonne demain ; pour » celle-là, je suis bien sûre qu'elle te conviendra.

» — Il me semble que ce n'est pas à moi » qu'il faut qu'elle convienne, et que cela ne » sert pas à grand'chose...

» — Si, si, tu seras content..... Oh! c'est » une fille qui fait parfaitement la cuisine, » d'abord...

» Elle sait faire mille petites friandises... les » omelettes soufflées... Tu aimes les omelettes » soufflées ?...

» — Oh! par hasard... quelquefois...

» — Tu les aimes beaucoup ; nous en man- » gerons souvent... C'est une Flamande que » nous allons avoir, une bonne grosse fille, fi- » gure réjouie, vive, alerte... la probité et la sa- » gesse même....

» D'ailleurs, mon épicière m'en répond..... » Je suis persuadée que nous la garderons, » celle-là.

» — Ainsi soit-il ! »

Le lendemain, monsieur Bouracand voit arriver chez lui une grande et grosse fille, dont la figure annonçait la santé et la gaîté.

Mademoiselle Désirée, c'était le nom de la nouvelle bonne, était d'une vivacité qui char-

mait sa maîtresse; en un tour de main elle avait fait sa besogne.

Madame Bouracand accourut dans le cabinet de son mari, toute transportée de joie, lui dire :

« Voyez-vous, monsieur, ce que c'est d'avoir » une bonne vive. Le ménage est fait à onze » heures et demie, tandis qu'avec votre Dorothée » quelquefois les chambres n'étaient pas ba- » layées à une heure...

» A dîner nous aurons une omelette soufflée, » Désirée nous en fera une. »

En ce moment une des petites filles vient dire à sa mère :

« — Maman, la nouvelle bonne vient de cas- » ser le grand saladier de porcelaine... »

Madame Bouracand aurait voulu que sa fille se fût mordu la langue plutôt que de lui dire cela devant son mari.

Elle se mit à chanter, poussa l'enfant hors de la chambre et s'éloigna elle-même, en s'écriant :

« — Je me fais une fête de manger de l'ome- » lette soufflée!... »

L'heure du dîner arriva.

La famille du ci-devant marchand de tableaux se mit à table.

Tout était bon. Madame Bouracand était tellement satisfaite, qu'elle mangeait à se donner une indigestion.

L'omelette soufflée parut : elle était superbe! haute d'un pied, admirable de coloris.

On la mangeait avec délices, on n'osait point parler, pour mieux savourer l'entremets, lorsque tout-à-coup un grand fracas se fit entendre dans la cuisine.

« — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que » cela? » dit M. Bouracand.

La petite Adèle va à la cuisine et revient tout effarée annoncer que la nouvelle bonne a fait tomber une énorme pile d'assiettes.

Monsieur Bouracand fait un peu la grimace ; sa femme se hâte de dire :

« — C'est un malheur! ces choses-là peu- » vent arriver à tout le monde!...

» Ça fait deux fois qu'elle casse aujourd'hui,» murmure la petite Eugénie : « ce matin, le » grand sa... »

L'enfant n'achève pas, sa mère lui donne, en même temps, un grand coup de pied dans

les jambes, et une grande cuillerée d'omelette soufflée dans la bouche.

Bientôt mademoiselle Désirée arrive, l'air toujours aussi gai, aussi dégagé, en disant :

« — Oh ! ce n'est pas grand chose, madame ! » La pile d'assiettes est tombée, c'est vrai, mais » il n'y en a que onze de cassées ; les autres » n'ont rien du tout : comme c'est heureux !

» — Que onze ! » murmure M. Bouracand en quittant la table ; « ça me semble déjà assez » pour commencer. »

Le lendemain, en faisant son ménage, en époussetant avec une admirable vivacité, mademoiselle Désirée fait voler dans le salon deux jolis flacons en rocaille, qui se brisent en éclats.

« — Il fallait que ça ne *tinsse* guère, » dit la grosse bonne d'un air riant, « car c'est à peine » si je *leur z'y ai donné* un coup de plumeau. »

M. Bouracand rentra dans sa chambre en poussant un gros soupir.

Madame se hâta de dire :

« — Désirée, vous nous ferez encore une » omelette soufflée pour dîner ; vous les faites » fort bien ! »

Le dîner arrive, madame Bouracand fait un peu moins l'éloge de la cuisine, parce que, dans la journée, sa nouvelle bonne lui a brisé son *lavabo*, accident qu'elle a soigneusement caché à son mari.

Cependant, lorsque l'omelette soufflée arrive, les témoignages d'admiration recommencent.

Mais, en desservant, Désirée brise un verre de cristal placé devant M. Bouracand et auquel il tenait beaucoup, parce qu'il lui venait de son père.

« — C'est un petit malheur! » dit la bonne. « Du reste, il avait l'air joliment vieux, ce verre-» là!...

» — Il faudrait pourtant faire attention, Dé-» sirée, dit madame.

» — Pauvre verre! auquel je tenais tant, » s'écrie M. Bouracand, « il me venait de mon » père...

» — Oh! soyez tranquille, monsieur; on en » trouve de pareils!

» — Mon ami, veux-tu encore de l'omelette » soufflée? » dit madame de Bouracand à son mari.

« — Non! j'en ai bien assez! » répond le

pauvre homme qui semble avoir envie de pleurer, et regarde d'un air piteux les débris de son verre.

Le lendemain, mademoiselle Désirée casse le dos d'une chaise et le cylindre de la pendule.

Madame Bouracand commande encore une omelette soufflée.

Le jour suivant, c'est une montre et une théière qui sont brisées.

Monsieur Bouracand déclare à sa femme qu'il est dégoûté des omelettes soufflées, qu'elles lui reviennent trop cher.

Madame, trouvant la glace de sa toilette en six morceaux au lieu d'un, se décide à renvoyer mademoiselle Désirée.

On est huit jours sans bonne.

Le neuvième, madame Bouracand arrive d'un air satisfait auprès de son mari, et lui dit.

«— Demain, nous avons une domestique... » Je crois que j'ai enfin trouvé ce qu'il nous » fallait... C'est une fille qui m'a plu tout de » suite.

» Elle est Normande... une figure ouverte...

» vingt ans ; ce n'est pas un cordon bleu, mais » elle sait faire une cuisine bourgeoise.

» Du reste, la probité et la sagesse même..... » mon boucher me la garantit. »

Monsieur Bouracand avait pris le parti de ne plus répondre à ce que sa femme lui disait chaque fois qu'elle arrêtait une nouvelle bonne.

La Normande arrive... C'est une assez vilaine fille, à figure refrognée, aux yeux louches. Mais madame Bouracand ne manque pas de dire :

« — Il ne faut point se fier aux visages, c'est » extrêmement trompeur ! je ne m'y laisserai » plus prendre ! »

Et malgré cela, pendant les premiers jours qui suivent l'arrivée de la Normande, madame Bouracand ne cesse de prôner sa nouvelle bonne.

« — Enfin, j'ai trouvé ce qu'il me fallait ! » dit-elle à son mari d'un air de triomphe. Voilà » une fille qui fait notre affaire... active, labo- » rieuse, ne cassant rien.... et honnête ; jamais » un mot plus haut l'un que l'autre !..... Ce

» n'est pas une impertinente comme notre Do-
» rothée !... »

Monsieur Bouracand se contentait de hocher la tête en répondant :

« — Attendons encore.... il faudra voir. »

Mais bientôt on s'aperçut que le vin diminuait, que les liqueurs disparaissaient, qu'il s'égarait des serviettes et des mouchoirs, que le compte de l'argenterie n'y était plus.

A chaque remarque, la Normande répondait toujours :

« — Madame, j'espère bien que vous ne me
» soupçonnerez pas ! sans quoi je vous quitterais
» bien vite.

» — Non, certes ! je ne vous soupçonne pas, répondait madame Bouracand ; « mais je ne
» comprends rien à tous ces mécomptes.

» — C'est que vos autres bonnes vous auront
» auront chipé bien des choses sans que vous
» le sachiez.

» — Apparemment. »

Mais un soir, rentrant chez elle inopinément et lorsque la bonne croyait tout le monde au spectacle, madame trouva la domestique, dont

on lui avait répondu, qui lui volait des fichus, des bas et des chemises.

Le lendemain, la Normande fut mise à la porte ; et on resta quinze jours sans domestique.

Au bout de ce temps, madame Bouracand reprit son air radieux, et aborda son mari en s'écriant :

« — Mon ami, c'est fini!

» — Qu'est-ce qui est fini?

» — Tous nos ennuis avec les domestiques. » Nous allons avoir un trésor.

» — Un trésor!

» — Oui; oh! cette fois nous pouvons nous » y fier. C'est une Lorraine.

» — Une Lorraine! je ne vois pas ce que cela » a de rassurant : il y a un vilain proverbe sur » les Lorrains...

» — Vous savez bien que les proverbes ne si- » gnifient rien.

» — C'est une fille remplie de qualités ; elle » arrive de son pays ; c'est la probité et la sa- » gesse...

» — Oui, oui, comme à l'ordinaire!..... Eh, » mon Dieu! quand donc vous déferez-vous de

» cette manie de vanter des personnes que vous » ne connaissez pas?

» — Ma mercière m'en répond.... Elle se » nomme Gothon.

» — Votre mercière?

» — Non, la Lorraine.

» — Ça fait quatre depuis Dorothée!... et en » deux mois!... »

Mademoiselle Gothon est installée dans la famille Bouracand.

La Lorraine est une assez jolie fille, qui tient constamment ses yeux baissés, et qui a l'air aussi timide que novice.

Madame Bouracand est de nouveau enchantée.

Cette fois on n'a rien à reprocher à sa bonne; l'ouvrage est bien fait, la cuisine satisfaisante; tout est bien entretenu. C'est un trésor qu'on a trouvé.

Mais un soir la famille, revenant de la promenade plus tôt qu'elle ne l'avait annoncé, trouve le trésor en conversation avec un grand gaillard en blouse bleue.

Le grand gaillard se hâte de partir en criant à la Lorraine :

» — Adieu, ma cousine !

» — Vous avez donc des cousins? » demande madame Bouracand à sa bonne.

« — Oui, madame, » répond mademoiselle Gothon ; « j'en ai un tout petit qui vient d'arri- » ver à Paris.

» — Il ne m'a pas semblé si petit ! » murmure monsieur Bouracand.

« — Après tout, » dit madame, « on peut avoir » un cousin... pourvu qu'il ne vienne pas sou- » vent ! »

Peu de temps après, on surprend le trésor en tête-à-tête avec un tourlourou.

« — C'est encore un de mes cousins, » dit mademoiselle Gothon.

« — Elle en a plus d'un, à ce qu'il paraît, » se dit monsieur Bouracand.

Mais un matin, voulant éveiller son trésor de bonne heure, madame Bouracand se glisse en tapinois jusqu'à la chambre de Gothon, et trouve la Lorraine déjà en conversation avec un troisième cousin.

Cette fois, le sujet de la conversation était criminel.

Madame Bouracand est obligée de mettre son trésor à la porte.

Et à ces quatre bonnes succèdent douze autres dans l'espace de quatre mois.

On passe en revue des Bourguignonnes, des Périgourdines, des Alsaciennes, des Auvergnates .. presque tous les départements.

Au bout de ce temps, le pauvre M. Bouracand ayant pris sa maison en dégoût, parce qu'il ne pouvait s'accoutumer à ces changements de visage, arrêta un matin une place pour la diligence, et s'en fut faire ses adieux à sa femme en lui disant :

« — Je n'aime pas à me déplacer, mais vous » avez fait de ma demeure une auberge ; autant » vaut alors que je voyage.

» — Comment, monsieur, vous allez vous » absenter?

» — Oui, madame.

» — Et pour combien de temps?

» — Je l'ignore moi-même.

» Quand vous aurez gardé plus de trois mois » la même bonne, vous me le ferez dire, et je » reviendrai. »

Et monsieur Bouracand partit.

Et deux ans ans après il n'était pas encore revenu.

Et cependant sa femme était tombée sur vingt-sept trésors...

CHAPITRE IV.

LES ORGUES DE BARBARIE ET LA LANTERNE MAGIQUE.

—

Vous êtes dans votre cabinet bien en train d'écrire une scène, de filer l'intrigue d'un drame, ou de chercher la chute d'un couplet, lorsque tout-à-coup vous entendez à vos oreilles un orgue qui vous joue l'ouverture de *la Caravane*, ou du *Jeune Henri*, ou de *Démophon*.

Cherchez donc une fin de couplet sur l'ouverture de *Démophon*! Vous avez justement choisi votre air, vous le chantez à demi-voix tout en faisant votre vaudeville, et le maudit orgue vous étourdit, vous trouble, vous assourdit.... Vous

espérez qu'il se taira avec la fin de l'ouverture, et comme vous le savez par cœur, vous vous dites :

« — Un peu de patience, voilà le dernier mo-» tif qui approche. »

Mais, lorsque l'ouverture est terminée et que, respirant plus à votre aise, vous avez repris votre plume et recommencé à fredonner entre vos dents, voilà l'orgue qui se fait entendre de plus belle, et vous joue la romance de *Guido et Ginevra;* ensuite il exécute le *Départ du Savoyard* ; ensuite la valse de *Robin des Bois;* c'est à n'y pas résister.

D'autant plus que sur les orgues de Barbarie, les plus jolis airs sont horriblement massacrés, défigurés, tronqués.

Lorsque le cylindre de l'instrument n'a point assez de notes pour faire les passages d'un air tel que le compositeur l'a écrit, l'arrangeur, ou plutôt le dérangeur, ne se gêne pas pour changer le passage ; il transpose, il coupe, il simplifie ; ceci est un véritable délit que l'on ne devrait pas permettre.

Jouez les airs en vogue, messieurs les musiciens ambulants, mettez-les sur vos orgues,

puisque c'est un usage établi ; jouez-les depuis le matin jusqu'au soir pour le plus grand plaisir des portiers, des bonnes et des cuisinières ; jouez-les faux même, vous en avez le droit, cela rentre dans vos attributions ; mais ne changez point le passage d'un air pour en mettre un que le compositeur n'a jamais songé à faire ; ne lui placez pas un bémol là où il a mis un dièze ; et si vous ne comprenez rien aux règles de l'harmonie, de la mélodie, ne touchez pas aux œuvres d'autrui.

L'auteur dramatique n'est pas le seul que les orgues désolent ; toutes les fois qu'une pareille musique entre dans la cour d'une maison, il y a tout à parier qu'elle incommodera quelques locataires, car à Paris il y a tant de monde logé dans une même maison !

Voilà un négociant qui est en train de récapituler ses comptes, d'additionner ses bordereaux ; il y a une erreur dans sa caisse et il veut savoir d'où elle provient...

Au moment où ce négociant se gratte le front et refait ses calculs, un orgue arrive, et cette fois il ne se borne pas à tourner la manivelle de

son instrument, il chante aussi. C'est-à-dire il crie de toutes ses forces :

Cinq sous !
Cinq sous !
Pour monter notre ménage !

Le négociant ne sait plus où il en est; il repasse six fois de suite la même addition, il ne s'y retrouve pas..... Il s'embrouille ; ce refrain continuel :

Cinq sous !
Cinq sous !

lui bourdonne dans les oreilles, la sueur coule de son front; il écrase sa plume, il fait des pâtés sur le livre, il fera nécessairement une erreur dans ses comptes, et c'est l'orgue qui en sera cause.

Dans cet autre appartement est une jeune dame qui a passé toute la nuit au bal; elle est rentrée au point du jour, bien fatiguée de danse, d'hommages et de plaisirs; il faut ensuite le temps de se déshabiller, de se coiffer de nuit; on dit à la femme de chambre :

« — Vous aurez bien soin de ne pas faire de » bruit demain dans la matinée, vous n'appro- » cherez pas de ma chambre, je veux dormir » bien tard, pour réparer les fatigues de la nuit; » vous ne viendrez que quand je sonnerai. »

La femme de chambre a bien promis de ne faire aucun bruit et de ne laisser pénétrer personne auprès de sa maîtresse.

La jeune dame se met au lit en invoquant le sommeil. Mais le sommeil n'arrive pas tout de suite, après une nuit où l'esprit a été aussi agité que le corps; malgré soi on repasse dans sa mémoire, des compliments, des propos galants, des déclarations que l'on a reçus au bal. Et le repos a de la peine à venir.

Ce n'est que vers les neuf ou dix heures du matin, que l'on goûte enfin un sommeil réparateur; alors, entre dans la cour de votre maison un orgue, quelquefois accompagné d'une clarinette, d'une grosse caisse avec cymbales, et les musiciens ambulants se mettent à jouer la marche des Tartares dans *Lodoïska*, et ils braillent à tue-tête :

« Allons, mes belles, suivez-nous!
» Sachez que les Tartares

»Ne sont barbares
»Qu'avec leurs ennemis.

La jeune dame s'éveille en sursaut ; d'abord elle se croit encore au bal ; mais bientôt elle ne peut plus se faire illusion, et elle sonne avec violence sa femme de chambre en s'écriant :

« — Mon Dieu ! qu'est-ce donc ce bruit-là ? »c'est horrible ! c'est atroce !... et moi qui avais »tant besoin de repos...»

La femme de chambre n'arrive pas au premier coup de sonnette, car, comptant sur le sommeil de sa maîtresse, elle avait invité à déjeuner un tambour de la garde nationale qu'elle rencontre souvent dans l'escalier, parce que le sergent-major de la compagnie est leur voisin.

Mais madame sonne à briser tous les cordons de sonnettes, et la femme de chambre effrayée, quitte ses œufs frais et son tambour, son amoureux et sa mouillette, en disant :

« — Comment ! il n'est pas dix heures et »madame sonne, elle qui voulait dormir toute »la journée.... mais c'est fort ridicule cela..... »moi j'invite quelqu'un à déjeuner croyant être »tranquille... et on nous dérange !

» Je ne pourrai pas rester dans cette maison » si on n'a pas une minute d'agrément.»

Enfin la femme de chambre se décide à se rendre près de sa maîtresse, qu'elle trouve fort en colère et qui lui dit :

« — Qu'est-ce que cela signifie, mademoi- » selle !... c'est donc ainsi que vous m'obéissez?»

La camériste se trouble, elle croit que sa maîtresse sait qu'elle a invité son tambour à déjeuner, elle balbutie et ne sait que répondre; heureusement pour elle la jeune dame ne lui en donne pas le temps, et reprend :

« — Et d'abord pourquoi me laissez-vous » sonner pendant une heure et n'arrivez-vous » pas tout de suite?

» — Madame, c'est que... je donnais à déjeu- » ner à mon serin... du jaune d'œuf.

» — Votre serin est assez grand pour manger » tout seul, il me semble.... et quand je sonne, » je pense que vous pouvez bien le laisser pour » venir.

» Mais enfin me direz-vous quel est ce bruit... » ce tapage qui m'a éveillée... moi qui désirais » tant dormir...

» — Du tapage?

» — Comment, mademoiselle.... est-ce que » vous ne l'entendez pas encore en ce moment... » *Les Tartares !* les *barbares!*...

» Oh ! oui, ce sont des barbares !

» Des monstres !

» — Mais, madame, c'est un orgue qui est » dans la cour.

» — Eh bien, mademoiselle, est-ce que vous » ne pouviez pas le renvoyer cet orgue, lui don- » ner de l'argent pour qu'il me laissât dormir » en paix...

» — Mon Dieu, madame, je ne l'avais pas en- » tendu, moi... j'étais occupée... avec mon se- » rin... et ma mouillette.

» — Mademoiselle, je vous l'ôterai, votre » serin, parce que je n'entends pas que vous » négligiez mon service pour un oiseau. Allez » renvoyer cette musique barbare, payez-la » pour qu'elle se taise, que je puisse dormir » enfin. »

La femme de chambre exécute les ordres de sa maîtresse ; elle jette des sous au joueur d'orgue, en le priant de s'en aller, elle va ensuite mettre son serin à la porte.

Un peu plus loin l'orgue de Barbarie donnera lieu à une scène d'un autre genre.

C'est une mère qui vient d'apprendre que sa fille a reçu en cachette les lettres d'un jeune commis-marchand qui l'attend sans cesse au coin de la rue, et lui offre toujours des bouquets.

La maman, qui sait par expérience tous les dangers que court une demoiselle qui reçoit des bouquets et des billets doux, s'est promis de faire à sa fille une morale bien sévère. Elle la fait venir dans sa chambre, et là, d'un ton qui glace d'effroi la pauvre petite, lui dit :

« — Comment, mademoiselle, vous recevez » des lettres à mon insu! mais savez-vous où » cela mène? savez-vous ce que se dit un homme » dont une femme a été assez faible pour rece- » voir les billets? »

Un orgue arrive et joue :

Ah! vous avez des droits superbes!

La maman fait un mouvement d'impatience, elle se tait quelques instants, puis reprend :

« — Et que vous demandait-il dans sa lettre, » cet audacieux..... qui se permet de vous » écrire. »

L'orgue joue :

Portrait charmant! portrait de mon amie!

La jeune fille se mord les lèvres en détournant la tête.

La mère tâche de retrouver sa colère, elle s'écrie :

« — Mademoiselle, vous n'auriez jamais dû » écouter cet impertinent, et la première fois » qu'il s'est permis de vous parler il fallait lui » répondre .. »

L'orgue joue :

Tu n'auras pas ma rose !
Té n'auras pas ma rose !

Alors la jeune fille n'y tient plus, elle part d'un éclat de rire; la maman ne peut pas s'empêcher d'en faire autant, et voilà une leçon morale qu'un orgue vient de faire manquer.

Et combien d'autres événements que l'on ne

sait pas, et qui n'ont eu pour origine que cette malencontreuse musique qui arrive presque toujours mal à propos à nos oreilles.

C'est un vieillard très-malade qui se décide à faire son testament en faveur d'un neveu auquel il a pardonné ses folies ; l'orgue fait entendre une contredanse de Musard, cela rappelle au vieillard que son neveu dansait le cancan d'une façon très-leste, et il se décide à donner son bien à un autre parent qui ne danse jamais.

C'est une vieille dame à laquelle on applique une trentaine de sangsues à un endroit que je ne vous nommerai pas, ce qui lui cause des sensations peu agréables, et qui, pendant tout le temps de l'opération entend jouer dans sa cour :

Amusez-vous, trémoussez-vous, belles !

C'est un monsieur auquel on arrache une dent sur l'air :

Où peut-on être mieux !

C'est un mari qui bat sa femme pendant qu'on joue :

L'hymen est un lien charmant !

Mais arrêtons-nous, en voilà assez pour vous prouver que les orgues de Barbarie ne sont rien moins qu'agréables à la plupart des habitants de Paris.

Dans beaucoup de maisons, les concierges ont ordre de ne point les laisser pénétrer dans la cour ; mais alors cette cruelle musique va s'installer sous vos fenêtres ; elle joue dans la rue, sur le boulevard, sur les places, et vous n'avez pas le droit de l'en empêcher ; tout ce que vous pouvez faire, et que vous faites ordinairement, c'est de la payer pour qu'elle s'éloigne.

Cependant depuis quelques années, le nombre des joueurs d'orgues ambulants a beaucoup diminué à Paris. La prodigieuse quantité de salles ouvertes pour y donner des concerts, a dû faire beaucoup de tort aux musiciens des rues.

On assure que les orgues de Barbarie s'en vont... s'ils pouvaient ne plus revenir.

Il y a cependant un orgue que nous n'envelopperons pas dans la proscription générale, c'est celui qui accompagne la lanterne magique, lorsque par une froide soirée d'hiver, vous entendez dans la rue, une voix enrouée qui crie :

« — La lanterne magique ! la pièce curieuse. »

Alors les enfants regardent les parents en joignant leurs petites mains, et en s'écriant :

« — Oh ! papa... maman !... faites-nous voir la pièce curieuse. »

Lorsque vous cédez aux désirs de vos enfants, votre domestique va appeler le spectacle qui passe, et bientôt deux hommes, ordinairement Auvergnats, et habillés comme votre porteur d'eau, entrent dans votre appartement. L'un d'eux porte un orgue, l'autre porte la lanterne.

Vos enfants se rangent en demi-cercle et vous faites comme eux.

Un des Auvergnats établit sa lanterne magique sur une table, il dispose tout ce qu'il faut,

on éteint les lumières de l'appartement, puis le spectacle commence.

L'Auvergnat fait passer les verres dans sa lanterne, et il en donne l'explication d'une voix tellement lente, tellement monotone, que cela vous fait bâiller sur-le-champ ; et l'orgue qui joue dans les entractes, ajoute encore à votre amusement.

Et puis c'est toujours monsieur le soleil, madame la lune, et les aventures du petit Poucet.

La lanterne ne renouvelle jamais son répertoire.

Mais vos enfants sont heureux ; vous voyez ces petites têtes qui regardent de tous leurs yeux, écoutent en silence, laissant seulement échapper parfois une exclamation de joie, de surprise, et le plaisir qu'éprouvent les enfants, vous donne le courage de supporter le spectacle de la lanterne magique.

CHAPITRE V.

LA ROTONDE DU TEMPLE ET LES MARCHANDS D'HABITS.

—

C'est là que vont s'enfouir les grandeurs, les toilettes, le clinquant, les dorures, les parures, les fourrures, les garnitures!... et tant d'autres objets qui ont brillé dans le monde, fait l'orgueil de ceux ou de celles qui les portaient, excité l'envie des autres, et qui, dans tout l'éclat de leur gloire, ne s'attendaient pas sans doute à tomber aussi bas.

C'est de là aussi que viennent ces oripeaux,

ces parures, ces plumes, ces toques, ces chapeaux, ces robes et ces châles, que vous rencontrez encore dans un certain monde, beaucoup moins frais à la vérité, quand ils ont passé par le marché du Temple, que s'ils venaient directement de chez le fabricant, mais qui cependant jettent encore quelque éclat et abusent les personnes... qui ne s'y connaissent point.

La rotonde du Temple a été construite en 1781. Elle est maintenant spécialement affectée au commerce des vieux habits ; toutes les boutiques établies dans la galerie étalent des défroques ayant appartenu aux deux sexes, mais plus particulièrement aux hommes.

L'étalage, n'étant pas défendu autour de la rotonde, vous vous promenez sous des berceaux formés d'habits de tous les âges, de tous les états, et presque de toutes les classes de la société.

La veste de l'artisan est à côté de l'habit du petit-maître ;

La redingote de l'ouvrier se balance contre le paletot de l'artiste ;

Une livrée de grande maison est mise en regard d'un habit de cour ;

L'uniforme de garde nationale y pullule;

Vous y trouvez aussi l'habit à la française qui a figuré au bal de monsieur le préfet;

Et jusqu'au costume à paillettes d'un marquis d'autrefois, qui a sans doute assisté à bien des cérémonies, brillé dans bien des hôtels, sauté dans bien des bals et salué bien des gouvernements.

Autour de la rotonde du Temple, se tient la Bourse, ou le cours des vieux vêtements; c'est le Tortoni de la friperie, c'est là que se retrouvent tous les marchands d'habits ambulants, que vous voyez à chaque instant dans les rues, sur les boulevards, qui s'arrêtent devant vos fenêtres, qui entrent dans la cour de votre maison, en criant :

« — Marchand d'habits!..... Vieux habits, » vieux galons!... — Avez-vous de vieux habits » à vendre!... »

Le marchand d'habits porte la marchandise sur son bras, ou sur son épaule.

Il n'est pas rare de rencontrer de ces hommes chargés d'une énorme pile de vêtements, et tenant encore sous leur bras plusieurs paires de vieilles bottes, et à leur main quelques mau-

vais chapeaux, car les chapeaux et les chaussures sont aussi tombés dans le domaine du marchand d'habits, qui ne cherche qu'à étendre son commerce, et qui vous achèterait une poêle et un cor de chasse, si vous vouliez les lui vendre.

Le marchand d'habits est la providence de l'étudiant, de la femme de chambre, de l'artiste, de l'homme de lettres incompris par son siècle ; de la cuisinière, du groom, et généralement de tous ces viveurs, bambocheurs, farceurs, auxquels il faut de l'argent pour une partie de plaisir, un dîner, une orgie, et qui, ne possédant plus rien dans leur bourse, s'en prennent à leur garde-robe, et vendent à vil prix des objets qu'ils ont payés fort cher, ou que parfois ils n'ont pas payés du tout; mais ils sont toujours contents, du moment qu'il leur reste un habit pour sortir et de l'argent dans la poche pour s'amuser.

Le marchand d'habits connaît son monde.

C'est un renard ; lorsqu'il grimpe jusqu'au sixième étage, et peut-être dans la mansarde d'un jeune homme, il est bien certain d'avance que le propriétaire de la défroque qu'on va lui

offrir a un extrême besoin d'argent, et qu'il en passera par tout ce qu'il plaira au marchand de lui proposer.

Si, au contraire, le fripier ambulant est appelé par une domestique de bonne maison, il faudra qu'il se montre plus conciliant, car la cuisinière, qui n'attend pas après le produit de la vente d'un vieil habit dont son maître lui a fait cadeau, ne cédera que lorsqu'elle trouvera une offre avantageuse; dut-elle faire monter vingt marchands avant d'avoir pu obtenir le prix qu'elle demande.

L'étudiant en droit, ou en médecine, ou en vaudevilles, qui doit mener sa maîtresse au théâtre du Panthéon, ou qui veut la régaler d'une partie d'ânes à Montmorency, attend avec anxiété qu'un marchand d'habits passe devant sa demeure.

Il se met à sa fenêtre, d'où il ne peut pas toujours apercevoir dans la rue, mais il a l'oreille au guet, et il saura bien attirer l'attention du courtier en garde-robes.

Le cri tant désiré se fait entendre; le jeune homme, perché à sa lucarne, y répond en beuglant de toute la force de ses poumons :

« — Par ici... eh! marchand d'habits..... la » maison du Boulanger..... l'allée qui est crot- » tée... l'esalier au fond... au sixième... chaud! » chaud! Tenez la rampe, c'est de rigueur! »

Le marchand d'habits a compris cette voix qui semble venir du ciel, et bientôt le jeune homme entend son pas lourd et lent dans son escalier ; il se hâte d'aller ouvrir sa porte, afin d'éclairer son palier ; il guide les pas du négociant en vieux, en lui criant :

« — Par ici..... il n'y a pas à se tromper, » c'est tout en haut... je ne connais au-dessus » de moi que des chats. »

Bientôt le vendeur se trouve en présence de l'acheteur.

Ici commence une scène digne quelquefois du pinceau de Biard.

Le jeune homme étale sur une table les objets qu'il veut vendre, en ayant soin de les mettre dans un faux jour.

Précaution inutile :

Le marchand prend l'objet à sa main, il le tâte, le palpe, et va l'examiner attentivement devant la fenêtre.

Le jeune homme tâche de faire valoir sa marchandise :

« — Ceci est une redingotte que je n'ai pas » mise dix fois... mais je la quitte parce qu'elle » m'est trop étroite, je suis engraissé ! »

Le marchand jette un coup d'œil sur le jeune homme qui est maigre comme un coucou, et répond :

« — Si vous ne l'avez mise que dix fois, ça » ne l'empêche pas d'être diablement usée aux » coudes..... Et les parements... c'est de l'ama- » dou.

» — Il n'y a rien de si facile que de mettre d'autres parements.

» — Et ce collet tout crasseux?

» — Ça se détache très-bien avec de la terre » glaise.

» Voilà ensuite un pantalon collant à sous- » pieds... dernier genre... il manque de boutons, » mais c'est la moindre des choses.

» — On ne porte plus de pantalons col- » lants.

» — On en reportera..... c'est une mode que » les femmes affectionnent; c'est bien plus élé- » gant !

» — Il est déchiré aux genoux.

» — On fait des reprises perdues... ça ne pa-
» raît pas.

» — Les fonds ne valent plus rien.

» — Ah! parbleu, écoutez donc, s'il était
» neuf je ne vous le vendrais pas!... Enfin voici
» un petit gilet pomme qui a fait bien des con-
» quêtes, et que je ne quitterais pas si je n'étais
» pas engraissé.

» — Mais je crois qu'il vous quitterait, lui...
» il s'en va en loques!...

» — Un ou deux accrocs!... ça se reprend.

» — On ne met plus de gilet vert-pomme.

» — Laissez-moi donc tranquille! on met tout
» ce qu'on veut; en fait de gilet, les plus bizar-
» res sont les plus jolis.

» — Vous n'avez pas autre chose?

Le jeune homme jette un coup-d'œil dans sa chambre; il va à sa commode, ouvre tous les tiroirs, aperçoit une vieille veste de flanelle, et l'apporte en lui disant :

» — Tenez, voici encore un objet bien
» chaud... c'est excellent pour l'hiver... je m'en
» défais parce que voilà le printemps, je le ra-
» chèterai à l'automne. »

Le marchand prend la veste, fait un haussement d'épaules, la jette avec le reste, et reprend son refrain habituel :

« Vous n'avez pas autre chose..... quelques » vieilles bottes... de vieux chapeaux? »

Le jeune homme fait le tour de sa chambre, ramasse dans un coin une paire de bottes qui n'a plus de semelles, des socques de femme, oubliés chez lui par une brocheuse des environs, un chapeau gris dont les bords sont cassés, et une casquette privée de visière, il dépose tout cela devant le marchand, qui jette un coup-d'œil, et répète encore :

« — Vous n'avez pas autre chose? »

Le jeune homme se gratte la tête, passe sa main sur son front, puis, tout-à-coup, comme frappé d'une idée subite, va à une armoire, et en retire un objet soigneusement enveloppé dans du papier.

Il le présente au marchand en lui disant :

« — Tenez, ceci est un objet de luxe... c'est » une de mes tantes qui m'en avait fait cadeau.

» Bonne tante!... elle prenait tant de soin de » ma santé!

» Mais ce meuble ne m'est nullement néces-» saire. »

Le marchand d'habits déploie le papier, et trouve une espèce de grand cornet en caoutchou, et terminé par un petit tuyau en bois.

Il regarde avec dédain cet objet, dont il ne connaît pas l'usage, en murmurant :

« — Qu'est-ce que cela... un étui de clari-» nette ? »

Le jeune homme part d'un éclat de rire, et répond enfin :

« — Non, ce n'est pas positivement de la » clarinette que l'on joue avec ceci... ce meuble » se nomme un clissoir. C'est une invention mo-» derne, tout à la fois commode et philanthro-» pique. ... cela remplace la seringue qui, dans » quelque temps, ne sera plus cultivée que par » les portiers, les femmes de ménage et les » gardes-malades.

» Le clissoir est d'un usage plus commode et » plus discret ; vous pouvez facilement le met-» tre dans votre poche, l'emporter en voyage, le » pratiquer en voiture : à la rigueur vous pour-» riez vous en servir au spectacle...

» Bref, la seringue est désormais enfoncée. »

Le marchand d'habits examine encore le petit instrument, puis il recommence son refrain :

« — Et vous n'avez pas autre chose?

» — Ah! sapristi, mon cher, il me semble » qu'en voilà bien assez, à moins que je ne vous » vende mes meubles... mais le propriétaire s'y » opposerait...

» — Et combien voulez-vous de tout ça?

Le jeune homme réfléchit, se gratte l'oreille, et dit :

« — Tenez, je n'y vais pas par quatre che- » mins. Donnez-moi cinquante francs du tout, » et c'est une affaire bâclée. »

Le marchand va reprendre son paquet d'habits, qu'il avait déposé sur une chaise, et il fait mine de s'en aller. Le jeune homme court à lui, et l'arrête :

« — Eh bien.. .. Vous ne me proposez rien, » quand je vous offre une masse d'effets!

» — Elle est jolie la masse d'effets!..... les » bottes et le chapeau ne valent pas six sous, le » gilet vert-pomme et la veste de flanelle ne va- » lent guère plus... . reste donc seulement la

» redingote et le pantalon, en vous donnant » quinze francs, ce sera bien payé.

» — Quinze francs !... barbare !... arabe que » vous êtes... et le clissoir dont vous ne parlez » pas...

» — Oh ! ma foi, je ne connais pas ces outils- » là, je n'y tiens pas.

» — Donnez-moi trente francs..... et termi- » nons.

» — J'en serais bien fâché !

» — Vingt-cinq francs, au moins.

» — Je vous mettrai vingt sous de plus, et » j'emporterai le tout..... parce que je réfléchis » que je donnerai le clissoir à ma femme pour » sa fête..... Elle est toujours enrhumée, ça lui » fera peut-être du bien.

» — Mettez vingt francs, et emportez...

» — Non, seize francs.,. c'est bien payé.

» — Jamais. »

Le jeune homme fait semblant de vouloir tenir bon, mais il se dit : si j'en appelle un second, il me donnera moins que celui-ci; si j'en fais venir un troisième, il m'offrira moins que le second, et ainsi de suite; car ils s'entêndent et se donnent le mot; il vaut donc mieux trai-

ter avec le premier ; et l'industriel n'a pas descendu dix marches de l'escalier, qu'il s'entend appeler : on accepte la somme proposée.

Le marchand d'habits rentre dans la mansarde, compte seize francs, ajoute au paquet qu'il portait ce qu'il vient d'acheter, excepté le clissoir qu'il serre avec soin dans sa poche, puis il s'en va en disant au jeune homme :

« — A une autre fois, monsieur. »

Et le jeune homme compte encore ses seize francs, les met dans son gilet, après avoir eu grand soin de s'assurer que ses poches ne sont pas trouées, puis s'habille à la hâte, et s'en va trouver sa maîtresse, et en se disant :

« — En avant les bamboches ! le fricandeau! » la walse, l'omelette soufflée, les ânes et l'a- » mour ! »

Quant au marchand d'habits, qui ne fait jamais de mauvaises affaires, il poursuit son chemin et son commerce. Et dans quelques jours, la redingotte, qui vient d'être achetée à si bas prix, sera nettoyée, réparée, rafistolée ; on mettra des fonds au pantalon, des semelles aux bottes, et tout cela figurera avec avantage au marché ou à la rotonde du Temple, et sera lorgné

par un amateur, obligé de s'abiller à peu de frais. Il n'est pas même sans exemple de voir un jeune homme aller acheter au Temple une redingote qu'il a vendue quelque temps auparavant à un marchand d'habits, et qu'il ne reconnaît plus.

Le marché du Temple, nommé autrefois halle au vieux linge, a été bâti en 1809, il est situé en face de la rotonde, dans un vaste emplacement, où se tenait jadis la foire du Temple. Ce marché n'est pas élégant, mais il peut contenir une immense qnantité de marchandises.

Il est divisé en quatre parties qui sont encore coupées par des espèces de petits couloirs, où il n'y a que bien juste la place pour le passage d'une personne.

Les *places*, car c'est ainsi que l'on nomme les boutiques de chaque marchand du Temple, les places se payent fort cher, ce qui doit faire présumer que la vente y est bonne. Un côté est réservé à la friperie, un autre au vieux linge, un autre à la ferraille, un autre aux chaussures, un autre aux bonnets, aux modes ou aux habillements de théâtres, etc., etc.

Les passages étroits de ce marché n'offrent aucun charme pour la promenade, on ne va ordinairement là que pour acheter; aussi vous ne pouvez y faire quatre pas sans que les marchandes vous disent :

« — Que cherchez-vous, madame?

» — Que désirez-vous, monsieur?

» — Un manteau? une robe-de-chambre? des » brodequins ?

» — Une layette, ma petite dame... j'ai votre » affaire »

Le marché du temple est fort utile aux acteurs, aux actrices, qui trouvent souvent là des costumes assez frais encore, et qui dureront plus longtemps que la pièce pour laquelle ils sont achetés.

D'ailleurs, au théâtre, où tout est illusion, des étoffes d'occasion peuvent paraître encore fort belles devant la rampe.

Mais ce qui est plus surprenant, c'est de savoir qu'à Paris, dans la société, parmi les bourgeoises, les femmes aisées, il en est beaucoup qui ne portent que des objets achetés au Temple, et qui, par conséquent ont déjà été portés par d'autres.

Pour aller au bal, une dame ira au marché du temple chercher une garniture de robe, des fleurs pour mettre dans ses cheveux et des souliers de satin.

Une autre y va faire emplette d'un chapeau ou d'un bonnet, et la marchande ne manque jamais de lui dire :

« — C'est tout neuf..... cela n'a été porté » qu'une fois. »

Quelle que soit la manière dont ces dames s'arrangent pour que leur toilette paraisse élégante et fraîche, un œil exercé ne s'y trompera pas; et puis, il y a dans la tournure des personnes qui s'habillent au Temple, quelque chose qui trahit toujours l'origine des chiffons dont elles se parent.

Quelquefois aussi ce marché, où l'on va chercher des toilettes d'occasion, donne lieu à de fort piquantes aventures.

Un monsieur, tout en lorgnant une jolie femme au spectacle, s'aperçoit qu'elle a la robe que son épouse portait quelques jours auparavant.

Dans un concert, une dame reconnaît son châle sur les épaules d'une de ses voisines.

Un jeune homme est fort mal à son aise dans un habit qu'il a acheté tout fait la veille, et qui vient d'un petit maître, assis un peu plus loin que lui, lequel se fait faire des habits à crédit par un tailleur, et les revend ensuite pour avoir de l'argent.

Et dans les promenades, combien de dames parées, parfumées, fleuries, et qui n'ont même fait que louer, pour un jour, cette toilette avec laquelle elles veulent vous séduire; hâtez-vous donc, vous, qui avez été charmés par leurs attraits et leur élégance! demain vous ne reconnaîtriez plus ces dames, si vous veniez à les rencontrer encore.

Car, au marché du Temple, on loue aussi des robes à la journée, et même à la demi-journée. Il y a dans Paris tant de gens qui veulent paraître riches et briller, ne fût-ce que pour quelques instants.

CHAPITRE VI.

DU PARTERRE D'UN THÉATRE.

—

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant ne prenez pas un parterre dans lequel les femmes sont admises; ceux-là ne vous conviennent pas.

François Ier a dit:

« Un soir sans femmes est un printemps sans » roses. »

Mais en vérité, ces roses-là sont fort mal placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je

me plais à le croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui pour voir le spectacle vont se placer au parterre.

Nous avons donc un parterre d'hommes.

Nous le prendrons au commencement du spectacle, avant qu'il ne soit entièrement plein.

Du reste nous avons des parterres qui ne le sont jamais, même lorsque le spectacle est avancé ; il y en a d'autres qui ne sont bien garnis que les jours de premières représentations.

Ces jours-là, comme s'ils voulaient se dédommager de leur solitude habituelle, ils sont bourrés comme des omnibus par un temps de pluie ; on met dedans plus de monde qu'il n'en peut ou du moins qu'il n'en devrait tenir.

Bien entendu que ceux qui seront au milieu de cette foule n'auront besoin ni de se moucher ni de prendre leur tabatière dans leur poche, c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hercule du Nord, un Alcide de..... n'importe où, et de pouvoir, avec des bras de fer, dompter et contenir les mouvements de ses voisins.

Quand vous êtes entré dans un parterre où la foule est compacte, où les portes sont encombrées, où toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à n'en plus sortir, malgré l'envie pressante que vous pourriez en avoir.

Si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, pour rentrer dans ce fortuné parterre, séjour des élus et des *Romains*, il faut vous attendre à faire une partie de boxe avec les personnes entassées à la porte...

Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là.....

Enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

Désaugiers vous aurait dit :

Une vestale vaut bien ça.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas.

N'importe ; vous avez combattu, vous avez à peu près vaincu, c'est-à-dire que vous vous êtes

fait jour entre plusieurs personnes qui ne voulaient pas se déranger.

Ensuite, pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer ; ce qui signifie que l'on vous pousse en avant ; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous vous servez comme de point d'appui pour regagner votre banquette.

Après avoir nagé ainsi pendant quelque temps sur des flots vivants, qui ne sont pas enchantés de vous soutenir, vous parvenez à regagner votre place... que l'on a prise pendant votre absence.

Mais vous reconnaissez un voisin, et vous dites :

« — J'étais là ! »

L'intrus qui est venu se mettre à la place que vous occupiez, ne vous répond pas et a l'air de lorgner quelqu'un à la galerie.

Vous vous impatientez, vous poussez ce monsieur en répétant :

« — J'étais là. »

Alors il se retourne et vous dit :

« — Qu'est-ce qui me prouve que c'était vo-
» tre place?... aviez-vous laissé un gant, votre
» mouchoir?

» — Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne re-
» trouve pas toujours ce qu'on laisse dans un
» parterre; mais voilà monsieur qui vous dira
» que j'étais à côté de lui. »

Celui dont on invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant parti pour quelqu'un.

Il répond en se grattant le nez :

— Ah! vous étiez là, ma foi, c'est possi-
» ble... Mais quand il y a tant de monde, on
» ne peut pas remarquer toutes les personnes
» qui vous entourent. »

Tout cela ne vous satisfait pas, vous tenez bon, et vous repoussez votre usurpateur en vous écriant :

« — Je veux ma place! »

L'usurpateur ne cède pas. En général, les

gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer; avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie, ils en ont mesuré, calculé toutes les conséquences, tous les dangers, et ils se sont décidés à les affronter.

Ils se rappellent que le succès justifie tout, maxime qui n'est pas neuve, mais qui est désolante pour ceux qui sont usurpés.

Ces messieurs s'échauffent, des mots piquants sont échangés; la querelle va devenir sérieuse, déjà on a entendu ces phrases :

« — Je suis Français, vous êtes Français, ça » ne peut pas s'arranger. »

Mais les voisins qui aiment mieux voir la pièce nouvelle que d'avoir à entendre une querelle, se serrent un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir, alors chacun ayant une place, le motif de la dispute n'existe plus.

On se calme, on s'apaise, et ce petit incident est bien vite oublié, d'autant plus qu'il

est très-commun dans le parterre d'un théâtre.

Il y a quelques parterres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle, ceux-là sont les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchants.

Pourquoi? cela me semble assez facile à expliquer.

Les théâtres où il y a beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où le monde s'amuse le plus; or, peut-on être méchant quand on est heureux (et l'on est heureux quand on s'amuse).

Encore une maxime qui n'est pas neuve, mais celle-ci est consolante.

C'est une singulière chose qu'un parterre de théâtre.

Pour celui qui pourrait observer, écouter, que d'études à faire, combien de types sont cachés là, assis modestement dans la foule, que de gens d'esprit, d'originaux, de sots, de nullités, et si l'on pouvait lire dans la pensée de

tous ces hommes jeunes, vieux, riches, pauvres, tristes, gais, malheureux, contents, honnêtes, intrigants, que le hasard vient de rassembler là.

Combien ne serait-on pas parfois surpris de voir à côté l'une de l'autre deux personnes si peu faites pour se trouver réunies.

Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez échangé quelques mots ne se renouvellera peut-être jamais.

Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez causé pendant quelques heures et dont les remarques, les réflexions piquantes, vous ont fait oublier la longueur des entr'actes.

Vous regrettez de ne point savoir quel était ce monsieur; vous seriez charmé de le retrouver encore.

Vous espérez que le hasard vous replacera près de lui.

Mais non. Vous allez tous les soirs au spec-

tacle, ce monsieur y va aussi souvent de son côté, et cependant vous ne vous rencontrez plus.

Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans un théâtre, sans qu'un individu ennuyeux, remuant, insupportable par son bavardage, et dont vous avez déjà eu le malheur d'être le voisin, ne vienne se placer encore près de vous. C'est le hasard qui le veut ainsi, et il ne nous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rassemblés dans le parterre ; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable!

Détrompez-vous!

Parmi ces persnnnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien d'autres se trouvent là par un tout autre motif.

Ainsi, ce monsieur que vous voyez là-bas dans un coin... avait un rendez-vous avec un ami pour causer d'un placement de fonds,

c'est pour lui une affaire importante, mais son ami n'est pas venu au rendez-vous.

Après avoir attendu longtemps, ce monsieur a dîné dans ce quartier, parce qu'il était trop tard pour rentrer chez lui; puis se trouvant près de ce théâtre, il y est entré pour se distraire, et sans savoir même ce que l'on jouait.

Mais au lieu d'écouter la pièce il pense toujours à ses affaires; à son placement de fonds, et après le spectacle je crois qu'il serait bien embarrassé de vous dire ce qu'on a joué.

Cet autre a dîné chez un traiteur avec un ami; ces messieurs se sont mis en gaîté, ils se sont donné une petite pointe, et ils se sont dit ensuite :

« — Allons au spectacle. »

Pendant que l'on joue, ils parlent sans cesse, ils rient, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas une minute sans se remuer, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrient de temps à autre :

« — Mon Dieu, que c'est mauvais! »

Demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ce qu'on a joué, et ils seront aussi embarrassés que le monsieur au placement.

Voilà un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce.

C'est un homme d'une trentaine d'années, fort bien mis, assez joli garçon, mais dont la figure est sérieuse et même sévère.

Vous croyez que celui-là serait le soir en état de faire une critique raisonnée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment... vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié. Il a une femme qui est jolie et coquette; il est bien rare que l'un aille sans l'autre, cependant nous voyons des femmes laides qui sont coquettes aussi.

Ce monsieur est jaloux; c'est un malheur, c'est plus qu'un malheur, c'est une maladie, c'est plus qu'une maladie, c'est une infirmité.

Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelquefois on est encore autre chose.

Le mari jaloux est rentré chez lui plus tôt qu'à

son ordinaire. Ceci est une faute, quand vous êtes en ménage, il ne faut rien changer à vos habitudes, les dames aiment beaucoup cela.

Ce monsieur est donc rentré trop tôt ; il a trouvé chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps a pour lui une recrudescence d'amitié extraordinaire, mais qui pourtant trouve moyen de ne lui rendre visite que lorsqu'il est absent.

A son arrivée, l'ami a paru un peu embarrassé ; la femme s'est troublée, et il y avait une chaise bien près d'une causeuse. Ce monsieur n'a rien laissé paraître, mais il a des soupçons ; il n'a rien dit à sa femme, mais il lui a fait une moue très-prononcée.

Enfin, il est sorti le soir, poursuivi par ces malheureuses idées, qui reviennent toujours à l'esprit d'un jaloux. Il est entré au spectacle dans l'espérance d'y oublier ses ennuis.

Vous croiriez qu'il écoute attentivement la pièce, et il n'entend pas un mot de ce que di-

sent les acteurs; il pense continuellement à cette chaise qui était si près de la causeuse.

Puis il se dit :

« — Certainement je me tourmente mal-à-» propos, ma femme a bien le droit de s'asseoir » sur la causeuse... et mon ami sur une chaise, » cela vaut encore mieux que s'ils avaient été » tous deux sur la causeuse.

» Et puis ma femme est incapable..... j'ai » tort. »

Pauvre mari! et dans ces pièces que l'on joue il n'a entendu que : « femme, époux, » amant! » Ces mots-là lui tintent continuellement aux oreilles.

Ce jeune homme, qui a sans cesse le nez en l'air et regarde dans la salle au lieu de regarder sur la scène, cherche une dame qui lui a fait espérer qu'elle serait au spectacle; il la cherche de tous côtés; ses yeux ont parcouru chaque loge, chaque rang de galerie, il ne la voit pas; le pauvre jeune homme est désolé, c'est pour voir cette dame qu'il est venu à ce théâ-

tre; que lui importe à lui les pièces, l'esprit de l'auteur et le talent des acteurs; il est amoureux!....

Pendant que l'on joue, il se demande quel obstacle a pu empêcher cette dame de tenir sa promesse, et il pousse de gros soupirs dans les moments les plus gais de la pièce.

Plus loin, un autre jeune homme est amoureux aussi, mais c'est d'une actrice de ce théâtre, qui joue dans la pièce que l'on donne..... qui est en scène en ce moment.

Aussi voyez quel feu brille dans les regards de ce monsieur, comme il s'agite à sa place; on croirait qu'il va s'élancer sur la scène; il rit, il parle tout seul. Puis il regarde quelquefois autour de lui comme pour chercher des visages qui partagent son enthousiasme; il s'adresse à tout le monde en s'écriant :

« — Comme c'est bien joué!.... comme elle » a dit cela, elle est charmante, elle est ravis» sante... c'est la meilleure actrice de Paris! »

Mais comme il rencontre fort peu de gens de

son avis, alors il tâche de concentrer son admiration, et tant que l'actrice est en scène, il ne la perd plus de vue.

Mais à peine est-elle rentrée dans la coulisse qu'il s'adresse de nouveau à un voisin, en lui disant :

« — On vient de renouveler son engagement » pour trois ans... sans quoi Bordeaux nous » l'enlevait. »

Le voisin hausse les épaules, et se contente de murmurer entre ses dents :

« — Qu'est-ce que ça me fait à moi, Bordeaux » peut bien nous l'enlever tant qu'il voudra je » n'y tiens pas!

» — Qu'est-ce qu'il a donc, ce monsieur. »

Un peu plus loin vous apercevez un personnage entre deux âges, mis avec une prétention ridicule; un camée monstre au nœud de sa cravate, une perruque ébouriffante, une lorgnette qui pourrait servir de télescope; des gants serins et une figure qui s'harmonie parfaitement avec les gants.

Celui-là a soin de se placer toujours contre l'orchestre ; dans chaque entr'acte il s'adosse sur la séparation, tournant le dos à la scène et lorgnant toutes les dames, leur faisant des mines, des œillades, quelquefois même se permettant de leur sourire d'un air d'intelligence, et pendant tout ce manége fort divertissant pour les spectateurs, s'amusant à faire ses réflexions tout haut :

« — Voilà une brune là-bas qui serait bien, » si elle avait des dents ; mais elle n'en a pas, » c'est dommage. Ne riez pas, madame, je vous » en prie, afin que l'on puisse croire que vous » avez des dents.

» Ah! cette petite blonde à la galerie fait bien » voir ses épaules, elle croit donc les avoir belles. » On pourrait suivre là-dessus un cours d'ostéo- » logie, j'aime mieux autre chose.

» Voyons dans cette baignoire..... un petit » bonnet assez piquant... le bonnet seulement, » quant à la tête qui est dedans, hum! je crois » qu'elle a bien fait de se mettre à l'ombre. »

Et ce monsieur si difficile en apparence, a les poches remplies de petits billets doux, espèces de circulaires qu'il distribuera à la sortie du spectacle à toutes les femmes qu'il vient de critiquer, espérant que dans le nombre, il y aura une de ses déclarations qui obtiendra une réponse.

C'est dans ce but seul que ce monsieur va au spectacle, il veut absolument être un homme à bonnes fortunes, il prétend que ses moyens le lui permettent.

Mais voici un nouveau personnage qui pénètre dans ce parterre : c'est un homme d'une quarantaine d'années qui paraît plus que son âge, grâce à une figure moutonne flanquée de deux gros yeux bien ronds, qui ont une expression de bêtise très prononcée, et à des cheveux presque crépus qui s'avancent fort près des sourcils; joignez à cela un nez en limace, une cravate qui a l'air de l'étrangler, et un col qui monte jusqu'au milieu des oreilles, et vous aurez une parfaite idée de ce monsieur.

Le voilà qui enjambe une banquette.... puis une autre....

Il a l'air fort embarrassé pour trouver une place, et il y en a partout.

Il s'asseoit enfin; mais il y a devant lui un homme très-gros qui le gêne; il se relève et va se mettre autre part. Il s'aperçoit alors que le manche de la contrebasse est vis-à-vis de lui, il change de place.

Enfin le voilà qui se trouve bien.

Il sourit, il regarde ses voisins, il ôte son chapeau, il prend son mouchoir, il remet son chapeau sur sa tête, il se mouche, il prend sa tabatière, il regarde encore autour de lui.

Il a grande envie de faire la conversation avec quelqu'un.

Il se décide pour son voisin de gauche, jeune homme de vingt ans tout au plus, et lui présente sa tabatière d'un air timide en lui disant :

« — En usez-vous? »

Le jeune homme le regarde d'un air moqueur, se met à rire et répond :

« — Par exemple! le plus souvent..... Du » tabac à fumer, à la bonne heure. On ne fume » pas encore dans les théâtres, mais ça vien- » dra... Il faut que ça vienne... Le siècle des » lumières veut cela...

Ah! quel plaisir quand on écoutera une pièce » en fumant!... quand on respirera une bouffée » odorante en lorgnant une jolie actrice!...

» C'est alors qu'on s'amusera au spectacle.... » et qu'ils seront toujours pleins!

» — Il seront pleins de fumée... c'est juste.. » mais les dames ... croyez-vous qu'elles s'ac- » commoderont de cette odeur de tabac?

» — Oh! que oui... et d'ailleurs elles fume- » ront aussi.

» — Oh! alors, c'est bien différent..... Mon- » sieur, la pièce qu'on va jouer est-elle com- » mencée? »

Le jeune homme regarde son interlocu-

teur d'un air goguenard, en lui répondant :

» — Si elle n'est pas jouée, j'ai dans l'idée » qu'elle n'est pas commencée.

» — C'est que nous en avons entendu beau- » coup parler... mon épouse et moi, et comme » mon épouse a beaucoup d'esprit, elle ne peut » pas souffrir les pièces mauvaises; alors, elle » m'envoie d'abord les voir pour que je me for- » me une opinion...

» Elle m'a dit :

» Va voir cette pièce..... tu te formeras une » opinion, et tu me la rapporteras.

» — La pièce.

» — Non, mon opinion. La connaissez- » vous?

» — Votre opinion?

» — Non, la pièce. »

Le jeune homme se met à rire en murmurant :

» — Ah çà, dites donc, est-ce que ça ne va » pas finir? »

Puis il se lève et tourne le dos à ce monsieur, qui se dit :

« — Apparemment qu'il n'a pas vu la pièce » non plus.... alors il ne peut pas encore me » dire son opinion. »

On frappe les trois coups. L'orchestre joue l'ouverture, la toile se lève. La pièce commence.

Ce monsieur qui a un col au-dessus des oreilles, écoute avec la plus grande attention, en roulant ses gros yeux comme pour tâcher de mieux comprendre.

Au milieu de l'acte, il s'adresse à un gros monsieur qui est à sa droite, en lui disant :

« — Trouvez-vous que ça marche ?..... c'est » que ma femme m'a envoyé pour que je me » forme une opinion sur cette pièce... et quand » les acteurs ont des costumes tures, je trouve » que c'est bien plus difficile à comprendre... et » vous ?

« —Ah ! fichtre, monsieur, taisez-vous donc,

» et laissez-moi écouter! » répond le gros monsieur en faisant un geste d'impatience.

Notre homme n'ose plus rien dire. Il écoute en silence, et se contente de farfouiller dans sa tabatière, où il cherche peut-être une opinion.

Après le premier acte, il veut de nouveau parler au jeune homme de gauche; mais celui-ci lui tourne le dos en riant, dès qu'il lui adresse la parole.

Il s'adresse alors à un petit monsieur maigre, sec, jaune, et portant des besicles bleues, qui est devant lui. Il lui présente sa tabatière; cette fois son offre est acceptée.

L'homme aux besicles y plonge ses doigts, se bourre le nez, éternue, crache, tousse, fredonne entre ses dents quelque chose qui voudrait ressembler à *di tanti palpiti;* et pendant ce temps notre monsieur a eu le temps de lui dire :

« — Etes-vous content de l'acte qu'on » vient e jouer?..... C'est que je voudrais

» bien me former une opinion, parce que ma » femme va me la demander quand je rentre- » rai. »

Le monsieur aux besicles prend un air important et répond :

» — Ma foi, je viens bien rarement à ces théâ- » tres-ci..... C'est un grand hasard de m'y » voir.

» Parlez-moi des Bouffes, monsieur; ah! » parlez-moi des Bouffes... à la bonne heure...

» Depuis vingt ans, je n'ai pas manqué une » de leurs représentations!... Voilà un théâtre, » de la musique, des chanteurs... Avez-vous » entendu *la Pasta?*

» — Monsieur, pardon... c'est que je vous de- » mandais votre idée... sur ce qu'on vient de » jouer... afin de pouvoir...

» — Ah! *la Pasta*! monsieur, *la Pasta*! quelle » voix!... quelle timbre!

» — Alors vous ne voulez pas me dire ce que » vous pensez du premier acte de la pièce » que...

» — Et *la Malibran*! monsieur, *la Malibran*! » C'est à force de l'admirer que je me suis perdu » la vue... *O diva*! *diva*! »

Notre monsieur cherche des yeux s'il ne pourrait pas offrir du tabac à une autre personne.

Mais on commence le second acte.

Notre homme reste quelque temps tranquille et écoute.

Enfin, ayant remarqué la figure pleine de bonhomie d'un vieux monsieur assis derrière lui, il se retourne, et lui dit tout doucement :

» — Est-ce que vous êtes content?..... C'est » que ma femme veut que je me forme une opi- » nion sur cette pièce... et quand il y a des » Turcs, ça m'embrouille. »

Le vieux monsieur sourit, et répond en bégayant :

» — Il faut voi... voi. . il faut voi voi... il » faut voi... voi... voir la su... su... la suite.. » a... atten... attendons. »

Notre pauvre mari pousse un gros soupir, en se disant :

» — Ce vieux monsieur-là ne pourra jamais » me faire connaître son opinion... J'ai du » malheur !... c'est le seul qui avait l'air disposé » à causer. »

Enfin la pièce est terminée.

Notre homme écoute alors de toutes ses oreilles, car chacun dit tout haut son opinion.

« — C'est cha... cha... armant ! » s'écrie le vieux monsieur bègue.

« — C'est pitoyable ! » dit le monsieur aux besicles.

« — C'est plein d'esprit ! » murmure le gros monsieur de droite.

« — C'est terriblement bête ! » s'écrie le jeune homme de gauche.

Alors notre pauvre monsieur qui a écouté ces différents jugements, s'en retourne chez lui en disant :

« — Qu'est-ce que je vais donc dire à ma » femme... quand elle me demandera mon opi- » nion?... Ma foi, elle n'en voulait qu'une et je » lui en rapporterai quatre ! elle choisira là-de- » dans. »

CHAPITRE VII.

UNE RÉPÉTITION AU THÉATRE.

—

A Paris on aime tout ce qui tient au théâtre, tout ce qui a quelque rapport à l'art dramatique; on est aussi très-avide de connaître ce qui se passe dans les coulisses ou sur la scène, lorsque le rideau n'est pas encore levé pour le public.

On a grand tort de vouloir être initié à ces mystères, ce sont des illusions, et par conséquent des plaisirs que l'on va perdre; mais le genre humain est ainsi fait, nous ne le guéri-

rons pas de sa curiosité, il vaut donc mieux la satisfaire.

Assistons à une répétition dans la journée; celles qui ont quelquefois lieu le soir, sont déjà moins intérieur de théâtre, car la rampe est allumée, on y admet du monde, hors les costumes cela ressemble à une représentation.

Pour bien connaître les gens, il faut les voir dans tout leur négligé. Le matin un théâtre n'est aucunement éclairé; mais la toile est levée et il reçoit du jour par la salle, qui en reçoit par les petits carreaux de loge, qui en reçoivent par les corridors, qui la plupart du temps sont très-sombres, vous comprenez quel jour tout cela produit.

Aussi, quand vous arrivez du dehors et que vous mettez le pied sur un théâtre, vous êtes pendant quelques minutes comme un aveugle qui a perdu son bâton, vous n'avancez qu'avec précaution et encore vous jetez-vous souvent contre un portant, ou une coulisse.

Mais enfin, on s'y fait, et au bout de quel-

que temps on voit presqu'aussi bien que dans une rue où il n'y a point encore de gaz.

Acteurs, actrices, auteurs, se promènent et causent sur la scène en attendant la répétition et souvent même pendant que la répétition a lieu, quoi que souvent le régisseur leur crie :

« — Messieurs et mesdames allez-vous en » donc... ne restez pas là... c'est insupportable ; » on vous a prié cent fois de ne pas rester sur » le théâtre pendant les répétitions... ça gêne, » ça distrait...

» Est-ce qu'il n'y a pas un foyer... allez cau- » ser au foyer. »

Les causeurs se dispersent un moment, mais bientôt ils reviennent, se rapprochent, font de nouveau la petite causerie, qui est presque toujours gaie, car on entend à chaque instant partir des éclats de rire. Le régisseur tappe du pied avec colère pour qu'on se taise, une des dames s'empresse de lui crier :

» — Nous ne pouvons pas rester au foyer,

» le violon répétiteur fait chanter mademoi-
» selle X..., et il n'y a pas moyen d'y tenir. »

On se met à rire de nouveau, le régisseur seul fait la moue, en murmurant le mot : amende !

Sur le devant de la scène, le souffleur, au lieu d'être dans son trou, est assis sur une chaise, devant une petite table sur laquelle brûle un quinquet.

Près de lui, l'auteur et le régisseur-général sont également assis, quand ce n'est pas le directeur lui-même qui assiste à la répétition. Lorsqu'il y est, il se place ordinairement près de l'auteur pour lui donner et recevoir ses avis.

Un monsieur entre deux âges, figure de parfait honnête homme, en redingote à la propriétaire, vient de débiter son monologue de père noble, tout en avançant sa main droite pour puiser dans la tabatière du souffleur.

L'auteur frappe du pied avec impatience, en s'écriant :

« — Madame D..., madame D ..., c'est cruel » ici, on n'est jamais à ses répliques. »

Madame D... est une assez jolie femme qui remplit l'emploi des ingénues, et à laquelle les mauvaises langues donnent une foule d'amants. Elle a toujours une toilette du meilleur goût et d'une excessive élégance ; elle s'avance en disant :

« — Ce n'est pas ma faute, je n'ai pas en- » tendu ma réplique... Est-ce qu'il a dit :

» *O ma fille, c'est ton bonheur seul que je* » *veux ?*

» — Mais oui, répond le père noble, en hu- » mant sa prise, je l'ai dit trois fois.

» — Ah ! pardon, mon petit, je n'avais pas » entendu ; mais aussi c'est la faute de B... il » nous assurait que hier il avait vu dans la loge » d'avant-scène, aux secondes, un petit chien » qui, pendant tout un acte, s'est tenu les deux » pattes de devant appuyées sur la grille » de la loge, et paraissait écouter la pièce

» avec attention. Ah! ah! aurais-je ri, si j'avais » vu cela!...

» — Allons, continuons la répétition, » dit le régisseur général; « M....., reprenez l'entrée de » madame, s'il vous plait. »

Le père noble répond :

« *O ma fille, c'est ton bonheur seul que je* » *veux*! »

La jeune ingénue accourt à la réplique, tâchant de retenir son envie de rire, et, au lieu de regarder l'acteur qui fait son père, portant les yeux sur la loge d'avant-scène occupée la veille par le petit chien. Cependant elle répète son rôle :

« — Me voilà, mon père, j'ai entendu vos » accents chéris, et... »

Elle se met à rire :

« Ah! ah!... mon Dieu!... mon Dieu, que » j'aurais voulu voir ce petit chien!

» — Madame, ceci n'est pas dans votre rôle, » dit l'auteur.

» — Pardon, j'y suis...

» Oui, mon père, j'ai entendu vos accents » chéris...

» — B..., quelle espèce de chien était-ce?

» — Un lévrier, répond l'acteur du fond du » théâtre. »

« — Il n'y a pas moyen de répéter comme cela! » s'écrie le régisseur qui est chargé de mettre en scène. Nous perdons notre temps, et cependant on veut que la pièce marche samedi... le directeur l'a encore dit hier.

« — Samedi! s'écrie l'actrice, mais vous n'y » pensez pas, c'est impossible! est-ce que c'est » su!

» — Il est certain que si vous vous occupez » de petits chiens au lieu de votre rôle, vous ne » pourrez pas le savoir.

» — Ah! mon Dieu! parce qu'on rit une fois » par hasard vous allez me faire une scène...

» Est-ce que tout le monde ne rit pas en ré- » pétant? est-ce que cela empêche qu'on ne » sache ses rôles?...

» Avec ça qu'il est joli le mien!... Il ne faut

» pas vous figurer que j'accepterai souvent des » rôles comme celui-là. »

Ici, l'auteur se mouche ou fait semblant d'éternuer.

Le père noble s'écrie :

« — Voyons, voyons. Je commence, moi, » ce soir, et si cela continue, nous n'aurons pas » fini à quatre heures ; et puis, on n'a pas le » temps de dîner..... si vous croyez que c'est » amusant... Allons, continuons...

» *O! ma fille, c'est ton bonheur seul que je* » *veux*!

» Sapristi, finissons-en !

La répétition est en train lorsque le directeur arrive : c'est un monsieur qui a toujours l'air affairé ; il a bien le temps de parler, mais il n'a jamais celui de vous écouter.

Il s'avance, donne une poignée de main à l'auteur, et s'écrie :

« — Eh bien! mes enfants, où en sommes- » nous? voyons... ça va-t-il?... Oh! d'abord il » faut que ça marche... Ah çà, nous allons ré-

» péter avec soin..... n'est-ce pas..... répétons » gentiment... en famille..... D'abord, je vous » regarde tous comme mes enfants...

» Voyons, y sommes-nous, je vous préviens » que je ne vous passerai rien..... je serai très- » sévère.

» Hein... qu'est-ce qu'il dit, celui-là?...

» — Monsieur, pourrais-je avoir deux entrées » pour ce soir...

» — Oui, fais-les marquer au contrôle...

» Ah! pour les costumes..... sommes-nous » d'accord pour les costumes..... Vous m'avez » demandé des hussards... je vous donnerai des » dragons... C'est absolument la même chose... » un mot ou deux à changer...

» De quoi?... on me demande... Je n'y suis » pas... Qui est-ce?. .

» — Un monsieur...

» — Comment est-il?...

» Répétez toujours, mes enfants, je vous » écoute... Bon!... des lettres, à présent...

» — On attend la réponse...

» — Il fallait dire que j'étais absent pour huit » jours...

» Pas un moment à soi..... c'est insupporta- » ble... Allez toujours, mes enfants...

» Qu'est-ce encore?... on m'attend dans mon » cabinet... Allons, j'y vais...

» — Continuez, mes amis, je reviens tout de » suite. »

Le directeur s'éloigne, on répète sans lui.

L'amoureuse et l'ingénue se disputent pour la mise en scène.

La première prétend qu'on la met toujours dans le coin, derrière sa camarade, et qu'elle a trop de talent pour être derrière les autres.

L'ingénue ne dispute pas à l'amoureuse son talent, mais elle ne veut pas que l'on change en rien la mise en scène.

L'auteur est très-embarrassé, le régisseur parvient à arranger le différend, en faisant supprimer la scène.

La répétition continue.

L'auteur arrête l'amoureux dans un passage

de son rôle, en lui disant, avec toutes les précautions possibles, pour ne pas blesser son amour-propre :

« — Mon ami, je n'entends pas cette phrase » comme cela..... Vous y mettez de la force : » moi, j'y mettrais de la finesse..... Votre per- » sonnage est un homme adroit... rusé...

» Au lieu de crier :

» *J'espère, avant peu, vous apprendre à me* » *connaître.*

» Je sourirais..... et, d'un air mielleux, je » dirais :

» *J'espère, avant peu, vous apprendre à me* » *connaître.* »

L'acteur, auquel cette observation s'adresse, fronce le sourcil en répondant :

« — Ce sera comme vous voudrez ; mais » moi je n'ai pas compris le rôle comme ça...

» —Oh! je vous certifie que cela fera mieux.

» — Je ne crois pas..... du reste, je le dirai » comme vous voudrez; mais la sortie sera » manquée.

» — Non !... Oh ! vous verrez. »

L'amoureux recommence, et redit sa phrase positivement de la même manière qu'avant l'observation de l'auteur, et celui-ci s'aperçoit alors qu'il fera aussi bien de ne plus en faire.

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui fait les jeunes comiques, arrive avec une veste abricot et un petit chapeau sans bords : c'est la moitié de son costume qu'il essaie, et il veut avoir l'avis de l'auteur.

« Comment me trouvez-vous?

» —Vous serez fort drôle.

» — N'est-ce pas que la veste est bonne ! c'est » de mon idée... le petit chapeau aussi...

» — Quelle perruque aurez-vous avec cela?

» — Quelle perruque? est-ce que vous tenez » à ce que je mette une perruque?

» — Il me semble que c'est indispensable... » songez donc que vous faites un jeune fiancé.»

L'auteur n'ajoute pas, « et que vous avez les » cheveux gris, » mais il se contente d'insister pour une perruque, et le comique se décide

enfin à se faire blond, en disant avec un aplomb extraordinaire.

« — Puisque vous y tenez, je mettrai une » perruque ; mais ça me vieillira ; je suis beau- » coup plus jeune avec mes cheveux.

» —Eh bien !... où en est donc mademoiselle » Bibi pour répéter notre scène? »

Mademoiselle Bibi arrive en mangeant des brioches.

Elle répète ayant la bouche pleine, mais comme elle joue une jeune fille gourmande, elle prétend que c'est pour être dans l'esprit de son rôle.

L'auteur l'arrête au milieu d'une phrase, en lui disant :

« — Ceci n'y est plus... j'ai coupé cela...

» — Comment, vous m'avez coupé :

» *Je ne veux pas d'amants, j'aime mieux des* » *épinards.*

» — Oui, c'était dangereux.

» — Comment, dangereux..... n'allez-vous » pas me dire que c'est leste!...

» *Je ne veux pas d'amants, j'aime mieux des* » *épinards*...

» — Qu'est-ce que vous voyez donc de dan- » gereux là-dedans....

» — C'était trop risqué.

» — C'est-à-dire que c'était le plus joli mot » de mon rôle. »

Et mademoiselle Bibi dit à demi-voix à une de ses camarades :

« — Il peut le couper s'il le veut, mais, ce » qu'il y a de bien sûr, c'est que je le dirai tout » de même!..

» Ah! ah! chose qui a mis son costume!.... » Il veut toujours faire de l'effet celui-là. »

Le régisseur crie en tapant du pied :

« — Allons, mesdames, au second acte; il se » fait tard...

» Voyons... la décoration du second acte... » Pas ce salon-là.... c'est trop riche.... il nous » faut le petit salon jaune..... une fenêtre à » gauche.... Avez-vous besoin d'une chemi- » née?

» — Certainement, » s'écrie l'auteur, « oh! » la cheminée est indispensable; et la lettre » qu'on jette au feu?

» — On aurait pu la brûler à un flam- » beau.

» — Non, ça fait plus d'effet dans une che- » minée. »

Le second acte commence, mais le père noble ne donne plus aucune attention à son rôle, parce qu'il est pressé d'aller dîner.

L'amoureuse ne sait pas le sien.

L'amoureux est de mauvaise humeur, parce-qu'on lui a fait une observation.

Et le comique n'est pas du tout à son rôle, parce qu'il ne songe qu'à son costume et à sa perruque.

La répétition finit, et l'auteur qui trouve que sa pièce n'est pas sue, s'écrie :

« — Il est impossible que cela aille sa- » medi. »

En ce moment le directeur, que l'on n'avait plus revu, reparaît en disant :

» — Eh bien, mes enfants, ça va... quelques » longueurs, n'est-ce pas..... mais je ferai des » coupures...

» — Cela ne peut pas être joué samedi,» dit l'auteur.

«— Si fait, si fait!.... Sois donc tranquille, » cher ami.... d'ailleurs, ils répèteraient encore » deux mois qu'ils ne la sauraient pas davan- » tage... Cela marchera très-bien.

» — Mais vous n'avez pas assisté à la répéti- » tion.

—» Ça ne fait rien.... je connais ta pièce, et » la preuve c'est que je veux' te faire part d'une » observation bien importante pour le succès » de l'ouvrage..... recommande à ton amou- » reux...

» Ah ! bonjour, cher ami, je suis à toi dans » un moment...

» Recommande à ton amoureux...

» Qu'est-ce que c'est?... une loge pour un pe- » tit journal.... Dieu merci!... Ils me deman- » deront bientôt ma salle...

» Dis donc, toi là-bas, ne t'en va pas, j'ai à » te parler...

» Recommande à ton amoureux..... C'est » d'ailleurs l'avis général...

» Ah sapristi! trois heures, et il faut que j'aille » au ministère..... je ne trouverai plus per- » sonne. »

En disant cela, le directeur quitte brusquement l'auteur qui attendait toujours l'observation importante qu'il devait lui faire, et qui se décide alors à s'en aller aussi.

Quant aux acteurs et aux actrices, ils sont partis depuis longtemps.

Tout cela compte pour une répétition.

CHAPITRE VIII.

UN MONSIEUR QUI VEUT ÊTRE MAIRE.

—

Prenez un village aux environs de Paris ; prenez-le où vous voudrez, pourvu que ce soit un village un peu considérable, renfermant, outre les nombreuses et rustiques habitations de paysans, de jolies maisons bourgeoises, où l'on a très-chaud l'été et très-froid l'hiver.

Puis ayant dans ses environs quelques promenades agréables, un soupçon de bois, des points de vue plus ou moins pittoresques, quelques carrières qui simulent des accidents de

terrain, un gazon sur lequel je ne vous conseillerais pas de vous rouler avant d'avoir examiné la place.

Enfin, tout ce qui fait le charme d'une campagne située aux environs de Paris.

Maintenant, figurez-vous la plupart des maisons bourgeoises habitées par des personnes qui aiment vraiment la campagne.

Par des négociants qui viennent s'y reposer du tracas des affaires.

Par des artistes qui ont besoin d'oublier quelquefois les plaisirs bruyants de la capitale, qui trouvent au milieu des champs des inspirations et se flattent d'y pouvoir travailler sans être visités et interrompus.

Puis, par quelques couples encore amoureux qui recherchent la solitude, le calme, le silence, parce que le bonheur et l'amour ne sont jamais plus vifs que quand ils sont cachés.

A présent que vous vous êtes figuré tout cela, je n'ai pas besoin de vous dire comment on passe le temps dans ce village.

Toute la semaine les paysans travaillent, bêchent, labourent, ensemencent.

Quand vient le dimanche, les vieux vont au cabaret, les jeunes vont faire danser les filles, en se réunissant sur une petite place que l'on appelle le bal, parce qu'elle est entourée d'un treillage et ornée de quelques douzaines de chaises, et que, lorsqu'il fait beau temps, un violon aveugle y joue à tour de bras et avec plus ou moins de variations les quadrilles qui ont déjà fait sauter toute la capitale.

Quant aux habitants des maisons bourgeoises, dans la semaine vous les apercevez quelquefois dirigeant leurs pas vers les promenades les plus solitaires.

Les hommes ont la simple blouse et la casquette; les femmes, le grand, l'immense chapeau de paille dans sa forme primitive, sans même un ruban pour l'attacher à son cou.

Ces gens-là ont quitté Paris pour être à leur aise, pour tâcher de connaître un peu cette

chose dont tout le monde parle et que si peu de personnes comprennent, la liberté.

D'après cela, vous devez penser que les bourgeois de ce village se voient peu entr'eux ; la société entraîne toujours après elle mille sujétions.

Si, à la campagne, vous vous liez avec tous vos voisins, vous serez encore moins libres qu'à la ville; on viendra vous voir dans la matinée, dans le jour, et puis encore le soir.

Pour admirer votre jardin, on vous forcera à vous y promener lorsque vous voudriez ne pas quitter votre chambre ; pour voir la distribution de votre maison, on vous obligera à y rentrer lorsque vous comptiez rester à travailler dans votre jardin.

Il est donc plus sage de se borner aux simples politesses d'usage, à ces saluts remplis d'aménité qu'on ne se fait qu'à la campagne, et à ces petites questions sur l'état de la santé et l'incertitude du temps, qui ne peuvent jamais vous compromettre.

C'est ce que faisait la plupart des citadins devenus campagnards.

La lecture, le travail, la promenade, quelques petites causeries où l'on plaisantait fort innocemment sur son voisin, tels étaient les plaisirs que l'on goûtait dans ce village, où chacun, paysans, marchands et bourgeois, semblait satisfait de son sort.

Mais voilà qu'un beau jour une fort jolie maison du village est vendue par son propriétaire à un certain monsieur Duhautbois.

Et ce monsieur Duhautbois y arrive avec une immense famille, une femme, trois filles, deux tantes et une infinité de cousins; sans compter une carriole qui peut à la rigueur passer pour un char-à-banc.

Tout aussitôt, et comme par enchantement, un changement subit s'opère dans le village : le bruit remplace le silence, le mouvement succède au calme.

D'abord on voit aller, venir, courir, des personnages nouveaux; ensuite c'est le maçon,

c'est le menuisier, puis le serrurier, qui ont un air affairé, pressé ; ce sont les traiteurs de l'endroit qui font balayer le devant de leur maison.

Enfin les moins curieux ne peuvent s'empêcher de se demander entre eux :

« — Quest-ce qu'il y a donc dans le vil-» lage ?

» — Qu'est-ce qui se passe?

» — Pourquoi tout ce mouvement?

» — Vous ne savez donc pas ! la maison de » la veuve Tricot est vendue, le nouveau pro-» priétaire est venu l'habiter...

» C'est un nommé Duhautbois... il a une » grande famille.. trois demoiselles, dont deux » ne sont pas mal.... une femme encore très-» fraîche, et des cousins fashionnables !

» — Eh bien , qu'est-ce que cela nous fait , » tout cela ?

» — Ce monsieur Duhautbois est riche, à ce » qu'il paraît; il fait déjà bouleverser tout dans sa

» propriété ; il fait bâtir, démolir, arracher, » planter.

» Oh! il veut faire bien des embellissements à » sa maison.

» — Je lui souhaite beaucoup de plaisir.

» —Il occupe déjà le maçon, le menuisier...

» Tenez, il occupe aussi le traiteur, car c'est » chez lui que l'on porte des goujons et des bei- » gnets.

» Ce sont des gens qui vivent très-bien. »

Celui qui a fait ces questions rentre chez lui en se disant :

« — Un nouveau propriétaire est bien le » maître de faire ce qu'il veut dans sa maison ; » je ne vois pas pourquoi cela met tout le village » en émoi. »

Cependant, le lendemain, le traiteur le plus renommé de l'endroit s'arrête devant la demeure d'un de ses confrères; le garde-champêtre, deux ou trois messieurs et quelques paysans viennent se grouper autour d'eux, et la conversation s'engage.

« — Savez-vous que not' pays va devenir »joli !

» — Joli, comment l'entendez-vous !

» — C'est-à-dire que not'endroit va s'embel-» lir.... c'est le nouveau propriétaire... M. Du-» hautbois, qui a dit ça..... En v'là un crâne » d'homme !

» — C'est des gens riches, n'est-ce pas?

» — Je crois ben !.. il fait faire deux pignons »superbes sur le côté de son jardin...

» C'est lui qui m'a dit que le pays allait chan-»ger... il m'a engagé à augmenter ma carte » du restaurant, à y ajouter des rosses de bif » dans le genre anglais, parce qu'il va venir bien » plus de monde par ici.

» — Mais il trouve que la grande route est »sale, mal entretenue.... Il dit que si chacun »sablait devant sa porte, ce serait bien plus »gentil...

» — Tiens, il a raison ; à la bonne heure, v'là »un homme qui s'occupe du pays... ça ferait

» un fameux maire, tout de même. Je vas sa-
» bler, moi.

» — Moi, je vas engager monsieur Richon-
» nard, dont la maison donne sur la route, à
» sabler aussi. »

Le garde-champêtre s'achemine vers une petite maison d'assez modeste apparence. C'est la demeure de monsieur Richonnard, ancien négociant, homme froid, flegmatique, méthodique, qui se lève, se couche, mange, lit, travaille ou dort à heures fixes, et ne veut jamais rien changer à ses habitudes.

Madame Richonnard est une petite femme d'une corpulence énorme, qui est trop paresseuse pour avoir une volonté et contrarier son mari. Son plus grand bonheur est de passer la journée en camisole et de ne point mettre de corset.

Le garde-champêtre entre dans le jardin.

Monsieur Richonnard taillait ses arbres.

Il avait acheté un seccateur, et tenait à s'en servir ; il s'était dit que de midi à une heure il

taillerait dans son jardin, peu lui importait que ce fût nuisible ou nécessaire à ses arbres ; de midi à une heures M. Richonnard coupait des branches.

Le garde-champêtre s'avance, portant la main à son chapeau, qu'il n'ôte pas, parce qu'un garde-champêtre est une autorité, et que les autorités ont le droit de ne pas être polies.

M. Richonnard ne se dérange pas, il continue à jouer de son seccateur sur toutes les branches qni ont le malheur de se trouver sur son passage, pendant que le garde entame la conversation.

« — Salut, monsieur Richonnard, madame » et la compagnie, sauf vot'respect.

» — Bonjour, monsieur Lagrappe.

» — Et ça va bien ce matin... toute la com- » pagnie, sauf vot'respect.

» — Cela va parfaitement. Qu'est-ce qui vous » amène?

» — Je vas vous dire...

» Ah! prenez-garde, monsieur Richonnard,

» vous coupez là une branche qui était bonne.

» — Qu'est-ce que cela vous fait?..... est-ce » que je ne puis pas tailler mes arbres comme » je l'entends?...

» — C'est juste!.... mais... c'est que... im'- » semble aussi que ce n'est pas la saison pour » tailler... sauf vot' respect.

» — Monsieur Lagrappe.... faites-moi le plai- » sir de vous mêler de vos affaires... Je ne vais » pas inspecter les branches de groseillers que » l'on casse dans vos champs, moi.

» — C'était par manière de parler..... Pour » lors, c'est au sujet de l'idée nouvelle que mon- » sieur Duhautbois nous a donnée.

» — Monsieur Duhautbois! Depuis quelques » jours je n'entends que ce nom résonner à mes » oreilles.

» — N'est-ce pas ce grand monsieur blond » qui porte des bésicles, qui parle à tout le » monde, qui appelle tous les traiteurs ses en- » enfants? dit madame Richonnard en s'éten- » dant sur son banc de gazon.

» — C'est lui-même. sauf vot' respect.... un » bel homme, qui parle joliment ! il parle une » heure de suite sans s'arrêter.

» C'est un homme qui a la tête farcie d'idées... » il n'y a pas longtemps qu'il est dans le pays, » et il y a déjà remué tout le monde..... il est » pour le progrès, sauf vot'respect... et puis il » est populaire comme les cinq doigts et le » pouce...

» C'est ça un homme qui ferait bien not' af- » faire comme gouvernement de l'endroit !

» —Est-ce que vous n'avez pas déjà un maire?

» Ah ! si, mais on le change l'année pro- » chaine... c'est-à-dire on renomme quelqu'un.

» — Eh bien, enfin, où voulez-vous en venir » avec votre monsieur Duhautbois ?

» — C'est une idée qui lui est venue pour » l'embellissement du pays, que chacun sable » devant sa porte... ça égalisera la route pour » le coup-d'œil !...

» — Allez donc vous promener ! je ne sable- » rai pas ; le devant de ma maison est bien

» comme il est... D'ailleurs, est-ce que cela re-
» garde ce monsieur?

» — Ah! c'était pour l'embellissement... Vous
» coupez encore une bonne branche là...»

M. Richonnard jette un regard d'indignation sur le garde, et continue de tailler.

M. Lagrappe se décide à se retirer, en se disant :

« — C'est égal, quand il verra que tout le
» monde sable, il fera comme les autres.»

Quelques jours après, le garde entre dans une jolie maison du village; celle-là est habitée par un artiste et sa jeune femme.

Le son d'un piano se mêle aux vibrations d'une voix argentine.

Le garde, qui aime la musique, s'arrête devant la fenêtre ouverte d'une pièce du rez-de-chaussée, et se met à battre la mesure à faux en essayant de faire aller *la Marseillaise* sur l'air d'opéra qu'il entend.

L'artiste tourne la tête, aperçoit le garde arrêté devant sa fenêtre, et lui dit :

« — Entrez, père Lagrappe ; vous avez quel-» que chose à nous dire?

» — Salut, monsieur, madame et la compa-» gnie, sauf vot' respect... *Elle est* bien *jolie* l'air » que vous *joussez* là !...

» — Ah! vous trouvez; vous aimez la mu-» sique ?

» — Beaucoup! j'étais né pour être serpent; » ma tante disait que j'avais des dispositions su-» perbes si on me cultivait.

» — Et il paraît qu'on ne vous a pas cultivé ; » c'est dommage.

» — J'aurais su aussi le flageolet si on me » l'avait appris.

» — Ah! diable! il paraît que vous aviez des » dispositions pour beaucoup de choses !

» — Tout de même, et j'aurais aussi roulé du » tambour, sauf vot' respect, si on me l'avait » montré !

» — Voyez un peu ! et dire que tant de vo-» cation a fait long feu?

» Ah çà, nous sommes venu pour?..

» — Ah! c'est juste...

» C'est monsieur Duhautbois qui a eu encore » une idée.

» — Monsieur Duhaubois...

» Ah! c'est le monsieur aux idées... il en a » pour tout le village... il faut qu'il ait une forte » tête, cet homme-là.

» — Quelle est sa nouvelle idée?

» — C'est qu'on devrait creuser un immense » fossé à la descente du village, parce que les » eaux de la pluie s'y amasseraient, et, au bout » de quelque temps, ça ferait une mare qui ser- » virait de lavoir.

» — C'est vraisemblable.

» — Voulez-vous souscrire pour le lavoir?

» — Est-ce le maire qui vous envoie?

» — Non... mais c'est égal, on souscrit tout » de même.

» — Quand il aura beaucoup plu, je souscri- » rai... nous avons le temps...

» — Ah! dites donc, sauf vot' respect, vous

» savez qu'il ne faut plus aller au galop à cheval » ni à âne dans le pays?

» — Qui est-ce qui défend cela?

» — C'est une idée de monsieur Duhautbois, » pour aviser aux malheurs, aux dégâts...

» L'autre jour, il y a le chien de Gros-» Jean qui a manqué d'avoir la patte écrasée.

» — C'est bien, père Lagrappe; je crois la » défense assez inutile, les chevaux et les ânes » de l'endroit n'ont pas l'habitude de faire d'im-» prudence.

» Au reste, quand je ferai une promenade à » cheval, je me permettrai de suivre mes idées » avant de prendre celle des autres. »

Le garde champêtre se tire l'oreille en croyant tirer son chapeau, et s'éloigne en se disant tout bas :

« — C'est égal, je parie bien qu'il n'osera » plus galoper. »

Mais quelques jours après, c'est M. Duhautbois lui-même qui se présente chez l'artiste, escorté du garde champêtre, qui, cette fois, a

mis sa plaque pour se donner un aspect plus imposant.

M. Duhautbois est un homme entre deux âges, qui a de fort bonnes manières, et possède surtout le talent d'amener chacun à faire ce qu'il veut.

Après les politesses d'usage, pendant lesquelles le garde fredonne *la Marseillaise* sur l'air de *Mon ami Vincent*, le nouveau propriétaire arrive au but de sa visite.

« — Monsieur, je viens vous faire part d'un » projet qui m'est venu pour redonner de la vie, » du mouvement à ce pays, qui est un peu ou- » blié... pour y amener du monde.

» — Vous trouvez donc que le monde est » bien nécessaire à la campagne?

» — Peut-être pas pour nous..... mais il » faut songer aux marchands, aux gens éta- » blis...

» Enfin, monsieur, ce qui manque à ce pays, » c'est une fête, une jolie fête qui attire tout » Paris dans cet endroit.

» — Je crois que tout Paris n'y tiendrait pas, » monsieur.

» — Vous comprenez que ceci est une façon » de parler; mais une jolie fête fera beaucoup » de bien à ce pays, et je me charge de l'orga- » niser.

» Les traiteurs sont enchantés de mon idée.

» — Les traiteurs, je le conçois; mais nous » autres...

» — Monsieur, je vous certifie que notre fête » sera charmante...

» Tout le monde souscrit; nous avons comp- » té sur vous.

» — Si tout le monde souscrit, je ferai comme » les autres...

» Mais en quoi consistera votre fête?

» Des jeux! à n'en plus finir..... des tirs au » fusil... des prix que l'on gagnera... des dou- » ches moscovites : c'est un petit jeu où l'on va » à tâtons, un bandeau sur les yeux, chercher » un poteau et tirer une ficelle.

» Quand on s'adresse à un bon poteau, on a

» un prix ; sinon , on reçoit sur la tête le con-
» tenu d'un vase rempli d'eau.

» — Ceci doit avoir son agrément. Ensuite?

» — Ensuite, des courses en char... c'est-à-
» dire en charrette, où, avec une lance... c'est-
» à-dire un manche à balai, on traversera un
» cœur de bois... quand on ne le traversera pas,
» on recevra un seau d'eau sur la tête.

» — C'est encore fort amusant. Ensuite?

» — Ensuite, la course à la hotte.

» Ce sont des hottes de vendangeurs, que l'on
» remplit d'eau ; les personnes qui les portent
» doivent arriver au but sans en répandre une
» goutte... comme c'est fort difficile, ceux qui
» ont perdu s'amusent ensuite à jeter leur hot-
» tée d'eau sur le public qu'ils peuvent at-
» traper.

» — Tous ces jeux-là me paraissent très-ra-
» fraîchissants.

» — Ensuite, un ballon... un feu d'artifice...
» et des saltimbanques , des marchands fo-
» rains... des lutteurs, des bateleurs... puis un

» bal délirant, où viendra la meilleure société de » Paris.

» Vous souscrirez, n'est-ce pas?

» — Il faut bien faire comme tout le » monde. »

L'artiste préférerait le calme au tumulte des fêtes champêtres.

M. Richonnard était persuadé que tous les jeux que l'on préparait dérangeraient ses habitudes, et, malgré cela, chacun cède, souscrit, entraîné par l'éloquence de M. Duhautbois et imitant les moutons de Panurge, tout en se disant :

» — Ce diable d'homme est terrible avec ses » innovations. »

Bientôt ce village, jusqu'alors si paisible, présente l'aspect le plus animé.

On plante des mâts, on dresse des orchestres, on pose des pièces de bois pour le feu d'artifice, on fait un ballon, on coupe des branches de feuillages, on attache des guirlandes, on élève des arcs-de-triomphe.

Tout le monde est en mouvement, et c'est M. Duhautbois qui dirige tous les travaux.

Et M. Richonnard dit à sa femme :

» — Je ne comprends pas pourquoi ce mon-» sieur s'amuse à se donner tant de mal. »

Et un des notables de l'endroit lui dit à l'oreille :

« — Comment! vous ne comprenez pas que » ce monsieur, qui a de la fortune, a mainte-» nant le désir d'être maire? et voilà pourquoi il » s'occupe tant de nous.

» — Mais, au fait, c'est une ambition comme » une autre. Un maire obtient la croix, puis il » devient député, puis pair de France.....

» Diable! il faudra que j'invente quelque » chose l'année prochaine. »

Le jour de la fête est arrivé.

Les marchands forains, qui se composent en grande partie de marchands de pain d'épice, viennent étaler sur la route, qui prend un faux air de foire.

Des saltimbanques annoncent au public

qu'ils lui feront voir des monstres ; les paysans entrent en foule, et on leur fait voir une femme qui a de la barbe.

Des bombes sont tirées : les jeux commencent.

Le fils du premier traiteur de l'endroit a le nez presque emporté, parce que son fusil crève; il rentre chez lui en pleurant, et sa mère lui dit :

« — Si tu étais resté à tes fricassées, tu n'au» rais pas perdu ton nez.

» — Je voulais gagner une montre, moi.

» —Nigaud, est-ce que ça se gagne jamais?.. » on les place exprès trop haut. »

Aux douches moscovites, les paysans tirent les ficelles avec trop de force, et reçoivent sur la tête les pots avec l'eau qu'ils contiennent. Il y a deux fronts fêlés, trois bosses de faites.

Le jeu se termine par une distribution de coups de poing entre quelques paysans qui veulent se partager les prix.

Dans la foire, M. Richonnard, qui s'est promené avec sa femme et a mangé du pain d'épice, contre son habitude, a une singulière contenance pendant le reste de la journée.

Le soir, le feu d'artifice part de travers ; les baguettes des fusées retombent sur des paysannes, brûlent des bonnets, des robes, des fichus et une foule d'autres choses.

Le ballon, que l'on a mis huit heures à gonfler, crève au moment où il allait s'enlever.

Le bal, où devait venir la meilleure société de Paris, n'est rempli que de messieurs en blouse, qui dansent un cancan par trop délirant, avec des demoiselles qui ont des mouvements de cachucha pour toutes les figures.

Les bourgeois de l'endroit regrettent leur petit bal tout simple, tout tranquille du dimanche, leurs promenades sans marchands forains, leur village sans saltimbanques, et ils se disent :

« — Nous étions bien plus heureux quand

» on ne voulait pas, à toute force, nous » amuser. »

Mais M. Duhautbois ne se décourage pas ; il parcourt la fête, comme un général visite un champ de bataille, en s'écriant :

« — Ce sera encore bien plus joli l'année » prochaine !..... Je veux que l'on parle beau- » coup de la fête de ce village. »

Et le garde-champêtre, qui s'est arrêté chez tous les marchands de vins, et peut à peine se tenir sur ses jambes, balbutie :

« — I' m' semble que c'est déjà bien gentil » comme ça .. sauf vot' respect. »

CHAPITRE IX.

LE PENSIONNAT EN VOITURE.

—

Nous sommes dans le siècle des innovations, des découvertes, des améliorations; nous cherchons sans cesse le perfectionnement; quand nous serons parfaits en tout (ce qui ne peut pas manquer d'arriver au train dont vont les choses), l'âge d'or sera revenu ; par conséquent, à force d'avancer, nous serons arrivés au point d'où nous sommes partis.

Jadis, les moyens de transports étaient rares.

Voyager était alors une grande affaire :

On était fort mal à son aise dans un *coche*, où l'on vous entassait pêle-mêle, et les cahots de cette voiture mal suspendue vous faisaient à chaque instant tomber sur vos voisins, qui, à leur tour, se cognaient contre vous.

Si, à cette époque, on eût parlé de chemins de fer, on se serait fait brûler en place de Grève comme sorcier ; car c'était la coutume jadis de faire périr sur le bûcher les gens assez malheureux pour avoir plus d'esprit, plus d'imagination, plus de lumières que leurs contemporains.

Les hommes sont en général doués d'une très-forte dose d'amour-propre :

Quand ils ne savaient rien, ils trouvaient très-mauvais que d'autres se permissent d'en savoir plus qu'eux.

Dans ces temps d'ignorance et de barbarie, un marchand d'allumettes chimiques eût subi le même supplice que la *maréchale d'Ancre* et *Anne Dubourg*.

Et cependant, les premiers peuples, bien loin de brûler les gens qu'ils croyaient posses-

seurs de sciences occultes, les traitaient avec une grande vénération, les honoraient et allaient les consulter. Énée interrogeait la sibylle de Cumes et le roi Saül allait consulter la Pythonisse d'Endor.

Tout cela nous prouve encore que :

Chaque âge à ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Il n'y a pas encore un demi-siècle que, pour faire des visites, pour aller en soirée, au bal, on prenait une chaise à porteurs. Comme ces chaises ne pouvaient ordinairement contenir qu'une seule personne, quand une famille nombreuse se rendait en soirée, jugez de la quantité de chaises à porteurs que l'on était forcé de requérir.

Certainement, c'était alors l'âge d'or pour les chevaux.

Quand sont arrivés ensuite les fiacres et les cabriolets, toutes les bourses ne pouvaient pas se permettre cette douceur.

Pour se transporter du faubourg Saint-Denis

à la rue de la Harpe, le petit bourgeois ne se sentait pas souvent disposé à donner le prix d'une course de fiacre ; la modeste rentière traversait Paris d'un bout à l'autre à pied, en portant son enfant sur ses bras et quelquefois un lourd panier, parce qu'elle ne pouvait pas dépenser trente sous ;

Enfin, le jeune étudiant, que l'amour traite souvent mieux que la fortune, arrivait tout crotté à un rendez-vous et quelquefois gagnait une fluxion de poitrine pour avoir voulu lutter de vitesse avec les fiacres et les cabriolets dans lesquels il ne pouvait pas monter.

Mais aujourd'hui, si l'on va à pied, il faut que ce soit par goût ou par ordonnance du médecin.

Les *Omnibus*, les *Parisiennes*, les *Favorites*, les *Béarnaises*, les *Dames*... de toutes les couleurs, qui se croisent à chaque instant dans tous les quartiers de la capitale, vous font souvent faire plus d'une lieue pour six sous, et non-seulement vous êtes voiturés dans la ville,

mais la banlieue, la campagne, les plus jolis environs de Paris vous tendent les bras ; pour six sous, vous pouvez aller à Bercy, à Passy, à Batignolles, à Saint-Mandé, à Mousseaux, etc.

En vérité, pour se refuser ce plaisir-là, c'est bien le cas de dire qu'il ne faudrait pas avoir six sous dans sa poche !

Et quelle source de distractions et d'observations que ces voitures à six sous.

Comme toutes les choses s'y mêlent, comme les rangs y sont confondus !... comme les toilettes y sont variées (quand on y voit des toilettes) ; si l'égalité doit un jour régner sur la terre, c'est dans les *Omnibus* qu'elle aura pris naissance !

Voyez plutôt cette dame jeune et gentille, dont toutes les manières sont gracieuses et distinguées ; à côté d'elle vient s'asseoir un ouvrier en veste, en casquette, aux mains noires et calleuses.

Un peu plus loin le grave fonctionnaire public, qui ne rit jamais, de peur de compro-

mettre sa dignité, se trouve côte à côte avec un loustic en blouse bleue, qui a passé sa matinée dans le cabaret, qui en a rapporté une odeur de vin et d'ognon, plus, une humeur joyeuse et bruyante qui l'entraîne à faire tout haut des réflexions ou des plaisanteries auxquelles on ne répond pas, mais qu'on est obligé d'entendre.

Puis, auprès de ce jeune dandy en gants jaunes, une bonne grosse campagnarde, qui porte deux paniers, trois paquets, un carton et un cabas. (Il y a des gens qui font leur déménagement dans les *Omnibus*.)

Puis une jolie grisette, à la mine fort éveillée, à l'œil vif et provoquant, se trouve contre un homme d'âge, bien couvert, qui a le bonheur d'avoir sa femme à sa droite et son chien entre ses jambes et qui, malgré sa perruque et son air respectable, lâche un regard en coulisse à la grisette, sa voisine, lorsque sa femme tourne la tête d'un autre côté.

Puis, le monsieur énorme qui pèse le poids d'un sac de farine, et vient se jeter à une petite

place et presque sur les genoux d'un vieux monsieur maigre et sec, auquel il renfonce l'estomac avec son coude, en lui disant d'un air aimable :

« — Je vous écrase un peu, mais ça se » fera. »

Puis, la vieille marquise, à laquelle les révolutions ont ôté une fortune et une voiture en respectant son rouge et ses mouches ; la pauvre dame se trouve pressée contre un jeune homme à grosses moustaches, à longue barbe, à longs cheveux, à longs favoris qui donnent à sa tête un volume énorme et un aspect sauvage ou saint-simonien, quoique celui qui porte tout cela ne soit ni l'un ni l'autre.

Eh bien! malgré ces différences de rangs, de fortune, d'éducation et de costume, la voiture à six sous établit entre tous les voyageurs une espèce de confraternité qui se traduit ordinairement en échange de petits services et de politesses :

Ainsi l'ouvrier en veste tâchera de se faire

mince pour ne point gêner la dame jeune et gentille; le grave fonctionnaire prendra un air moins sévère en passant ses six sous à son voisin, l'homme en blouse; le dandy daignera rendre la monnaie à la bonne grosse campagnarde qui est surchargée de paquets; le monsieur respectable soutiendra le bras de la grisette pour l'aider à descendre de voiture, et le jeune homme chevelu demandera un cachet de correspondance pour la vieille marquise, sa voisine.

On pourrait donc avec justice trouver que la voiture à six sous mérite le même éloge que la musique.

Emolit mores nec finit esse feros.

Et voici maintenant une autre innovation :

Jadis vos enfants qui n'étaient qu'externes dans une pension, se rendaient à leur école à pied, le panier d'une main, renfermant les provisions pour déjeuner, et de l'autre, la pile de livres attachés avec une ficelle et que l'écolier a bien soin de tenir par un des bouts de la

ficelle et de balancer en marchant jusqu'à ce que les livres se détachent et tombent dans la rue, ce qui lui fournit une occasion de s'arrêter.

En se rendant ainsi à leur demi-pension, les écoliers ne manquent pas de flâner devant chaque boutique d'estampes, de bonbons et de joujoux; quelques-uns, entraînés par des camarades, risquent sur le boulevard une partie de *bouchon*.

Vous croyez votre fils en train d'étudier *Horace* ou *Virgile*, tandis qu'il est fort occupé à *piger* avec un chalumeau de paille pour savoir si tel ou tel est plus près de sa pièce ou du bouchon.

Quelquefois enfin, ces messieurs en herbe font ce que l'on appelle l'école buissonnière, ce qui veut dire qu'ils vont se promener au lieu d'aller en classe.

Tout cela avait sans doute de grands inconvénients; mais jusqu'alors, pour y remédier, on se contentait de choisir une pension tout

près de sa demeure, de façon que l'élève n'eût, pour s'y rendre, que très-peu de chemin à faire.

Les parents qui avaient des domestiques, les faisaient conduire leurs enfants à la pension et les envoyaient les y rechercher.

Enfin, ceux qui n'avaient personne pour faire mener leurs enfants en classe, étaient obligés de se fier à la promesse d'être sage, faite par ces petits-hommes de six à douze ans, lesquels ne manquaient pas d'oublier leur parole comme s'ils eussent été déjà de grands personnages.

Mais que faire à cela? et qui se serait jamais imaginé qu'un jour viendrait où les enfants iraient à leur classe en voiture.

Il est venu pourtant ce grand jour qui a tué l'école buissonnière et doit faire un tort considérable aux marchands de gâteaux et de bonbons.

Un maître de pension qui avait voiture, (car

il fallait nécessairement avoir voiture pour exécuter ce projet), a dit aux parents :

« — Ne vous donnez plus la peine de m'envoyer le matin vos petits garçons, je les ferai prendre à domicile avec une voiture *ad hoc*, et je les ferai reconduire chez vous par le même véhicule; par ce moyen, vous n'aurez plus à craindre les mille et un événements qui peuvent arriver à des enfants dans les rues de Paris ; vous serez rassurés aussi sur leur conduite.

» Ils ne pourront plus faire en chemin de mauvaises connaissances; ils ne perdront plus de sous au bouchon et ne s'abîmeront plus l'estomac avec de la mélasse ou des noisettes.

» Enfin ils ne feront plus l'école buissonnière, car vous les verrez monter en voiture et revenir de même jusqu'à la porte de votre maison. »

Les parents ne pouvaient qu'être enchantés de ce nouveau moyen de transport, qui permettait d'envoyer les enfants dans de bons

pensionnats, au lieu de se restreindre aux petites écoles du voisinage, et les voitures d'écoliers ne tardèrent pas à se multiplier, parce que chaque pension voulut avoir la sienne.

Quant aux enfants, cette mesure devait nécessairement obtenir leur approbation : aller en voiture est un des plus grands plaisirs de la jeunesse ; aussi il faut voir comme on est matinal, comme on se hâte de s'habiller, afin d'être prêt et de ne point manquer la voiture, qui est exacte comme la retraite.

Les parents n'ont plus besoin d'aller tirer l'oreille aux petits paresseux ; les écoliers savent que la voiture va passer, et ils sont aussi ponctuels qu'un voyageur qui aurait payé sa place aux messageries *Laffite et Caillard*.

Regardez ce petit garçon de dix ans, à l'air mutin, joueur, aux yeux hardis et spirituels; il attend que la voiture du pensionnat vienne le prendre, il ne peut pas se tenir en place et, en attendant que son équipage vienne le chercher, il sautille dans l'appartement en disant à un de

ses petits voisins qui n'a pas, comme lui, le bonheur d'aller à l'ecole en voiture :

« — Ah! Finot!..... comme c'est amusant! » comme c'est gentil d'aller en pension avec des » chevaux!..... et puis, tu comprends, on doit » devenir bien plus vite savant que ceux qui vont » à pied. »

Finot se mouche sur sa manche en répondant :

« — Mais tu dis que la voiture vient toujours » te prendre à huit heures précises... Dis donc, » Benoît, voilà qu'il est huit heures et demie » passées à la femme dorée qui est sur la che- » minée.

» — Oh! la voiture va arriver!..... Elle est » exacte comme le soleil quand il en fait.

» C'est fièrement agréable, tout de même, » d'aller en pension comme si on allait à Long- » Champ, et de revenir *idem farinæ*, comme dit » notre pédant de professeur... moi, qui n'avais » jamais été qu'en charrette à la foire de Saint- » Cloud et même que le cheval avait crevé à

» Boulogne... que j'avais fait le reste du chemin » à pied.

« — Dis donc, Benoît, voilà qu'il est neuf heures sonnées...

» — Oh! la voiture va arriver... elle est exacte » comme la lune... jamais en retard !... Rouler » carosse, éclabousser le monde, à la bonne » heure! ça peut s'appeler donner une belle » éducation à ses enfants. Je ne veux plus mar- » cher à pied, fi donc ! c'est trop Jobard!

» — Par exemple! tu ne peux plus acheter » de charcuterie, de gâteaux en route.

» — Eh bien! tant mieux, j'ai mes sous de » reste.

» — Benoît, voilà qu'il se fait dix heures.

» — Ah! qu'il m'embête, celui-là!... puis- » que je te dis qu'elle va arriver !... jamais en » retard! exacte comme le gaz...

» — Voyons dans mon panier.. Qu'est-ce que » j'ai pour mon déjeuner... encore du fromage » de Marolles... il n'est pas possible! Le méde-

» cin a donc ordonné qu'on me mette au Ma-
» rolles. C'est pourtant pas rafraîchissant !...

Un monsieur d'une cinquantaine d'années, qui a encore douze cheveux sur le devant de la tête et qu'il a la prétention d'arranger pour figurer une raie, arrive, enveloppé dans une robe de chambre qu'on lui a faite avec un vieux tartan de sa femme, et les pieds dans des pantoufles qui laissent ses talons jouir d'une entière liberté.

Ce monsieur tient, d'une main, son mouchoir et sa tabatière; de l'autre, son journal et sa jatte de lait; il fronce le sourcil en regardant son fils, et murmure :

« — Comment, Benoît, tu n'es pas encore
» parti.

« — Oh ! mon petit papa, on va venir me
» chercher.... vous savez bien que la voiture
» est très-exacte...

« — Hum !... il me semble, moi, qu'elle ne
» l'est guère, au contraire; mon fils, vous étu-
» dierez bien... je vous recommande Ovide....

» cet un auteur charmant... et quand vous le » comprendrez....

« — Ovide! oh! mon papa, j'en suis plein » d'Ovide!... je le connais par cœur.

« — Et Pline, monsieur?...

« — Pline!... je suis plein de Pline aussi.

« — Tant mieux; c'est une nourriture ex- » cellente pour l'esprit!...

« — Oui, mon papa, mais si vous me don- » nez toujours du Marolles avec ça, ça ne me pas- » sera pas...

« — Benoît... tiens, v'là qu'il est dix heures » et demie passées.

« — Veux-tu te taire, Finot, elle va arriver, » puisqu'on te dit qu'elle ne se fait jamais at- » tendre... tiens, je l'entends, elle s'arrête de- » vant la porte. »

La voiture de la pension vient en effet de s'arrêter devant la demeure du jeune Benoit.

Ces voitures ont à peu près la forme des omnibus ou plutôt des tapissières.

On y entasse jusqu'à une vingtaine d'enfants.

Le conducteur crie en bas :

« — M. Benoît Drouillard !

« — Voilà ! voilà ! crie le petit garçon...

« — Adieu, papa, je vas bien étudier, allez! » Finot, regarde-moi monter. »

M. Benoît descend l'escalier quatre à quatre, puis il se précipite dans la voiture qui est presque pleine, poussant, bousculant à droite, à gauche, en criant :

« — De la place !... allons, il me faut de la » place à moi! Ah ! que c'est bête d'avoir mis » un grillage à nos portières, on ne peut plus » jeter de trognons de pommes sur les passants, » il n'y a plus de plaisir. »

Avez-vous rencontré de ces voitures sur lesquelles est écrit en grosses lettres : *Pension un tel!...*

Elles sont faciles à reconnaître ; leur forme est, comme nous l'avons dit, à peu près celle d'une tapissière ; mais elles sont fermées par-

tout, et outre les carreaux, elles ont maintenant un grillage fort serré, mesure de précaution qu'on a été obligé de prendre avec messieurs les voyageurs, non pas qu'aucun d'eux eût manifesté l'intention de sauter par les portières de la voiture, mais bien parce qu'ils se permettaient des plaisanteries qui n'étaient pas toujours du goût des piétons : comme, par exemple, de jeter au nez d'un passant une croûte de pain ou un trognon de pomme, de cracher sur un chapeau, ou de lancer des boulettes dans les boutiques. Le grillage serré a remédié, a mis fin à tout cela.

Et maintenant cinq heures sonnent : c'est le moment où la pension *** emballe tous ses externes pour les reconduire chez leurs parents... Les écoliers sont prêts, vous pouvez vous en assurer aux cris, au brouhaha qui se fait dans la cour; tous les petits garçons s'élancent, se poussent, se pressent... c'est à qui montera le premier dans la voiture.

C'est qu'il y a aussi du choix dans les places

et que ces messieurs affectionnent surtout celles qui permettent de voir dehors.

Enfin, tous les externes sont dans la voiture que le domestique, servant de cocher, ferme avec beaucoup de soin ; il monte sur son siége, fait claquer son fouet, les chevaux se mettent au trop, la voiture roule...

Ce moment est assurément celui où les petits garçons éprouvent le plus de plaisir ; on voit le bonheur briller dans leurs yeux, la joie se peindre sur tous leurs traits ; puis, tous parlent à la fois, tous font leurs réflexions, leurs remarques sur ce qui frappe leurs regards pendant le chemin ; jamais vous n'avez entendu en société un dialogue aussi vif, aussi animé et entremêlé d'autant d'éclats de rire.

« — Oh !... oh !... nous voilà partis...

« — Tu as ma place toi, Edouard, tu étais » là hier, je dois y être aujourd'hui.

« — Ah ! est-il bête avec sa place... le plus » plus souvent que je te la rendrai... fallait » monter le premier.

« — Tu m'avais caché mon panier exprès » pour me retarder, quand on nous a appe- » lés...

» Mais tu verras demain ce que je te ferai.

» — Eh bien! qu'est-ce que tu me feras?...

» — Prenez garde à mon petit colimaçon! » dit un petit garçon de sept à huit ans, à tête blonde, dont la figure est un peu niaise, et qui tient à la main une branche d'acacias, sur laquelle est posé un colimaçon de l'espèce la plus commune.

« — Qu'est-ce qu'il a donc à nous ennuyer, » celui-là... avec son colimaçon!

» Si monsieur t'avait vu ça, tu aurais eu des » *pensum*, toi... Où as-tu pris cette branche » d'acacias? Tu sais bien qu'il est défendu de » rien casser dans le jardin...

« — Tiens! puisque je suis venu ce matin » avec... J'avais apporté mon colimaçon... pour » jouer... Ah! voyons, Benoît, ne me pousse » donc pas; tu vas le faire tomber, et puis on » me l'écrasera...

« — Ah! messieurs... regardez!... regardez » la marchande de friture!... Elle regardait de » côté... elle a jeté une poignée de goujons dans » le ruisseau, en croyant les mettre dans la » poêle... »

Tous les écoliers se précipitent contre le grillage pour voir les poissons sur le pavé.

Le petit blondin qui tient la branche d'acacias est le seul qui ne les imite pas. Il va s'asseoir dans un coin, et, approchant sa bouche du colimaçon, se met à chanter avec beaucoup de ferveur :

« — *Colimaçon borgne... montre-moi tes cor-* » *nes... Si tu ne me les montres pas, tu ne con-* » *naîtras pas ton père ni ta mère...*

« — Ah! voyez-vous.. la marchande ramasse » ses poissons, et elle les met dans la friture » sans même les essuyer.

« — Tiens! bah! quand ça sera cuit!.. c'est » pas sale!... Moi j'en mangerais bien tout de » même... Et puis, vous savez qu'on nous a » dit : La friture purifie tout.

« — C'est pas la friture, c'est le feu, Jean-» Serin!

« — Ne pousse donc pas; j'ai des billes dans « ma poche... ça m'entre dans le dos.

« — Taisez-vous donc!..... Voilà de la mu-» sique... C'est un orgue qui fait valser des pe-» tites figures de bois.

« — Oh! c'est gentil, l'air qui joue .. c'est » un galop.

« — Eh! non; tu vois bien que les marion-» nettes valsent... Ecoute plutôt...

« — *Colimaçon borgne.... montre-moi tes* » *cornes... si tu...*

« — Veux-tu te taire, Poulot!... Est-il em-» bêtant avec son colimaçon...

« — Ah! voilà un théâtre... C'est la Gaîté...

« — Non, c'est l'Ambigu.

« — Je parie que c'est la Gaîté... La preuve, » c'est que j'y ai vu *le Domino noir*.

« — Ah! ah!... *le Domino noir*... c'est pas » vrai, c'est pas là qu'on le joue..... c'est une » pièce de l'Opéra...

« — Bah! tu n'en sais rien.

« — Si ; car ma sœur joue les morceaux sur » le piano... et elle chante des duo et des trio » toute la journée... en apprenant ses leçons... » et j'ai souvent entendu maman lui dire : tu » ne chanteras donc jamais que *le Domino noir* à » présent!...

« — Tout ça, ce n'est pas des preuves. Moi, » je suis bien sûr d'avoir vu un domino noir à » la Gaîté, et masqué même...

» Et je me souviens bien de la pièce.

» On parle de chevaux dedans..... et de la » place du Carrousel... et à la fin on voit l'em- » pereur. On se bat, on se bouscule; et c'est » bien amusant.

« — Et ça se passe à Venise... oui, on voit » Venise...

« — Ah! raconte-nous la pièce, Bouchi- » not!

« — Ah! oui, raconte-nous-la.

« — Ecoutez bien... D'abord quand ça com- » mence .. Ah! je ne me souviens plus du com-

» mencement ; mais c'est égal : il y a toujours » un jeune homme qui veut épouser une jeune » fille... et elle le veut bien, et la mère, qui ne » veut pas, le veut bien après... parce qu'elle » reconnaît le portrait de celui qu'elle croyait » que c'était un autre... . Vous comprenez » bien.

« — Oui, oui... Mais... le domino noir?

« — Attends donc.

» Alors il se trouve un gondolier... qui est » tout débraillé en chemise... mais c'est un » bon... Il aime le jeune homme, parce que... » je ne sais plus pourquoi. C'est égal... Il leur » dit :

« — Ah! sacredié! Ah! mille noms d'un » nom!..... Ah! fichtre!..... et beaucoup de » choses comme ça pour rassurer la jeune fille » et son amoureux.

» Ceux-ci, qui sont bien contents d'entendre ça, n'ont plus peur du tout...

« — *Colimaçon borgne..... montre-moi tes cornes.*

« — Poulot, tais-toi donc; si tu ne te tais » pas, nous allons écraser ta vilaine bête.

« — Eh bien! quel mal que je fais?... Est-ce » qu'on ne peut pas chanter, à présent?

« — Tu n'entends donc pas que Bouchinot » nous raconte le *Domino noir*, une bien jolie » pièce qu'il a vue à la Gaîté.

« — Qu'est-ce que ça me fait? On ne me » mène jamais au spectacle, moi... Papa dit » qu'on ne doit pas y aller avant vingt ans.

« — Ah! pauvre Serinard! c'est qu'il n'a » pas d'argent pour t'y mener, ton père!...

« — Pas d'argent!... Ah! il en a plus que le » tien, j'en suis bien sûr.

« — Plus que le mien... Papa est très-riche, » entends-tu? Et pourquoi donc que le tien a » toujours le même vilain habit vert tout râpé » et un petit chapeau crasseux, quand il vient » te voir à la pension?

« — Son habit n'est pas vieux du tout. La » preuve, c'est qu'il doit m'en faire faire un neuf » avec l'année prochaine, si j'ai un prix.

« — Ah ! ah ! ah !...

« — Tiens... pourquoi donc qu'on s'arrête?

« — C'est notre cheval qui est abattu.

« — Ah ! la mauvaise bête ; c'est par malice, » pas autre chose. Elle fait le mort.

« — Ne dirait-on pas qu'elle a bien du mal » pour mener quelques enfants?

— Au fait, nous ne sommes que vingt-deux » là-dedans.

« — Ah! s'il pouvait ne pas se relever!

» Oh! oh !... tout le monde qui s'amasse...

» Tiens ! v'là des hommes forts tout de mê- » même... Relevé... Allez donc ; le v'là relevé » notre animal... Allons, au galop.

» — Et tapièce, Bouchinot? Achève donc de » raconter avant d'arriver à ta porte...

» — C'est juste. Alors... je ne sais plus où » j'en étais... C'est égal... On court sur le théâ- » tre en poussant de grands cris... Le domino » noir arrive..... C'est un homme qui est pou- » dré, qui a une queue, et qui est très-mé- » chant... avec un masque en velours...

» — Ah ! voilà le Château-d'eau... Ah ! on » glisse là-bas sur le boulevard... les gamins...

» — Oh ! quel dommage de ne pas pouvoir » aller glisser aussi !...

» — En voilà un qui va... joliment.

» — C'est étonnant !... le voilà par terre. Pif ! » patatras... Un, deux, trois, à terre...

» — A la chienlit... lit... lit...

» — Dis donc, Francaleux, toi qui fais le » savant : Sous quel règne que ça été bâti, le » Château-d'eau ? Je parie que tu ne le sais » pas.

» — Ah ! ce malin !... Je le sais mieux que » toi !

» — Eh bien ! voyons ; réponds : Sous quel » règne ?

» — Parbleu... sous le règne d'un roi qui ai- » mait les châteaux-d'eau. C'est pas difficile à » se rappeler.

» — Mais quel roi ? cornichon ; quel roi ?.... » Tu vois bien que tu ne peux pas le nom- » mer !

» — C'est Louis XIV. Il a fait bâtir ça en » même temps que la porte Saint-Denis... Et la » preuve, c'est qu'il y a des lions.

» — Pas du tout ! c'est l'empereur qui a fait » bâtir le Château - d'eau ; je l'ai bien souvent » entendu dire à mon père...

» — Non, c'est Louis XIV...

» — Je te parie un sous de fromage d'Ita- » lie...

» — Ah ! messieurs... messieurs... une ba- » taille...

» — Tenez, là-bas, sur le boulevard, deux » hommes qui se battent... Ohé ! ohé !...

» — Il y en a un qui n'a plus de cravate...

» — Ne me poussez donc pas ! sont-ils en- » nuyeux... ils vont faire tomber mon petit co- » limaçon...

» — Pan ! pouf !.... oh ! comme ils se don- » nent des coups de poing...

» — Je suis sûr que c'est le grand qui a rai- » son...

» — Si j'étais là je me battrais pour le petit,

» moi... Je parie qu'il rouera l'autre.... On ne » peut plus les voir, c'est dommage...

» — Ah ! messieurs, entendez-vous le tam- » bour?... c'est de la troupe qui va passer...

» — Oh ! quel bonheur... les soldats vien- » nent par ici... ils vont passer devant nous.... » Est-ce que Jean ne va pas arrêter?...

» — Si, il arrête...

» — Oh ! les voilà..... R'lan ! r'lan... plan ! » plan ! plan !... r'lan, r'lan...

» — Vois - tu l'officier à cheval devant? c'est » le commandant...

» — Quand je serai grand, je veux être com- » mandant aussi, je me ferai officier tout de » suite...

» — Ah ! tu crois qu'on est officier comme » ça, toi... Tu ne sais pas qu'il faut être mousse » avant !

» — Mousse ! c'est sur mer qu'on est mousse » pour devenir colonel d'un vaisseau...

« — Ah ! voilà Jean qui repart, il ne nous » laisse pas seulement le temps d'écouter les

» tambours..... R'lan ! r'lan ! plan ! plan ! » plan !...

« — *Colimaçon borgne... montre-moi tes cor-* » *nes...*

« — Poulot, tu verras, si tu apportes encore » ton colimaçon demain, on te fera mettre en » retenue pendant la récréation.

« — Et ta pièce? Bouchinot, finis donc de la » conter...

« — Ah ! oui... Où en étais-je?... C'est égal : » Le domino noir, qui a une queue et qui est » poudré, amène avec lui tout plein d'autres » dominos qui ont un petit sac sur la tête, avec » deux trous pour les yeux... C'est superbe ! ça » fait peur... Alors, on tire une porte à secret » au fond et... ah ! me voilà arrivé...

« — Adieu..... je vous dirai la suite de- » main...

« — Dis donc, Bouchinot !... Bouchinot !... » est-il tué le domino noir ?...

« — Oui... d'un coup de pistolet...

« — Ah ! bon, bravo !...

Bouchinot descend de la voiture devant sa porte et rentre chez ses parents.

La voiture repart.

Un peu plus loin, elle descend M. Poulot avec son colimaçon, puis un autre élève, puis un autre encore.

Mais si le nombre des voyageurs diminue, la conversation se soutient toujours. Tant qu'il reste plus d'un écolier dans la voiture, les remarques, les ricanements, les éclats de rire continuent. Jamais route ne se fera plus gaîment que celle de ces petits hommes revenant ainsi de leur pension, ou se rendant le matin à leur classe, dans l'omnibus du pensionnat.

Une fois cependant la voiture des élèves fut cause d'une scène d'un autre genre.

Un petit garçon de sept ans, nommé Charles, était depuis peu de temps externe dans un pensionnat qui avait aussi sa voiture : le petit garçon avait témoigné la plus grande joie en

se voyant emmené par deux bons chevaux et en se sentant rouler dans les rues de Paris.

Fils unique d'une pauvre veuve, qui s'imposait de grands sacrifices, et travaillait souvent en journée pour donner de l'éducation à son fils, le petit Charles n'avait jamais été en voiture avant de monter dans celle de son pensionnat ; aussi était-ce un de ceux auxquels la route causait le plus de plaisir, et qui, pendant tout le chemin, paraissait le plus heureux de se sentir voituré.

Un jour cependant, on était en hiver, le temps était froid et pluvieux, les enfants retournaient au domicile de leurs parents, et le petit Charles, que l'on avait vu jusqu'alors gai et rieur comme ses camarades, devint tout-à-coup silencieux et triste après avoir regardé dans la rue.

Le lendemain, la voiture, qui prenait chaque jour le même chemin, passait au même endroit où Charles avait regardé la veille.

L'enfant s'empressa de porter ses regards dans la rue, il chercha quelque temps, puis la même tristesse s'empara de lui, et l'on vit même des larmes rouler dans ses yeux.

Le jour suivant, la pluie tombait encore avec violence au moment du départ, lorsque le petit Charles, le cœur gros, les yeux baissés, s'avança vers le maître de pension et lui dit :

« — Monsieur, j'aimerais mieux m'en aller » à pied...

« — Comment, mon ami, dit le maître, tu » voudrais t'en aller à pied... mais je ne com- » prends pas cela : toi, qui semblais si joyeux » d'aller en voiture, qui en témoignais un si » grand plaisir, tu voudrais maintenant t'en re- » tourner chez toi à pied... Et quel moment » choisis-tu pour demander cela ! c'est lorsqu'il » pleut à verse... lorsqu'il fait un temps af- » freux...

« — Ah !.. c'est pour cela, monsieur, que je » voudrais aussi être .. à pied.

« — Explique-moi donc ce qui peut te don-
» ner ce désir...

« — Monsieur... c'est que... depuis deux
» jours.... quand nous passons rue Saint-Mar-
» tin. . j'aperçois maman qui sort de la maison
» où elle travaille... et se dépêche... marche
» bien vite pour arriver chez nous en même
» temps que moi ; mais ma pauvre maman est
» bien mouillée, elle... et ça me fait de la peine
» d'être en voiture pendant qu'elle est à pied...
» j'aimerais mieux être mouillé avec elle... »

Le maître prit le petit Charles dans ses bras, il l'embrassa tendrement et voulut, ce jour-là, le ramener lui-même à sa mère, à laquelle il raconta ce que le petit garçon lui avait dit, en ajoutant :

« Vous avez un bon fils, madame ; nous
» tâcherons de lui donner beaucoup de science,
» beaucoup de talent, afin que par le savoir il
» puisse arriver à la fortune ; car alors vous de-

» vez être certaine que son plus grand bonheur » sera de la partager avec vous.

Laissons donc nos enfants aller en voiture, lors même qu'ils ne devraient pas en avoir plus tard.

PETIT-TRICK LE BRETON,

OU

CE QUI NE SE PERD JAMAIS.

***

Petit-Trick était un enfant de la Bretagne, c'est-à-dire qu'il avait la tête chaude, la détermination vive, le génie prompt, et le langage parfois un peu rude; qu'il était courageux et fidèle ; car quel pays a vu naître plus d'hom-

mes que l'on pourrait citer pour leurs nobles sentiments ?

Et quand nous parlons de la fidélité, nous n'entendons pas parler ici de l'amour, et de ces gentils serments que se font deux amants, mais bien de ce grand, de cet admirable dévoûment qui consiste à ne point abandonner ses amis dans le malheur, ses maîtres dans l'exil, ses princes dans l'adversité.

Mais chaque médaille a son revers, ainsi que vous le savez, et d'ailleurs il n'y a rien de parfait dans la nature. Or donc, Petit-Trick devait avoir aussi son mauvais côté, puisque nous l'avons tous ; on assure même qu'il y a des personnes qui n'en ont point de bon.

Le mauvais côté de Trick, c'était la vanité, c'était une énorme confiance en lui-même, et, par conséquent, une très-haute idée de son

mérite et la certitude que personne ne pourrait le tromper.

Pauvre garçon!... quelle erreur! quelle folle illusion! Les plus grands esprits, les hommes de génie même, ont été abusés, dupés comme les hommes les plus vulgaires.

Être trompée, c'est le sort de la pauvre espèce humaine; et il y a encore des gens qui disent que nous serions très-malheureux si nous ne l'étions pas.

Mais Petit-Trick n'avait que quinze ans, et il était Breton; il faut donc excuser cette grande confiance qu'il avait dans sa sagacité. Nous voyons chaque jour, dans le monde, des gens que l'âge et l'expérience n'ont point rendu raisonnables; si l'adolescence avait la sagesse en partage, que resterait-il à la vieillesse?

Petit-Trick voulut aller à Paris pour tâcher de faire fortune.

C'est une envie fort naturelle; il est rare qu'elle ne naisse pas chez les personnes que le sort a mal partagées; et bien des gens riches se conduisent, à cet égard, absolument comme ceux qui ne le sont pas.

Jean-Jacques a dit :

« Il faut être heureux, cher Émile; c'est le » premier besoin de l'homme. »

Mais, de nos jours, on a fait une variante à la phrase de Rousseau, et l'on dit :

« Il faut être riche! »

Car on pense que sans la fortune il n'y a pas moyen d'être heureux!

Revenons à Petit-Trick.

Ses parents avaient été dans le commerce, mais ils ne s'étaient pas enrichis, et, de plus,

ils avaient été souvent dupes d'intrigants et de fripons. L'adolescent se dit :

« Je serai plus adroit ou plus heureux ; je ne » me laisserai tromper par personne, et je ferai » rapidement mon chemin à Paris. »

Un vieil oncle, seul parent qui fût resté à Trick, consentit à l'envoyer dans la capitale de la France, et parvint à obtenir pour lui une place de petit commis chez une espèce de marchand de bric-à-brac.

On donnait au jeune homme le logement, dans une soupente, la table, qui était très-frugale, et vingt sous par semaine, sans compter les profits, c'est-à-dire les petits pour-boire des chalands chez lesquels on portait des marchandises. L'emploi n'était pas brillant ; mais Trick le trouva magnifique. Il remercia son vieil oncle, mit ses effets dans un sac de nuit, et courut se nicher sur l'impériale de la dili-

gence, où une place avait été retenue pour lui.

La figure éveillée, espiègle et ouverte de Trick, parut faire une impression très-agréable sur un voyageur placé à côté de lui sur l'impériale.

Ce voyageur était loin de ressembler au jeune Breton : sa physionomie rusée, ses yeux petits et fauves, n'annonçaient point la sottise, mais n'inspiraient pas la confiance; enfin, dans sa bouche pincée, serrée, le sourire était railleur et perfide. Croyez-moi : méfiez-vous des bouches pincées... mais n'ayez pas grande confiance dans les autres.

Petit-Trick n'en conta pas moins toutes ses affaires à son compagnon d'impériale, et celui-ci répondit à ce récit par un avis dans lequel il semblait mettre une grande sincérité.

« — Jeune homme, vous allez à Paris, pre-

» nez bien garde à vous. Dans les grandes capi-
» tales, il y a toujours beaucoup de voleurs. A
» Paris ils ne manquent pas.

» Dans une ville immense, où tant de gens
» s'éveillent sans savoir comment ils pourront
» dîner, vous comprenez qu'il doit se commet-
» tre beaucoup de vols, d'escroqueries, de filou-
» teries. Les capitales les plus renommées pour
» les beautés, les agréments, les plaisirs qu'elles
» renferment, ont le triste privilége d'attirer
» dans leur enceinte les fripons les plus adroits ;
» partout où il y a foule, vous pouvez être cer-
» tain qu'il y a des voleurs ; c'est une affligeante
» vérité, mais c'est une vérité.

» Tenez-vous donc en garde contre tous les
» tours que l'on voudra vous jouer. Je ne vous
» parle pas ici des vols à main armée, par esca-
» lade ou avec effraction, cela rentre dans la
» série des crimes vulgaires et communs à tous

» les pays, et ce sont des vols en usage à Paris » contre lesquels il faut se munir de prudence. »

Le Petit-Trick écoutait en souriant son compagnon de voyage, et s'écriait de temps à autre :

« Oh! monsieur, il n'y a pas de danger!..... » Je ne me laisserai pas attraper, moi... Je pa- » rie que je reconnaîtrais un voleur d'une » lieue!...

» Ah! vous croyez cela, mon petit ami; voilà » une confiance qui pourra vous être funeste. » Mais voyons, puisque vous êtes si certain de » vous tenir en garde contre les filous, connais- » sez-vous le vol au *bonjour*? le vol à l'*améri-* » *caine*! Savez-vous ce que c'est que le vol *au* » *pot*?..

Petit-Trick ouvrait de grands yeux, puis secouait la tête et s'écriait:

« — Ah ! bah ! ce sont des bêtises, tout ça !...
» des choses qu'on dit aux enfants pour les ef-
» frayer !

» — Je n'ai nullement le dessein de vous
» effrayer, mon jeune ami, je veux éclairer
» votre inexpérience.

» Écoutez-moi : parmi les vols les plus fré-
» quents à Paris, on signale d'abord celui dit
» *au bonjour*.

» Je vais vous expliquer ce que c'est, cela
» pourra vous servir dans l'occasion.

» Le matin, à Paris, dans une maison sou-
» vent habitée par un très-grand nombre de lo-
» cataires, le portier, qui cause avec une bonne,
» avec un voisin, ou qui prend son lait à la lai-
» tière en face, ou qui balaye le fond de sa cour,
» ou qui donne à manger à sa pie... (à Paris,
» les portiers ont presque toujours ou une pie,

» ou un perroquet, ou un chien, ou trois chats).
» Bref, comme ils sont fort occupés le matin, ils
» ne font pas toujours attention aux personnes
» qui entrent dans la maison.

» Un industriel s'introduit, il gagne lestement
» l'escalier, monte en regardant à toutes les
» portes; il est bien rare qu'il n'en aperçoive
» pas une après laquelle on a laissé la clé;
» car un garçon qui a veillé tard, dit le soir à sa
» concierge :

» Voilà ma clé, vous la donnerez demain à
» ma femme de ménage, je n'ai pas envie de
» me lever pour aller lui ouvrir.

» Le matin, la femme de ménage monte;
» mais en descendant pour chercher le café, le
» petit pain et le pot de crème, elle ne manque
» pas de laisser la clé dans la serrure. Très-sou-
» vent les bonnes en font autant; ou c'est la
» portière qui est chargée de monter les jour-

» naux, et oublie la clé à la porte; ou bien en-
» core c'est le locataire lui-même qui lui dit :

» Laissez ma clé en dehors, que je ne sois pas
» obligé de me déranger si on vient me voir. »

Betit-Trick éclate de rire en disant :

« — Oh! je ne serais pas si bête que ça,
» moi!...

» — Vous pensez cela !...

» Enfin, l'industriel vise une clé ; il s'avance,
» ouvre fort doucement et pénètre dans l'appar-
» tement. Un monsieur est étendu dans son lit
» et ronfle avec une parfaite sécurité. Il est même
» libre de rêver qu'il a trouvé une mine d'or, ou
» qu'il a hérité d'un parent millonnaire, qu'il
» est nommé sous-préfet, ou qu'on lui a envoyé
» une boîte de confitures de Bar.

» Pendant qu'il fait de si jolis rêves, l'indus-

» triel décroche lestement une montre, s'em-
» pare de l'argent qui est dans un secrétaire ,
» s'éloigne en prenant toutes les précautions
» possibles pour ne point réveiller le dormeur,
» sort hardiment de la maison, et passe devant
» le portier en fredonnant un *aria* de Ros-
» sini.

» — Ah ! je ne me laisserais pas voler ainsi ,
» moi, dit Trick, car je suis sûr que je m'éveil-
» lerais ; j'ai le sommeil très-léger, en dormant
» j'entends trotter une souris.

» — Vraiment, mon cher ami! voilà une fa-
» culté dont je vous fais compliment. Mais ad-
» mettons qu'en entrant dans un appartement ,
» après avoir trouvé la clé sur la porte, l'indus-
» triel y rencontre quelqu'un de bien éveillé.
» Vous croyez que notre voleur est pris..... Pas
» du tout.

» — Qui est là ? demande la personne qui en-

» tend ouvrir sa porte ou qui voit entrer un in-
» connu, dont la figure ne lui revient pas du
» tout.

L'industriel feint un air surpris en murmurant.

« — Pardon, je demande M. Tchicoff, den-
» tiste ?...

» — Connais pas... Il n'y a point de dentiste
» dans la maison.

» — Oh! mille pardons, monsieur; je me
» serai trompé de numéro..... Désolé de vous
» avoir dérangé !...»

Et le voleur disparaît comme un éclair, tandis que le locataire de l'appartement cherche dans sa mémoire s'il a des dentistes pour voisins en murmurant entre ses dents :

» — Tchicoff....., c'est un nom russe..... Il

» paraît que la Russie nous envoie aussi des » dentistes.

» — Monsieur, » dit Trick après avoir écouté son compagnon, « je verrais tout de suite sur » la figure d'un individu si c'est un voleur ; alors » je lui sauterais dessus et je l'arrêterais... Ah ! » c'est que je ne suis pas poltron, moi !

» — Diable ! » répond le voyageur en fixant sur l'adolescent ses petits yeux de fouine ; « vous » croyez que vous reconnaîtriez tout de suite » un voleur rien qu'en inspectant sa physiono- » mie !

» — Oui, monsieur.

» — Peste ! quel gaillard vous faites !..... Al- » lons, je suis bien aise de vous savoir ce ta- » lent.

» — Mais c'est égal, je vous ai appris ce que » c'est que le vol *au bonjour*, je veux maintenant

» vous faire connaître le vol à *l'américaine*, qu
» est fort en usage à Paris où l'on s'étonne ce-
» pendant qu'il puisse encore trouver des dupes.

» — Oh ! ce n'est pas la peine, monsieur.

» — Vous savez ce que c'est?

» — Non, monsieur.

» — Alors, laissez-moi donc vous le dire.

» Le voleur se promène tranquillement dans
» Paris comme un simple flâneur; il guette
» un homme porteur d'un sac d'argent; il se
» place pour cela aux environs du Trésor ou
» de la Banque : dans ces qurtiers-là, les por-
» teurs d'argent sont aussi communs que les
» omnibus. Le voleur en aperçoit un, il l'accoste,
» fait semblant d'être étranger et de chercher à
» changer de l'or contre de l'argent.

» Un compère passe, qui feint de vouloir sai-

» sir cette occasion de faire une bonne affaire ;
» de son côté, l'homme qui porte le sac d'ar-
» gent ne veut pas que cette aubaine lui échappe.
» On entre dans un cabaret.

» Le soi-disant étranger, tout en baragoui-
» nant plusieurs langues, compte son or contre
» de l'argent ; le compère fait semblant d'aller
» chercher aussi des écus ; il sort, et ne reparaît
» pas. L'étranger prétend qu'il lui a emporté
» une pièce d'or, et court après lui. Ces mes-
» sieurs ne reviennent pas. L'homme au sac paie
» la dépense et se rend chez un changeur pour
» y vendre son or.

» Arrivé là, il s'aperçoit qu'on lui a escamoté
» les bons rouleaux ; ceux qui lui restent ne
» renferment que du plomb ou des sous.

» — Mon Dieu ! monsieur, mais tous ces
» gens-là se laissent attraper trop facilement ;
» ils n'ont donc affaire qu'à des niais ?

» — Voulez-vous que je vous conte d'autres » vols en usage à Paris ?

» — C'est inutile, monsieur, en voilà bien » assez ! J'ai d'ailleurs dans l'idée que les voleurs » n'auront pas envie de se frotter à moi.

» — Comme vous voudrez, mon cher petit » ami. »

Le monsieur si officieux n'en dit pas davantage; il se retourne, et, pendant le reste du voyage, dort ou fait semblant de dormir. Quant à Trick, il dort parfaitement bien sur une seule oreille, ce qui est infiniment plus commode que que de dormir sur les deux.

On arrive à Paris.

Le compagnon de l'impériale est descendu avant la barrière, après avoir encore dit au petit Trick de se rappeler ses conseils.

Le jeune Breton, à peine dans la grande

ville, regarde l'adresse de son marchand de bric-à-brac, et lit :

Monsieur Fripard, rue aux Ours.

Trick se fait indiquer la rue aux Ours; puis, son sac de nuit sur le dos court chez monsieur Fripard. Le marchand de bric-à-brac est un petit vieillard jaune et fripé qui porte depuis seize ans la même redingote, ce qui doit donner une haute idée de son économie. Il reçoit le petit Breton assez sévèrement, et lui dit :

« — Tu vas être mon commis; mais prends » garde! si tu perds quelque chose, si tu te » laisses attraper, songe que je retiendrai cela » sur tes appointements.

» — C'est entendu, répond Trick, et cela ne » m'empêchera pas d'amasser.

» — Tu vas, sur-le-champ, te mettre à la be-

» sogne. Tu tiendras mes livres. On dit que tu » écris bien?

» — Oui, monsieur.

» — Tu écriras bien serré, afin d'employer » moins de papier. Te sers-tu de plumes de » fer ?

« — Oui, monsieur.

» — Très-bien ; tu te les fourniras. Mais tu ne » vas pas garder ce bel habit pour travailler?

» — Oh ! non, monsieur! j'ai, dans mon pa- » quet, une veste et une blouse... Oh! j'ai tout » ce qu'il faut me faut, je suis bien nippé!

» — Alors, endosse tout de suite la blouse. » Tu ne la quitteras que les dimanches, et en- » core ces jours-là, si tu m'en crois, tu te con- » tenteras de la retourner. »

Le petit Trick, tout en se disant que son pa-

» tron pousse un peu loin l'économie, se met » en devoir d'ouvrir son sac de nuit, qu'il a dé- » posé en entrant dans un coin de la bouti- » que.

Tout-à-coup un cri de stupeur échappe au jeune Breton ; le vieux Fripard en est effrayé, il se retourne en se disant :

» — Est-ce que tu aurais cassé quelque chose » ici?

» — Non, monsieur, ce n'est pas cela... mais » tenez, voyez donc... mon pauvre sac de nuit » où j'avais huit chemises, douze mouchoirs, » trois gilets, deux pantalons, deux vestes et » une blouse. »

Le vieux marchand s'approche et regarde dans le sac de nuit, qui ne contenait plus que du son.

« — C'est une leçon d'économie que ton

» oncle aura voulu te donner, » dit M. Fripard, « Il pense que ce que tu portes sur toi te suffit.

» — Oh! non, monsieur, non, j'ai fait moi-» même mon paquet, et je suis bien sûr que » j'avais tout ce que je viens de vous dire.... Et » plus que du son.... ah! voilà un papier, il y a » quelque chose d'écrit. »

Trick ouvre le papier et lit :

« Je vous ai dit de vous tenir en garde con-» tre les voleurs, vous n'avez pas voulu me » croire, mais les bons avis que je vous ai donnés » valent bien les effets que contenait votre sac. »

» — Ah! le scélérat, le fripon, » s'écrie Trick, « c'est mon compagnon de voyage qui m'a » volé. »

Le vieux Fripard fait la grimace en disant :

« — Mon bon ami, voilà qui n'annonce pas

» que vous soyez fort malin, et je ferais peut-
» être bien de ne point vous prendre chez moi,
» car je crains que vous ne me laissiez voler
» aussi, moi. »

Trick promet au vieux marchand d'être sans cesse sur ses gardes, de ne jamais avoir confiance en personne, et Fripard consent à le garder chez lui, en disant :

« — Heureusement pour vous, votre habit
» est presque neuf, vous pourrez le porter dix
» ans comme cela avant de le faire retourner.

» — Oui, mais j'espère grandir en dix ans! et
» mon habit ne grandira pas! » murmure Trick en soupirant.

Par bonheur le jeune Breton n'avait pas placé son argent dans son sac de nuit. Avec ce qu'il possède, il se rachète du linge, et il a bientôt oublié cette première mésaventure.

Le petit Trick passe huit mois dans la boutique du vieux marchand de bric-à-brac, et comme pendant tout ce temps il ne s'était pas laissé attraper une seule fois, sa confiance en lui-même était revenue, et avec elle, cette vanité, cette forfanterie qui étaient son mauvais côté.

Le jeune apprenti ne gagnait toujours que quatre francs par mois, c'était bien peu; mais son maître l'obligeait à être économe en ne lui permettant aucune distraction, aucun plaisir.

Un beau matin, un monsieur très-bien mis entre dans la boutique du marchand de bric-à-brac qui avait alors en étalage un parapluie fort élégant et presque neuf. L'individu examine le parapluie et en demande le prix.

« — Trente-six francs, » répond M. Fripard, « et c'est mon dernier mot. Ce parapluie est » d'un taffetas magnifique, le bois en est pré-

» cieux; il a une petite pomme en écaille avec » des incrustations en or. Trente-six francs, » c'est pour rien.

» — Qu'on le porte chez moi, qu'on me suive, » je rentre. »

Comme le monsieur a déjà une canne, on trouve assez naturel qu'il ne veuille pas encore se charger d'un parapluie.

D'ailleurs, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas toujours trente-six francs dans sa poche pour payer une emplette faite *ex abrupto.*

Le vieux Fripard donne le beau parapluie au petit Trick, mais il lui dit à l'oreille :

« — Surtout ne lâche pas cet objet sans en » avoir reçu la valeur! »

Trick fait un signe de tête affirmatif; il met

le parapluie sous son bras, et suit le monsieur en disant :

« — Vous pouvez être bien tranquille, pa-» tron, ce n'est pas moi qu'on attrapera ; je » me suis laissé donner du son une fois... c'est » vrai..... mais si j'avais tenu mon sac pendant » tout le voyage, cela ne serait pas arrivé. »

Le beau monsieur marche assez longtemps ; enfin il s'arrête dans une rue, et, au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie :

« — Ah! diable! j'ai oublié ma tabatière » dans votre boutique.... Oh! bien certaine-» ment!... Je l'avais en sortant; je ne suis entré » que chez vous..... Je me rappelle fort bien » maintenant que j'ai prisé, je l'aurai laissé sur » un comptoir... Je tiens beaucoup à ma taba-» tière sur laquelle se trouve un fixé de Téniers, » qui me vient d'une tante qui m'a servi de

» mère. Jeune homme, donnez-moi ce para-
» pluie, et veuillez aller me chercher ma taba-
» tière. »

Trick devient rouge jusqu'aux oreilles, et il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se rappelle la recommandation de son bourgeois.

Le beau monsieur sourit et reprend d'un air tout gracieux :

« — Je devine la cause de votre embarras,
» jeune homme, vous craignez de me laisser le
» parapluie sans être payé. Je ne me formalise
» pas de cette crainte; à Paris il y a tant de fri-
» pons que l'on fait bien de se tenir en garde,
» surtout quand on est dans le commerce.

» Tenez, mon jeune ami, voici deux pièces
» de vingt francs, c'est un peu plus que je ne
» vous dois, mais rapportez-moi ma tabatière,

» et les quatre francs qui resteront seront pour » vous, voilà ma demeure, vous demanderez » M. Breloque; allez, dépêchez-vous, vous me » ferez plaisir. »

Petit-Trick s'empresse de donner le parapluie. Il prend les deux pièces qu'on lui présente, et se met à courir, enchanté de gagner en un jour ce qu'il ne gagne ordinairement qu'en un mois, et se promettant déjà de bien se divertir le dimanche suivant avec ses quatre francs.

Il arrive tout joyeux chez son patron, et se met sur-le-champ à fureter dans la boutique, en disant :

« — Où est la tabatière de ce monsieur?... il » l'a laissée ici..... il en est sûr.... Vous devez » avoir trouvé sa tabatière..... il y a dessus un » petit attaché de Téniers?

» — Je n'ai rien trouvé, » s'écrie le vieux Fripard, «. mais toi, imbécile, tu n'as plus le pa» rapluie.... est-ce que malgré ma défense, tu » aurais livré un objet de trente-six francs sans » être payé... Ah ! si tu as fait ce coup-là, je te » chasse !

» — N'ayez donc pas peur, bourgeois, je ne » suis pas un niais, moi ! Tenez, voilà qua» rante francs en deux pièces d'or que ce mon» sieur m'a données pour vous payer, et le reste » sera pour moi si je lui rapporte sa tabatière ; » sapristi, je voudrais bien la retrouver, pour» tant ! »

Et Trick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique.

Cependant le marchand a pris les deux pièces qu'on lui donne en payement; leur poids lui semble déjà suspect. Il les examine attentivement, les frotte avec ses doigts, pousse un

cri de colère et allonge un coup de pied dans le bas du dos de son commis, qui s'obstine à vouloir trouver la tabatière sous les comptoirs.

« — Tiens! petit drôle! » s'écrie le vieux Fripard, « le voilà ton pour-boire, ce sont deux » pièces de vingt sous dorés, et même mal do- » rées, que tu m'apportes. Je suis volé.

Trick reste stupéfait, mais bientôt il sort de la boutique en courant; il se rappelle dans quelle rue, dans quelle maison il a laissé le beau monsieur; il arrive, reconnaît la porte cochère, entre, et demande au portier :

« — M. Breloque? »

Le portier lui répond :

« — Il n'y a jamais eu de Breloque dans la » maison. »

Trick donne le signalement du monsieur et

du parapluie. On ne sait pas ce qu'il veut dire.

Le pauvre garçon revient en pleurant chez le vieux Fripard qui lui dit :

« — Tu avais trente-six francs à me remet-
» tre pour l'objet vendu ; tu m'en as donné
» deux, reste à trente-quatre. Tu as déjà gagné
» trente-deux francs chez moi; tu vas me les re-
» mettre et t'en aller, c'est quarante sous que je
» perds, mais j'aime mieux supporter ce déficit
» que de te garder chez moi plus longtemps »

Trick donne ses épargnes et quitte le marchand de bric à-brac en se demandant ce qu'il va faire.

Le petit Trick se rappelle alors que dans ses courses il a fait connaissance avec un jeune homme employé dans un magasin de nouveautés; qui lui a donné son adresse ; il s'empresse d'aller le trouver et lui conte ses malheurs.

Le jeune commis en nouveautés présente Petit-Trick à son patron en lui apprenant la position fâcheuse dans laquelle se trouve le pauvre garçon. Le commerçant consent à prendre Trick chez lui comme surnuméraire.

Voilà donc le jeune Breton placé dans un grand magasin de nouveautés; où il ne regrette pas sa boutique de bric-à-brac. Il se conduit avec tant de zèle, montre tant d'aptitude à l'ouvrage, qu'au bout de six semaines son patron lui alloue douze francs par mois d'appointement.

Douze francs par mois! c'était trois fois plus qu'il ne gagnait chez le vieux Fripard; Trick ne doute point qu'il ne soit sur le chemin de la fortune.

Il y a six mois que Petit-Trick est employé dans le magasin de nouveautés, et il n'est pas

besoin de dire que sa confiance en lui-même est revenue, et qu'il s'écrie souvent.

« — Ah ! maintenant je ne conseille à per-» sonne d'essayer de m'attraper. »

Cependant Trick était surtout chargé de faire les courses et de porter chez les pratiques les étoffes dont elles avaient fait choix.

Un jour il sort de son magasin, tenant sous son bras deux jolis cachemires français soigneusement enveloppés et ficelés.

Un particulier bien couvert, qui depuis quelque temps suivait le petit commis, ne tarde pas à l'aborder ; il baraguine comme s'il était Allemand, Anglais ou Italien, souvent il lui arrive de faire les trois à la fois. Il salue Trick en lui disant :

« — Mon bétit monsir, pardon, excuse si » che adressais à vous sans connaître, mais moi

» étrangir, moi bas avoir ici de connaissances, » tarteiff!»

Le petit commis se met à rire en répondant :

« — Parbleu ! on l'entend bien que vous êtes » étranger ! vous parlez le français comme un » ramonneur.

» — Ya... ya... comme un ra...

» Pardon, bétit monsir, vous il avoir une jo- » lie figure qui inspirait le confiance, et si vous » il voulait obliger moi d'oune renseignement, » che donnerais subito vingt francs per loui ! »

En achevant ces mots, l'étranger sort de sa poche sa main pleine de pièces de cent sous et de napoléons, et le petit commis, qui a maintenant l'habitude de toucher de l'or et de l'argent, s'assure que ce ne sont pas des pièces fausses.

Ébloui à la vue de tant d'espèces, et ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs, si c'est d'une manière qui ne soit point répréhensible, Trick s'écrie :

» — Quel service desirez-vous de moi, étran-» ger? parlez; et si cela se peut, je suis prêt à » vous obliger.

» — C'était bien possible, bétit monsir, moi, » étrangir, vénu à Paris pour m'amuser, voyez-» vous, et je m'ennuyais toujours, men herr ! » moi voudrais que vous il conduise moi à un » de ces petits théâtres où l'on joue des farces » comiques qui faisaient bien rire... Vous com-» prenir?

» — Oui, je comprends ! c'est très-facile ; il » ne manque pas à Paris de théâtres où l'on » s'amuse. Par exemple, le Cirque, Séraphin, » Curtius, ou bien les Délassements-comiques... » où je ne suis jamais allé, mais ces messieurs

» du magasin disent qu'on y donne des petits » vaudevilles comme à l'Opéra.

» — Très-bien, sapremann! che vouloir allir » à ce théâtre; voulez-vous conduire moi?

» — Avec plaisir ; venez.»

Petit-Trick se met en marche, l'étranger le suit. Tout-à-coup il dit au jeune homme :

« — Écoutez, c'est que je avais sur moi » une grosse somme en or que je voudrais ca- » chir et ne pas emporter dans la comédie avec » moi... de crainte des voleurs ; menez-moi, s'il » vous plaît, sur les bords du canal, dans un » endroit où il passe peu de monde... Vous al- » lez comprenir pourquoi.

» — C'est très-facile, dit Trick, le canal est » justement derrière les petits théâtres »

On arrive sur le bord de l'eau, dans un en-

droit où il n'y a pas encore de maisons de bâties. L'étranger s'arrête devant un tas de grosses pierres en disant :

«— C'est ici que je avais envie pour cachir » mon trésor. Aidez-moi, bétit monsir.»

Trick cède à la fantaisie de l'étranger ; il l'aide à cacher une assez forte somme sous des pierres pendant que personne ne passe près d'eux.

Le trésor caché, on se remet en marche.

On approche des boulevards, et déjà le petit commis s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre, quand celui-ci s'arrête encore en disant :

» — Permettez, excuse !... Diaple, che zouis » inquiète... Che affre peur qu'on trouve mon » trésor.

» — Ah ! dame ! je vous ai prévenu que vous » faisiez une imprudence.

» — Décidément, je voulais ravoir. Bétit mon- » sir ; vous savez où était le cachette, obligez- » moi d'aller chercher et de me rapporter mon » trésor, puis je payerai le prix convenu à vous, » sapremann !

» — Comme vous voudrez ! » répond Trick qui s'apprête à courir ; mais l'étranger l'arrête en lui disant ;

« — Une minute ! vous allez chercher mon » or, mais ensuite vous plus revenir... Pardon, » mais moi pas connaître vous, et on m'a pré- » venu qu'à Paris on attrapait beaucoup les » étrangirs.

» — C'est vrai, » répond Trick en riant, « on » m'a bien attrappé, moi !

» — Bétit monsir, laissez à moi cette baquette

» que vous tenez sous votre bras pour garantie à » moi.»

Trick réfléchit : les deux châles qu'il porte valent huit cents francs. L'étranger à caché pour mille franc en or, il donne le paquet en s'écriant :

« — C'est juste, gardez cela et attendez-moi. » Oh ! je ne serai pas longtemps.»

Petit-Trick se met à courir. Il arrive sur les bords du canal, reconnaît l'endroit où il a aidé à cacher le trésor ; il dérange la pierre, il fouille... il n'y a plus rien. Un compère a déjà enlevé la somme, et bétit monsir, après avoir remué toutes les pierres voisines court à l'endroit où il a laissé l'homme au baragouin, et, comme de raison, ne retrouve plus son étranger.

Le pauvre garçon s'en revient en pleurant à son magasin Ses camarades lui apprennent qu'il

a été victime du *vol au pot*, et son patron le met à la porte.

Petit-Trick s'en retourne alors près de son vieil oncle en se disant :

« — J'en ai assez de Paris!... Ah! quelle vi-» laine ville!.... quel amas de boue, de crotte, » de monde, de voitures, d'omnibus, de mar-» chands, de gamins, de floueurs, de blagueurs, » de voleurs... Je vais m'en retourner auprès de » mon vieil oncle, dans mon beau et bon pays » de Bretagne!.... Là, du moins, on sait à qui » l'on a affaire; on n'est pas sans cesse exposé à » commettre des bévues! et avec de l'esprit, on » n'est pas obligé de se tenir sans cesse sur ses » gardes, ce qui est très-fatigant, même pour » les gens les plus fins! »

Vous voyez que le jeune Trick, malgré tout ce qui lui était arrivé, n'était pas encore bien guéri de sa bonne opinion de lui-même; dans

sa colère, il s'en prenait à la grande ville, et rejetait sur elle toutes les fautes qu'il avait commises. Mais c'est assez notre ordinaire : nous ne voulons jamais avouer que nous avons eu tort, à moins que nous n'ayons vraiment beaucoup d'esprit et de mérite ; dans ce cas-là nous convenons franchement de nos erreurs, parce que nous ne craignons pas que cela nous fasse passer pour un sot.

Lorsque Petit-Trick fut de retour dans sa Bretagne chérie, il ne raconta pas à son vieil oncle comment les choses s'étaient passées pour lui à Paris ; il se présenta comme une victime des événements, des circonstances. Le vieil oncle le crut ou eu l'air de le croire, ce qui revient absolument au même. Puis, dix-huit mois après le retour de son neveu, le vieillard mourut, en nommant Trick son seul héritier.

Or, il advint que ce vieil oncle, qui avait

toujours vécu très-modestement, et que par cette raison on croyait peu fortuné, laissait au au petit Trick une fortune très-ronde, très-confortable en bons billets de banque et en pièces d'or qu'il avait entassés au fond d'une cassette.

A la vérité, les pièces d'or étaient à différentes effigies; il y avait des *louis*, avec le portrait du malheureux Louis XVI, puis il y avait des pièces de vingt francs frappées sous la République, puis des napoléons, puis des Charles X, puis des Louis XVIII, etc., etc.

De toutes ces pièces d'or, celles que Petit-Trick semblait le plus affectionner, c'étaient celles qui portaient l'effigie de Louis XVI : était-ce comme Breton, par suite de l'attachement qu'il portait à cette dynastie? était-ce parce que la pièce valait vingt-quatre livres tandis que les autres ne valaient que vingt

francs!... Voilà ce que nous n'avons jamais bien su... il y a tant de choses dans ce monde que l'on ne sait jamais bien !

Voilà donc Trick qui se trouve, à l'âge de dix-huit ans, libre de ses actions et possesseur d'une assez jolie fortune.

C'était plus que jamais le cas de ne point se laisser attraper.

Pour ne point être attrapé, savez-vous à quoi pensa Trick... Je vous le donne en cent... je vous le donne en mille...

Mais, comme je vois bien que vous ne devineriez pas, je préfère vous le dire tout de suite : il pensa à prendre une femme... en voilà une idée... Certainement, la femme est la créature la plus jolie, la plus séduisante, la plus provoquante que l'on puisse rencontrer sur la terre, du moins je n'ai encore trouvé rien de mieux,

et je pense qu'on sera généralement de mon avis : mais c'est justement parce que la femme possède tant d'attraits, tant de charmes, qu'à dix-huit ans c'est une folie de penser à se marier, à s'enchaîner... et surtout lorsqu'on n'a pas encore connu l'amour. L'hymen demande de l'expérience! beaucoup d'expérience... du côté du mari, s'entend!

« — Et pourquoi seulement du côté du » mari? » vont peut-être s'écrier les dames.

« — Ah! mesdames, c'est que si vous aviez » aussi de l'expérience, vous ne voudriez proba- » blement pas de nous. »

Trick se dit :

« Je vais me choisir une petite femme ca- » pable de faire mon bonheur... Oh! je sais ce » qu'il me faut... je ne m'y tromperai pas.

» Je suis gai, je dois prendre une femme

» rieuse ; j'ai de l'esprit, je ne ferai pas la bêtise » de me marier avec une sotte ; je suis fin, il » faut que mon épouse soit pétrie de malice ; » j'aime assez la table, je veux une femme qui » ait un bon estomac ; j'aime la musique, il » faut que ma compagne chante et qu'elle ait » l'oreille juste ; enfin, enfin je suis bien bâti et » assez gentil de figure, il est indispensable que » ma moitié soit bien faite et jolie, pour que » nos enfants soient des petits amours. »

Vous voyez que le jeune Trick était partisan de l'*homéopathie*. Il y a des personnes qui croient qu'en mariage les contrastes vont beaucoup mieux que les ressemblances. Il est certain, par exemple, que si vous mariez ensemble deux êtres entêtés, ils passeront leur journée à se disputer sans vouloir jamais céder.

Deux personnes bavardes auront encore beaucoup de peine à s'accorder. Deux époux colè-

res ou emportés briseront tout chez eux ; deux gourmands se disputeront le même morceau.

Mais si vous mariez la vivacité avec la nonchalance, l'esprit avec la sottise, l'avarice avec la prodigalité, la gaîté avec la tristesse, il en résultera une union où il y aura nécessairement incompatibilité d'humeur.

C'est fort embarrassant.

Revenons à Trick, qui n'était jamais embarrassé, comme tous les gens qui ont une grande confiance en eux.

A dix-huit ans, monsieur Trick se flatte de connaître les femmmes !... Quelle fatuité ! nous avons tant de gens qui vivent et meurent sans les avoir jamais comprises. Les philosophes, les savans, les sages, les gens d'esprit et les hommes à bonnes fortunes ont déjà dit ou écrit tant de choses sur les femmes, et la plupart

de leurs opinions se contredisent entre elles ; ce qui fait qu'après avoir consulté, lu ou médité tous ces gens-là, on n'en est pas plus avancé.

Mais le jeune Trick se croyait plus fort que tout le monde, et quoiqu'il n'eût consulté ni ni *Caton*, ni *Origène*, ni *Tertulien*, ni *saint Bernard*, ni *Catulle*, ni *Juvénal*, ni *Virgile*, ni *Confucius*, ni *Tibulle*, ni *Voltaire*, ni *La Fontaine*, ni *Boileau*..... il était certain de bien choisir.

Or, dans les environs de sa demeure, Trick avait avisé une jeune personne qui pouvait être de son âge. C'était une brune piquante, à l'œil noir et velouté, aux longs cils, aux sourcils bien fournis et bien arqués ; toute sa personne respirait la gaîté, le plaisir, la malice et la coquetterie ; sa taille fine, élancée et souple en même temps, semblait annoncer les plus heu-

reuses dispositions pour tous les exercices du corps ; c'est une chose fort à considérer dans la personne avec laquelle on veut se marier. D'une humeur vive, enjouée, folâtre, mademoiselle Pélagie (c'était le nom de la jeune fille), avait tout ce qui peut charmer, séduire au premier coup-d'œil. Sans doute, il ne faut pas épouser une femme rien que sur l'effet produit par le premier coup-d'œil...

On se dit cela quand on est raisonnable ; mais ce dangereux premier coup-d'œil fait presque toujours des siennes, et on n'efface pas facilement les impressions qu'il a faites.

Mademoiselle Pélagie vivait chez une vieille tante paralytique. C'est une bien faible garde pour une jeune fille qu'une tante qui ne peut pas bouger de son fauteuil. Mademoiselle Pélagie laissait assez souvent sa tante aux soins d'une domestique, et allait se promener seule

dans la campagne, soit à pied, soit à cheval; la jeune personne montait à cheval comme une élève de *Baucher* ou de *Franconi*; elle chassait souvent aux petits oiseaux, et elle fumait des cigarettes.

Trick avait remarqué tout cela, et il était dans le ravissement.

Après avoir longtemps suivi des yeux et des pieds mademoiselle Pélagie, Trick l'aborda un jour à l'entrée d'un petit bois, où elle venait de mettre pied à terre pour laisser souffler son cheval.

Le jeune homme s'approche de la séduisante amazone, en lui disant :

« Excusez ma témérité, mademoiselle, mais »il y a bien longtemps que je désire faire con- »naissance avec vous. Je me nomme Trick, et »j'habite une propriété de votre voisinage. »

Mademoiselle Pélagie connaissait fort bien Petit-Trick; elle s'était aperçue que depuis longtemps il la suivait partout, qu'il était sans cesse sur ses pas; et elle en devinait parfaitement le motif.

Quelle est la femme, la dame, la veuve, la demoiselle, la jeune personne qui ne voit pas quand elle a fait une conquête... à moins, cependant, d'avoir affaire à ces amoureux timides qui ne vous suivent que de fort loin, qui ne vous regardent qu'à la dérobée et n'osent pas vous toucher du bout du doigt.

Mais cette espèce d'amoureux est devenue très-rare; il y a même tout lieu de croire que la graine en est tout-à-fait perdue.

Mademoiselle Pélagie fait au jeune Trick un sourire fort encourageant, et lui répond:

« — Vous n'êtes point un inconnu pour moi,

» monsieur, je sais que vous êtes mon voisin, » je vous ai aperçu plusieurs fois en me pro- » menant.

» — Mademoiselle, ce que je vais vous dire » vous semblera peut-être bien prompt, bien » hardi; mais quand il s'agit du bonheur, j'ai » toujours pensé qu'on devait aller vite.

» — C'est aussi mon avis, monsieur, parlez » donc, ne craignez pas de vous expliquer.

» — Mademoiselle, depuis que j'ai hérité de » mon oncle, il ne me manque plus qu'une » chose pour être entièrement heureux.

» — Quelle est donc cette chose... mon- » sieur?

» — C'est une femme, mademoiselle.

» — Vous avez parfaitement raison, mon-

» sieur... un homme sans femme doit être un » corps sans âme. »

Le jeune Trick aurait pu trouver cette réflexion un peu décolletée, surtout dans la bouche d'une demoiselle; mais loin de cela, il fut enthousiasmé de cette réponse, et s'écria :

« — Vous parlez comme un ange, made- » moiselle. Oui, je suis le corps.... qui cherche » une âme... Voulez-vous être la mienne, ra- » vissante Pélagie, ou pour parler sans figure, » voulez-vous être ma femme!... Je mets mon » nom... ma personne et ma fortune à vos » pieds. »

Pélagie regarde le jeune homme d'un air qu'on pouvait interpréter de différentes manières; elle répond enfin :

« — Vous êtes donc amoureux de moi?

» — Comme un fou...

» — Depuis longtemps?

» — Depuis six semaines.

» — Et vous me le dites seulement aujourd'hui... vous y avez mis de la réflexion!

» — C'est que je n'osais pas.

» — Ah! ah! ah! un homme timide me fait » l'effet d'un cheval boiteux! pour peu que vous » vous abandonniez à lui, vous pouvez être certain » qu'il vous jetera par terre. »

Trick trouve encore cette réflexion charmante, et il répond :

« — Mademoiselle, je ne suis pas boiteux: » confiez-vous à moi, je ne vous laisserai pas » tomber. Accueillez-vous ma demande.... me » permettez-vous d'espérer?

» — Vous pouvez toujours espérer, cela ne

» fait jamais de mal.... Quant à vous prendre » pour mari.... c'est possible.... Cependant, il » faut que je connaisse d'abord votre caractère, » que je sache si enfin vous me convenez ..

» Montez-vous à cheval?

» — Un peu, mademoiselle.

» — Vous allez monter en croupe derrière » moi, nous verrons comment vous savez vous » tenir. »

Et sans attendre la réponse de Trick, mademoiselle Pélagie saute lestement sur son coursier. Le jeune homme met beaucoup plus de temps à grimper derrière elle ; enfin il est placé sur la croupe du cheval.

« — Tenez-moi bien, » dit Pélagie, « mais je » vous préviens que j'aime à aller vite.

» — Oh! mademoiselle, » répond Trick en

enlaçant la taille mignonne et voluptueuse de l'amazone, « allez le trop, allez le galop ! allez »comme vous voudrez... ventre à terre même! »je serai trop heureux de chevaucher avec »vous. »

Pélagie a donné un coup de cravache à son cheval, qui s'élance sur la route avec la rapidité de l'éclair.

Trick serrait la cavalière; mais, malgré cela, il faisait sur la croupe des bonds, des sauts qui lui faisait faire de singulières grimaces. Bientôt le coursier de mademoiselle Pélagie, peu habitué a porter deux personnes, se mit à faire le saut de mouton ; et Trick, qui ne s'attendait pas à ce nouveau genre d'exercice, lâcha sa partner et roula sur la poussière

« — Vous n'êtes pas fort ! » dit Pélagie en riant, « mais je vous donnerai des leçons....

» Avez-vous un cheval ?

» — Non, mademoiselle.

» — Il faut en acheter un bien beau, bien » vif... bien dressé... que vous m'offrirez, » et moi je vous donnerai celui-ci qui ne fait » jamais le saut de mouton quand il ne porte » qu'une seule personne. »

Le lendemain, Trick offrait à la belle amazone un fort joli cheval.

Deux jours après, mademoiselle Pélagie se faisait donner par Trick un beau collier en perles, quelques jours après des boucles d'oreilles en diamants.

La jeune fille avait infiniment de fantaisies, et elle s'écriait :

« — Pour me plaire il faut avant tout con-

» tenter mes caprices; je ne croirai jamais à » l'amour d'un homme qui ne satisferait pas » tous mes goûts.

» — Elle doit être certaine que je l'aime, » se disait Trick, « car je m'empresse de lui offrir » tout ce qu'elle paraît désirer. Mais je suis bien » certain qu'elle en est reconnaissante, et que » de son côté elle est folle de moi.

Et Trick disait ensuite à Pélagie :

» — Quel jour nous marions-nous ?

Et celle-ci lui répondait :

» — Bientôt ! mais je veux encore étudier » votre caractère. »

La seule chose qui déplaisait à Trick, c'est que mademoiselle Pélagie recevait chez elle beaucoup de jeunes gens.

« — Si ce sont des amoureux, » disait Trick à la jeune fille, « pourquoi ne les renvoyez-» vous pas... car enfin puisque je vous plais, ils » ne vous plaisent point ? »

Ce raisonnement était entièrement dépourvu de justesse, car tous les jours beaucoup de personnes nous plaisent en même temps ; aussi Pélagie se contentait de répondre en riant :

« — Ces jeunes gens viennent voir ma tante, » elle aime la compagnie, et cela lui fait plaisir » de recevoir du monde ; je suis trop bonne nièce » pour l'en priver. »

Mais un beau matin, Trick eut l'idée de se lever plutôt que de coutume pour voir lever le soleil ; et voilà qu'en se promenant dans un bois assez touffu, il aperçut derrière un taillis mademoiselle Pélagie avec un beau jeune homme, regardant aussi lever le soleil et une foule d'autres choses !

Trick devint blanc, jaune, rouge et bleu, de dépit d'avoir été dupé. Quant à la jeune amazone, elle se contenta de rire en disant :

« — Ah! vous guettez les gens!..... décidé-
» ment je ne veux pas vous épouser, vous êtes
» trop méfiant, et puis vous ne savez pas vous
» tenir à cheval.

» — J'en suis pour mes présents, » se dit Trick en s'en retournant chez lui. « C'est encore bien
» heureux que j'aie vue cela avant d'être son
» mari. Allons, je me suis trompé... Je croyais
» cette jeune fille un peu libre dans ses actions,
» mais je commence à voir qu'elle l'est trop....
» C'est la faute de sa tante qui est paralytique.
» Je ne m'adresserai plus à une demoiselle dont
» les parents seraient impotents. Comme c'est
» heureux que je me sois levé de bonne heure
» ce matin ! je chercherai une autre femme,
» mais cette fois je ne me laisserai pas attraper,

» je m'adresserai mieux... Décidément made-
» moiselle Pélagie était trop évaporée, et ses ma-
» nières se ressentaient de son habitude de mon-
» ter à cheval, elles étaient fort cavalières. Une
» femme timide et modeste vaut mieux.

» Oh! je trouverai ce qu'il me faut... Tâchons
» seulement de le trouver bien vîte... »

Le jeune Trick était pressé de former le lien conjugal; il voyait le bonheur dans l'hymen, il pensait ce que Voltaire a écrit :

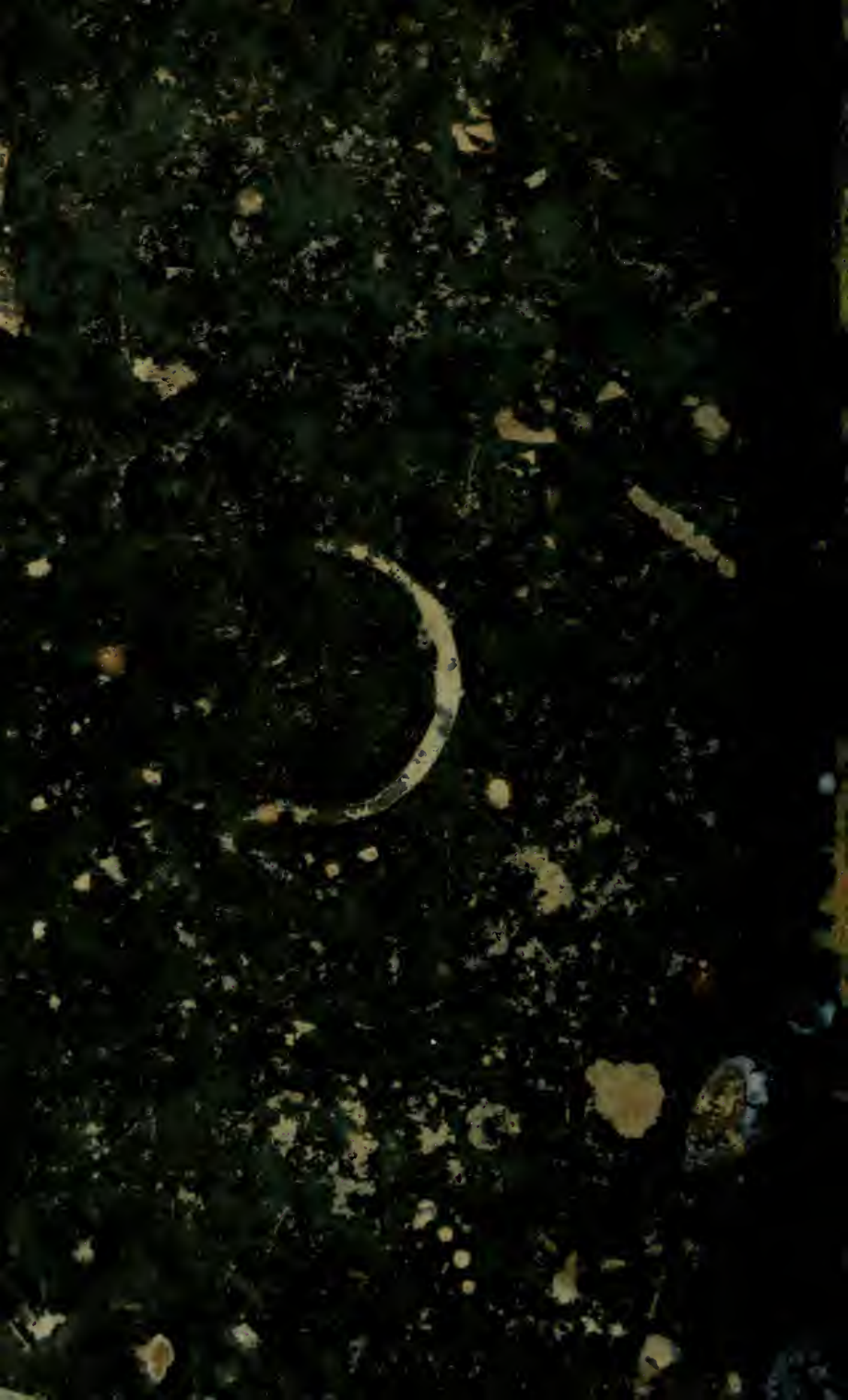
« . . . . . Le ciel fit les femmes
» Pour corriger le levain de nos âmes;
» Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
» Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs. »

Cependant mademoiselle Pélagie s'y était prise d'une singulière façon pour corriger le *levain* du petit Trick! mais à dix-huit ans on oublie vite une mésaventure.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

		Pages.
Introduction.	. . . . .	1
Chap. I. —	Avant dîner.	3
II. —	Après dîner.	43
III. —	Les bonnes de madame Bouracand.	70
IV. —	Les orgues de Barbarie et la lanterne magique.	95
V. —	La rotonde du Temple et les marchands d'habits.	109
VI. —	Le parterre d'un théâtre. . . .	126
VII. —	Une répétition au théâtre. . .	153
VIII. —	Un monsieur qui veut être maire.	171
IX. —	Le pensionnat en voiture. . .	195
X. —	Petit-Trick le breton, ou ce qui ne se perd jamais.	231

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.